

## Les grands dieux du vodou haïtien.

In: Journal de la Société des Américanistes. Tome 36, 1947. pp. 51-135.

---

Citer ce document / Cite this document :

Marcelin Emile. Les grands dieux du vodou haïtien. In: Journal de la Société des Américanistes. Tome 36, 1947. pp. 51-135.

doi : 10.3406/jsa.1947.2357

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jsa\\_0037-9174\\_1947\\_num\\_36\\_1\\_2357](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jsa_0037-9174_1947_num_36_1_2357)

---

# LES GRANDS DIEUX DU VODOU HAÏTIEN

PAR ÉMILE MARCELIN.

---

## INTRODUCTION PAR ALFRED MÉTRAUX.

L'atmosphère mystérieuse et équivoque qui entoure le vodou a vicié la saine compréhension des faits religieux et sociaux compris sous ce terme. Même en Haïti, où les rites vodous peuvent facilement être observés par tous, l'élite a partagé l'horreur générale pour des pratiques qui à ses yeux nuisaient à sa réputation de culture et d'urbanité.

Cet effroi devant de simples manifestations folkloriques n'a pas toujours été favorable à la recherche scientifique et à une présentation objective de ces phénomènes. C'est au sénateur Price Mars que revient le grand mérite d'avoir exorcisé le fantôme et même de l'avoir rendu attrayant. Plus tard des ethnographes américains comme Herskovits, Courlander, Elsie Clews Parsons, Leyburn et Stimpson ont complété le tableau tracé par Price Mars et ont analysé la structure de ce curieux système religieux. La fondation d'un Bureau d'ethnologie en Haïti, dont le créateur et l'animateur fut le jeune savant et écrivain Jacques Roumain, donna une grande impulsion aux enquêtes scientifiques sur le vodou. Jacques Roumain, lui-même, M<sup>me</sup> Odette Rigaud, le major Maximilien et d'autres écrivirent d'excellentes monographies sur certains cultes vodous. La tradition de recherches établie par le créateur du Bureau d'ethnologie est aujourd'hui continuée par Lorimer Denis et ses collaborateurs.

L'attitude de défiance et de dégoût, jadis si accusée, le cède donc peu à peu à une curiosité sympathique, mais les préjugés envers le vodou sont encore tenaces. Seule l'ethnographie, en expliquant la nature de cette religion, pourra dissiper les visions de cauchemars qu'elle inspire à beaucoup d'honnêtes gens, malheureusement mal informés à son sujet. Car qu'est-ce que le vodou ? Rien d'autre qu'une simple religion populaire, née du syncretisme entre différents cultes de l'Afrique occidentale et les croyances et

pratiques catholiques imposées à la légère aux esclaves africains. L'indifférence des colons pour la vie spirituelle de leurs esclaves a entravé leur évangélisation. Les prêtres réguliers et séculiers qui ont sans cesse réclamé le droit de gagner des âmes païennes à la foi, ont été déboutés de leur demande et tenus à l'écart de ce bétail humain. Plus tard, la guerre d'indépendance, les luttes intestines et la misère générale ont maintenu les masses dans leur ignorance. Le Concordat, qui organisait le clergé haïtien sur le modèle du clergé français, est aussi responsable de la persistance des cultes africains. Si les hommes d'État haïtiens avaient eu le courage de regarder en face la réalité sociale de leur pays, ils auraient fait appel à des missionnaires qui eussent évangélisé les campagnes comme s'il se fût agi d'un pays païen ; Haïti a préféré vivre, tout comme les autres États de l'Amérique latine, sur la fiction d'un pays identique à n'importe quelle république européenne. Un effort systématique eût-il été fait, il y a un siècle, pour enseigner les rites et les croyances catholiques aux fils des esclaves libérés, les superstitions qui aujourd'hui scandalisent le clergé et l'élite auraient disparu ou ne vivraient que sous une forme de pâles survivances. En 1941, le clergé d'Haïti, qui dans sa majorité est français, s'employa à extirper la « superstition » par la force. Un grand nombre de sanctuaires vodous furent dépouillés de leurs objets rituels qui furent brûlés dans des sortes d'autodafés. Ces mesures brutales n'eurent naturellement d'autre résultat que de multiplier les miracles et d'affermir la foi des vodouisants. L'Église dut abandonner la lutte.

Le vodou occupe dans la vie des classes paysannes d'Haïti une place analogue à celle des anciens cultes dans les sociétés païennes ou à celle du catholicisme populaire au moyen âge. Il procure à ses fidèles le confort spirituel, les protège contre les atteintes du sort et des maladies et leur fournit en plus les distractions esthétiques qui rompent la monotonie de l'existence. Les sanctuaires vodous ou *houmfors* sont à la fois des églises, des hôpitaux, des clubs, des salles de danse et des théâtres. Le *hougan* et la *mambo* sont des conseillers spirituels et des praticiens. Aussi le vodou ne disparaîtra-t-il que lorsque d'autres institutions auront assumé chacune des fonctions qu'il remplit en ce moment.

Les chapitres d'une mythologie haïtienne qui sont publiés dans ce numéro du Journal des Américanistes sont l'œuvre d'un jeune Haïtien, M. Émile Marcelin, frère de Philippe Toby et Pierre Marcelin dont le roman folklorique « Canapé Vert » s'est vu décerné un prix littéraire fort envié aux États-Unis. Émile Marcelin appartient donc à une famille qui s'est signalée par son amour de la vie populaire et pour sa connaissance de la psychologie du paysan des « mornes ». Les textes et les récits que nous présentons ici ont été recueillis selon un plan que j'avais soumis à

M. Marcelin. Les résultats de ses enquêtes ont été en partie revus et corrigés, du point de vue de la forme, par l'auteur de ces lignes. Dans la mesure du possible, l'expression originale a été maintenue.

Au cours de mes trois séjours en Haïti, j'ai été frappé par le comportement des possédés pendant les cérémonies. La personne qui « reçoit » un dieu en elle, change non seulement d'apparence et de ton de voix, mais cherche aussi par des déguisements divers à ressembler à la divinité qu'elle incarne. Le désir d'identification avec la divinité force les possédés à jouer un rôle dont les lignes générales sont dictées par la tradition ou conformes à l'idée que les spectateurs se font du dieu qui est descendu sur eux. Ils deviennent des acteurs, conscients ou inconscients, qui s'exhibent dans un acte dramatique. Ce caractère des possessions est particulièrement frappant lorsque plusieurs personnes sont possédées simultanément par des dieux différents ou par le même dieu. D'un commun accord, ils donnent un impromptu dont le ton est tantôt gai, tantôt grave, selon le caractère des dieux présents. Ces scènes improvisées sont fort goûtées de la galerie qui s'esclaffe et n'hésite pas à intervenir dans le dialogue ou à manifester son assentiment ou son déplaisir. Si chaque possédé adopte sans hésiter les gestes familiers, les tics, l'accent et les attributs des dieux, au point que ceux-ci sont immédiatement reconnus par l'assistance, c'est qu'il existe une mythologie familière à tous. C'est cette image du panthéon vodou que j'aurais voulu voir cristallisée dans une sorte de traité des dieux et des déesses haïtiens. Quelques ethnographes ont senti tout l'intérêt d'un catalogue des divinités et de leurs attributs. Courlander<sup>1</sup>, en particulier, nous en a donné une liste où leur nom est suivi de quelques détails sur leur personnalité, mais ces nomenclatures des êtres surnaturels sont trop schématiques et d'une sécheresse excessive. Les dieux d'Haïti qui, comme tous les dieux, ont été créés à l'image de leurs adorateurs, sont certainement animés de sentiments plus divers et plus nuancés qu'on ne peut en conclure des pages qui leur ont été consacrées. Cette riche humanité des dieux haïtiens se dégage quelque peu des notes d'Émile Marcelin, bien qu'encore trop brèves. Les dieux, ou pour leur donner leur nom haïtien, les *loa* ou les « mystères », sont de vrais paysans des mornes, ambitieux, susceptibles, parfois paillards, amis de la bonne chère, roublards et malicieux, terriblement jaloux et sujets à de violents accès de colère. Leur nature se révèle dans des incidents qui se sont produits dans le pays où ils habitent ou plus souvent encore ici-bas lorsqu'ils viennent se mêler aux hommes. Une mythologie complète du vodou serait un précieux document pour saisir sur le vif la psychologie du paysan haïtien.

1. Courlander, Harold, *Haïti Singing*. Chapel Hill. The University of North Carolina Press, 1939.

Les courtes études sur les grands dieux du vodou ont été faites avec la collaboration de quelques informateurs de la région de Petionville, près de Port-au-Prince. Il ne fait aucun doute que des enquêtes plus poussées, entreprises dans d'autres régions et avec d'autres informateurs, auraient donné des résultats encore plus satisfaisants. Tel qu'il est, cet essai peut servir de cadre à d'autres recherches du même ordre. M. Émile Marcelin est particulièrement bien qualifié pour atteindre ce but et nous espérons qu'il continuera à recueillir des renseignements et des anecdotes de plus en plus nombreux sur chacun des *loa* vodous.

Le nombre des dieux adorés en Haïti est légion. Cet essai ne traite que de quelques grandes divinités, pour la plupart venues d'Afrique occidentale, et connues de tous les paysans haïtiens. Les dieux sont groupés en diverses catégories ou nations (*nanchons*) dont les plus célèbres portent le nom de *rada*, *petro*, *ibo*, *congo*, etc. Les dieux, dont le nom apparaît dans cette étude, appartiennent presque tous à la classe des *loa rada* qui est la plus nombreuse et la plus populaire. Ces classes ou catégories se divisent en familles de dieux, comme par exemple la famille des Ogou, des Guédé, des Zaka, etc. Les dieux d'une classe ou d'une famille sont apparentés par des traits et des attributs communs qui, parfois, contrastent avec les caractères propres à une autre famille.

Une des sources les plus importantes de la mythologie haïtienne nous est fournie par le texte des chants que les servants du culte (*houngsi*) entonnent lorsqu'ils (ou elles) dansent en l'honneur d'un dieu. Ces quelques vers énumèrent les noms du dieu, font allusion à son caractère ou à quelque incident de sa vie. Ils sont parfois railleurs ou même insultants. Leur sens n'est pas toujours clair et les prêtres qui sont appelés à les traduire en donnent des interprétations fort différentes. Il est également vrai que le texte en varie considérablement selon les sanctuaires ou les informateurs. Souvent leur sens s'éclaircit à l'aide des mythes ou de la tradition concernant les dieux qu'ils célèbrent. Une difficulté supplémentaire, déjà remarquée par Courlander, est constituée par le brusque changement de personnes dans le cours du chant. C'est tantôt le chanteur qui s'adresse au *loa*, tantôt le *loa* qui s'adresse au chanteur, tantôt une allusion à un mythe ou à un incident trivial. Ces trois aspects sont parfois inextricablement mêlés.

Nous avons donc en Haïti un énorme folklore poétique et musical d'essence religieuse qui se transmet d'un bout à l'autre du pays et d'une génération à l'autre. Cette riche matière poétique n'est pas stable, les vers sont déformés, modifiés ou réadaptés par les chefs de chœur des différents sanctuaires. D'autres chants sont composés en l'honneur de nouveaux dieux et, selon leur mérite, se propagent ou meurent. Haïti nous offre, une fois encore, l'image des sociétés antiques ou moyenâgeuses traversées par un

grand courant lyrique. Une étude systématique de cette production artistique nous offrirait, n'en doutons pas, des lumières sur l'origine de la littérature populaire à l'aube de notre civilisation.

Pour faciliter la lecture et la compréhension des documents mythologiques recueillis par M. Émile Marcelin, il n'est pas inutile de définir quelques-uns des termes techniques du vodou et d'expliquer certaines attitudes psychologiques propres aux milieux vodouisants.

Les dieux haïtiens portent le nom de *loa*, terme d'origine africaine, ou de « mystères ». Ils « descendent » dans leurs fidèles, provoquant ainsi un phénomène de possession ou crises de *loa*. La personne qui devient le réceptacle du dieu est dite le « cheval » ou *choual* du dieu. Cette assimilation permet l'usage d'un vocabulaire religieux d'inspiration équestre ; par exemple, le dieu « monte » ou « chevauche » son cheval. Le possédé est saisi de convulsions si la crise est forte. En ce cas, le prêtre cherche à l'apaiser en agitant sa sonnaille faite d'unealebasse recouverte d'une sorte de treillis en perles de verre ou de vertèbres de serpents (*asson*). Si le possédé s'écroule par terre, il le maintient entre ses jambes jusqu'à ce qu'il ait repris ses sens. Le « cheval », une fois calmé, danse, salue les spectateurs, s'entretient avec eux ou se livre à des pantomimes ou tient des propos en harmonie avec le caractère du dieu qu'il incarne.

Lorsque, dans les anecdotes rapportées par Émile Marcelin, il est dit que le dieu fit ceci ou cela, ou prononça telle ou telle parole, il faut entendre la personne possédée. Mais comme, aux yeux des fidèles, un individu pris de *loa* perd sa personnalité pour devenir le dieu lui-même, c'est donc au dieu que ses actions et ses propos sont attribués. Lorsqu'il se réveille de la transe, il assure ne pas garder le souvenir de ce qu'il a fait ou dit. Jamais je n'ai rencontré de possédés qui aient admis avoir été saisis par un dieu. Même après des crises d'une grande violence, ceux qui en avaient donné le spectacle écoutaient le récit de leurs actions avec une surprise affectée ou réelle, personne ne sait.

Le prêtre du vodou est un *hougan* et la prêtresse une *mambo*. Les *hounsi kanzo*, ou *hounsi* tout court, sont les serviteurs, hommes et femmes, du sanctuaire ou *houmfor* et les danseurs attitrés pendant les cérémonies. Le chef de chœur est l'*houngenikon*. Le *laplace* est le maître de cérémonie qui, armé d'un sabre, conduit les saluts rituels, et prend la tête des cortèges et processions. Il est suivi par deux porte-drapeaux.

Les fêtes et cérémonies ont lieu sous un péristyle ou tonnelle, sorte de hangar ouvert. Le poteau central qui soutient la toiture est dit le *poteau-mitan*. Il est hautement sacré et joue un rôle important dans les sacrifices et les pratiques rituelles. Les services en l'honneur des *loa* comportent un rituel compliqué qui varie selon les dieux, selon leur classe et aussi selon

l'objet immédiat de la cérémonie. Les danses en sont presque toujours un élément essentiel. Elles sont exécutées dans un ordre rigoureux et leur rythme ainsi que les mouvements changent à plusieurs reprises au cours de la cérémonie. Elles sont classées par les indigènes eux-mêmes en types qui correspondent souvent aux classes des *loa*. Les principales danses du vodou sont dites *rada*, *yanvalou*, *yanvalou dos-bas*, *yanvalou-à-épaules*, *nago*, *kita-moyé*, *ibo*, *martinique*, etc. Une liste de ces danses, avec une brève description des mouvements qui les caractérisent, se trouve dans l'ouvrage de Courlander cité plus haut. La musique est fournie par les chants des danseurs, mais surtout par un orchestre de tambours dont le nombre et la forme diffèrent selon le type de danse. Les danses *Rada* exigent trois tambours à cheville, les danses *Petro*, deux tambours plus petits. Le *ogan* est une sorte de cloche en fer accompagnant souvent le rythme du tambour.

L'endroit précis où un sacrifice va avoir lieu est en quelque sorte sacralisé par un dessin rituel (*vévé*) que l'on trace avec de la farine sur le sol. Le *hougan* ou son assistant représente ainsi les symboles des dieux qui vont être appelés.

La plupart des grands dieux du vodou sont identifiés à des saints catholiques. Cette assimilation se fonde sur l'interprétation donnée aux attributs des personnages divins représentés sur les grossières chromolithographies, imprimées en France, qui sont importées en Haïti. La physionomie et les attributs de chaque saint ont été interprétés d'après la mythologie vodou et il a suffi souvent d'un détail insignifiant pour établir une équivalence. Saint Patrick est le dieu Serpent Damballah, parce qu'il a chassé les serpents d'Irlande et que ceux-ci sont figurés sous ses pieds. Le casque, au pied de saint Expedit, est une tête de mort, etc... Ces images sont placées sur les autels vodou et, à leur tour, ont inspiré de nouveaux mythes étiologiques. L'usage que les paysans font de ces chromos est en abomination au clergé qui s'est vu réduit à l'obligation de détruire, dans ses autodafés, des images de la vierge et des saints qui ailleurs décorent les chapelles et les foyers les plus chrétiens.

Dans la transcription des textes en créole nous nous sommes heurtés aux mêmes difficultés que nos prédécesseurs. Le créole parlé par la majorité des Haïtiens est une langue nouvelle, dérivée du français en usage à la colonie au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'est suffisamment différencié de la langue mère pour qu'il soit impossible de le regarder comme dialecte. Il est au français ce que le roman du moyen âge était au latin. La grammaire créole est imprégnée d'africanismes et le système phonétique présente des particularités qui s'expliquent uniquement par des habitudes articulatoires d'origine africaine. Il eût donc été plus simple et plus logique de transcrire ces textes selon un alphabet phonétique, d'autant plus que le Département d'éducation haïtien

a adopté un système à la fois simple et adéquat qui lui a été proposé par M. Laubach. M. Marcelin, suivant en cela la coutume des intellectuels haïtiens, a préféré écrire le créole avec l'orthographe française qui n'a absolument rien de scientifique. Elle peut cependant faciliter la lecture des textes en permettant au lecteur de reconnaître le mot français dont les mots haïtiens sont dérivés. Comme il m'était impossible à distance de revenir à la transcription phonétique, j'ai laissé subsister les approximations de M. Marcelin, tout en essayant d'être conséquent. Du moment que l'on adopte l'orthographe française, les sons qui ne sont pas prononcés doivent être mis entre parenthèses. Souhaitons qu'à l'avenir les intellectuels haïtiens abandonnent la graphie française et adoptent un système plus simple et plus logique.

A. MÉTRAUX.

### LEGBA.

Papa Legba ou Atibon-Legba est le dieu des portes, le maître des carrefours et des croisées de chemins et le protecteur des maisons. En vertu de ces différentes fonctions, il est invoqué sous les noms de « Legba-nan-bayè » (Legba des barrières), de « Legba-calfou » (Legba des carrefours) ou « Grand chemin », de « Legba Mait' bitation » ou « Legba Mait' habitation ». En tant que dieu qui sait toutes choses, il porte l'épithète d'Avadra.

C'est Legba qui garde toutes les entrées par lesquelles passent les esprits bons ou mauvais. Aucune cérémonie ne peut commencer sans qu'une prière ne lui ait été adressée pour qu'il consente à ouvrir la barrière aux dieux :

*Atibon Legba, l'ouvri bayè pou(r) moin, agoé !  
 Papa Legba, l'ouvri bayè pou(r) moin,  
 Pou(r) moin passer !  
 Lo(rs) m'a tounin, m' salué loa-yo.  
 Vodou Legba, l'ouvri bayè pou(r) moin,  
 Pou(r) moin ça rentrer !  
 Lo(rs) m'a tou(r)nin, m'a remercié loa-yo. Abobo.*

Atibon-Legba, ouvre-moi la barrière, agoé ! Papa Legba, ouvre-moi la barrière, Pour que je passe. Lorsque je retournerai, je saluerai les loa. Vodou Legba, ouvre-moi la barrière, Pour que je rentre. Lorsque je retournerai, je remercierai les loa. Abobo.

Atibon-Legba est sans aucun doute l'une des divinités les plus augustes du panthéon vodou. C'est le grand Ancêtre qui vient avant tous les dieux et qui leur permet de recevoir les hommages de leurs fidèles. Chaque fois qu'un repas sacrificiel est offert aux loa, il est le premier servi et les premières gouttes de toute libation de rhum sont pour lui.

Legba voit et entend tout ce qui se passe sur les routes, sentiers, carrefours, maisons, cours et jardins :

*Alegba rété l' ap' ga(r)dé-m !  
 Ou pas oué-l, li ouém.  
 Tout ça qui dit bien,  
 Li là, l' ap' (e)couter.  
 Tout ça qui dit mal,  
 Li là, l' ap' (e)couter.  
 Yo signin nom-m Alegba,  
 Yo pa signin pied-m.  
 Mandé côté (yo) ouè-m ! Abobo.*

Alegba est là, il me regarde. Vous ne le voyez pas, il me voit. Tous ceux qui disent du bien, Il est là, il écoute. Tous ceux qui disent du mal, Il est là, il écoute. On signe mon nom Alegba, Mais on ne peut signer mes pieds (sans doute : on ne peut m'arrêter) Je me demande où ils me verront. Abobo.

On se le représente sous les traits d'un vieillard, cassé par l'âge, à demi paralysé, qui s'avance péniblement avec l'aide d'une canne ou d'une béquille. Le nom de Legba-pied-cassé, qui lui est parfois donné, traduit bien l'aspect pitoyable sous lequel on se l'imagine. Legba est coiffé d'un chapeau de paille à large bord, il porte une *macoutte* (sacoche en feuilles de latanier) et il fume sans arrêt une longue pipe en terre cuite. Son grand chapeau lui permet de protéger les *loa* de Guinée (d'Afrique) contre les ardeurs du soleil :

*Papa-Legba nan boumfo(r) moin !  
 Atibon-Legba nan boumfo(r) moin !  
 Alegba-papa nan boumfo(r) moin !  
 Ou minm qui po(r)té drapeau nan Guinin.  
 Ou minm qui po(r)té chapeau nan Guinin.  
 C'est ou minm qui a paré soleil pou(r) loa yo,  
 Papa Legba, Atibon Legba, Alegba Papa. Abobo !*

Papa-Legba est dans mon *boumfor* ! Atibon-Legba est dans mon *boumfor* ! Alegba-papa est dans mon *boumfor* ! Toi-même qui portes drapeau en Guinée. Toi-même qui portes chapeau en Guinée. C'est toi-même qui arrêtes le soleil pour les *loa*. Papa-Legba, Atibon-Legba, Alegba-Papa. Abobo.

Legba est identifié à saint Antoine l'ermite et à saint Antoine de Padoue. Comme le premier, il est ennemi des plaisirs charnels. De même, le Legba des Santerias cubaines s'emploie à interrompre les amours de Shange et d'Ochun.

Mais Legba est aussi saint Pierre qui, tout comme lui, est un portier divin. Les jours de fête ou lors de la commémoration d'un saint patron

d'église, on allume des bougies noires à l'entrée des églises non pour saint Pierre, mais pour saint Antoine.

Les images pieuses sont responsables de la confusion qui s'est aussi créée entre saint Lazare et Legba. Le saint apparaît sur ces chromos comme un vieillard à cheveux blancs qui marche avec des béquilles. Il n'en fallait pas plus pour qu'il fût identifié à Legba.

Il est rare que Legba possède une personne au cours d'une cérémonie. Lorsque le cas se produit, ceux qui sont saisis par ce dieu prennent l'allure d'un vieillard qui avance en boitant ou soutenu par des béquilles. Les possessions de Legba sont d'une grande violence et souvent ceux qui deviennent les réceptacles de ce dieu sont comme foudroyés par lui. Ils tombent par terre et restent étendus sans bouger.

Pour invoquer Legba, l'officiant se sert d'une pierre qu'il place sur l'autel. Ensuite il trace un dessin symbolique (*vèvé*) sur le sol et récite la prière suivante :

Par pouvoir saint Antoine, au nom de M. Avadra Boroy, de Legba-Atibon, le maître des carrefours et des grands chemins, de Legba-Kataroulo, de vaillant Legba, de Legba-Sé, de Alegba-Si, de Legba-Bois, de Legba-Zinchent, de Legba-Caye, de Legba-Misé-ba, de Legba-Clairondé, de Legba-Signangnon, des sept Legba-Kataroulo, vieux, vieux, vieux Legba. Ago, Agoé, Angola.

Le reposoir ou l'arbre — généralement un médicinier — consacré à Legba s'élève toujours devant une barrière, au milieu d'un carrefour ou à la croisée d'un chemin. Une *macoutte* (sacoche) est suspendue aux branches de l'arbre pour recevoir les offrandes qui lui sont faites. Ce sont des épis de maïs grillé, des cigares, du tabac, une pipe en terre cuite, des allumettes.

Les cérémonies célébrées en l'honneur de ce dieu commencent toujours à quelque distance d'une barrière. On allume un feu que l'on maintient pendant la durée des rites. Le *hougan*, les *hounsi kanzo*, les tambourineurs, le *laplace* et les spectateurs se dirigent en cortège vers la barrière pour saluer Legba. A l'entrée de la barrière, le *hougan* trace un grand cercle et tous entonnent le chant en l'honneur du Maître des barrières (Atibon-Legba, l'ouvri bayè pou moin, etc.). Prêtres et fidèles se rendent ensuite au pied du reposoir où tous se prosternent pour baiser le sol par trois fois. Le *hougan* trace alors un *vèvé* au milieu duquel il place une bougie noire. Le chef de famille vient lui remettre une cruche d'eau. Le *hougan*, lui prenant la main, le fait tourner sur lui-même d'abord vers la droite et ensuite vers la gauche. Puis il reçoit la cruche et l'oriente successivement vers les quatre points cardinaux avant de répandre une partie de son contenu sur le *vèvé* (dessins symboliques tracés avec de la farine). Deux *hounsi* remettent au *hougan* des coqs et des poules noires qu'il oriente de même vers les quatre points cardi-

naux avant de leur arracher la tête en leur tordant brutalement le cou. Il asperge le *vèvé* avec leur sang et les envoie à la cuisine où ils sont préparés. Les cuisinières les ouvrent le long du dos et frottent leur chair avec du sel et des épices, mais jamais avec de l'ail qui est un condiment interdit aux *loa* de Guinée. Elles les arrosent aussi de sirop et d'huile d'olive, mais évitent le beurre et la graisse qui sont également tabous. Un individu que l'on appelle *Viè-χ-o Legba*, Legba-aux-vieux os, est chargé de la préparation du *koklo* (jeune coq).

Legba reçoit, comme offrandes, des bananes, des patates, des ignames, des malangas, des mirlitons, des giraumonts, des gâteaux, de la kola et du sirop d'orgeat. Au moment où le sacrifice est offert, certains aliments prennent un nom spécial : les bananes sont dites *sô-masôko* : les patates, malangas et ignames, *courante-tè* (courant de terre) ; le giraumont, *joucour* ; le mirliton, *christophine*.

Legba, comme la plupart des *loa*, a une danse, le *crabignan-Legba*, qui est vive et gaie et aisément reconnaissable au boitillement des danseurs. Cependant pour saluer Legba, on exécute, comme l'exige le rite *Rada*, une danse *mahi* à son arrivée, ensuite un *yanvalou* et enfin un nouveau *mahi* lorsqu'il part.

La vengeance de Legba contre ceux qui l'offensent peut être terrible. En voici un exemple : le gérant d'une habitation avait abattu un mapou géant consacré à Legba, sur l'ordre de son maître qu'il eut tort de craindre plus que Legba. Plusieurs mois se passèrent sans que rien d'anormal ne lui arrivât. En se réveillant un matin, il s'aperçut qu'il perdait du sang par le fondement. Il fit venir une « bonne femme » (rebouteuse) qui lui administra un lavement composé d'écorce de bois d'orme, de feuilles de goyave, de pois-congo et d'une pincée de bi-carbonate de soude. Elle répéta ce traitement pendant plusieurs jours sans aucun résultat. Alors le chef de section, son compère, conseilla au malade d'aller se faire voir par les médecins. Son cas fut jugé suffisamment grave pour qu'il fût interné. On avait diagnostiqué une hémorragie intestinale ou une poussée d'hémorroïdes. Le malade s'affaiblissait à vue d'œil et les médecins furent heureux de le renvoyer chez lui pour ne pas être accusés d'incompétence. Ils soupçonnaient un cas d'empoisonnement que l'on ne guérit que si le criminel qui a administré la potion fournit lui-même le contre-poison.

La famille fit venir le plus habile *hougan* de la région à qui le malade raconta l'histoire de l'arbre abattu et ses mésaventures à l'hôpital. Le *hougan* lui demanda le nom du *loa* qu'il servait, qui, en l'occurrence, était Marinette-bois-chèche, une des divinités les plus redoutées du rite *Petro*. Il lui conseilla de faire un « service » pour ce *loa*, le lendemain même qui était un jeudi, jour consacré à cette divinité. Au moment de commencer le service, le

*hougan* s'adressa comme de coutume à Legba, mais le dieu fit la sourde oreille. Il devint évident alors que le cas était sans espoir, puisque le portier divin se refusait à pardonner le sacrilège. Effectivement le malade mourut le lendemain à l'aube.

### AYIZAN.

Legba a pour épouse la déesse Ayizan. C'est une vieille femme — d'où le qualificatif de « grande » qui lui est donné — qui, comme son mari, veille sur les marchés, les places publiques, les portes, les barrières et les routes. Il existe un lien entre elle et les eaux courantes, peut-être à cause de l'animal dans lequel elle s'incarne, la couleuvre madeleine.

Ayizan recevait jadis un culte propre. Avant de servir à manger aux dieux du vodou, on faisait deux parts de la nourriture : l'une pour Ayizan et l'autre pour les dieux. Un informateur nous assura même qu'Ayizan était la plus ancienne divinité et que, pour cette raison, elle avait droit à être servie la première.

*Grand' Ayizan,  
Saluez Legba-é !  
A l'hè qu'il est,  
L'a(r)gent cassé roche.  
M'ap mandé comment nous yé  
Saluez Legba-é !*

*Créole sondé miroi(r) Legba !  
Legba, Ayizan, viè, viè !  
Créole sondé miroi(r) Legba !  
Créole sondé miroi(r) Atibon Legba ! Abobo.*

Grande Ayizan, Saluez Legba ! A l'heure qu'il est, L'argent casse les pierres (On fait tout avec de l'argent). Je demande comment êtes-vous. Saluez Legba, eh !

Les Créoles sondent le miroir de Legba. Legba, Ayizan, vieux, vieux. Les Créoles sondent le miroir de Legba. Legba, Ayizan, vieux, vieux ! Les Créoles sondent le miroir d'Atibon-Legba !

Les individus possédés par Ayizan marchent courbés en deux, tremblent et halètent comme de vieilles femmes.

Malgré son grand âge, Ayizan est constamment sur les routes :

*Ayizan, Ayizan, Ayizan marché !  
Ayizan, Ayizan, Ayizan pouminnin !  
Ayizan, Ayizan, Ayizan pouminnin !  
Ayizan ma(r)che, Ayizan pouminnin !*

*Ayizan-dé !  
Ayizan allé ponminnin,  
Li ma(r)ché, l'allé ponminnin,  
Ayizan dé !*

*Ayizan, Ayizan Belekou, ô !  
M'a dit Ayizan, Ayizan Belekou, ô !  
Ou c'est yé, ô ! C'est la nou yé.  
Ayizan Belekou ma(r)ché !*

Ayizan, Ayizan, Ayizan marche ! Ayizan se promène. Ayizan, Ayizan, Ayizan se promène. Ayizan, Ayizan, Ayizan se promène ! Ayizan marche, Ayizan se promène.

Ayizan-deux, Ayizan est allée se promener. Elle marche, elle est allée se promener. Ayizan-deux.

Ayizan-Belekou, oh ! Je dis Ayizan, Ayizan-Belekou, oh ! C'est toi, oh ! C'est là que nous sommes. Ayizan-Belekou marche.

Ayizan accorde à ses fidèles le pouvoir. Elle a pour emblème le palmier royal ou palmiste qui est un symbole de puissance et de liberté. Elle est représentée dans les *vèvè* par le dessin schématique du palmier et par son monogramme composé des deux lettres A et V superposées dont les jambages se croisent (Ayizan Véléque). Rappelons ici que le palmiste figure dans les armes de la République haïtienne dessinées par Pétion et que le palmiste était aussi peint sur les autels de la patrie qui s'élevaient, avant l'occupation américaine, sur les places publiques.

On attribue à Ayizan le pouvoir de tenir à l'écart les mauvais esprits. Les péristyles, c'est-à-dire les hangars où se célèbrent les danses vodou, sont couverts de feuilles de palmier et si leur toit est en tôle, comme c'est le cas aujourd'hui, des feuilles de palmier sont placées dans l'enceinte.

Les *bounsi* qui dansent pour Ayizan portent à gauche, sur la poitrine, un *Ayizan*, c'est-à-dire quelques feuilles de palmier effilochées. Les malades, les femmes enceintes ou qui ont leurs règles sont frappés d'impureté et ne peuvent participer à une cérémonie que s'ils attachent sur leur personne quelques feuilles de palmier pour contrecarrer les mauvaises influences dont ils sont le véhicule.

Par une curieuse inconséquence, cette divinité féminine est identifiée au Christ, mais au Christ baptisé par saint Jean. Le Christ était une femme noire qui portait une couronne d'épines, alors qu'Ayizan était ceinte de lauriers blancs :

*Rhélé Ayizan pou(r) moïn !  
Ayizan ou minm qui po(r)te laurier blanc.  
Rhélé Ayizan pou(r) moïn.  
Bade ouanim, ouanim, Ayizan-o !*

*Sobo ouanim, ouanim, Ayizan-o !  
Ayizan ou minm qui po(r)te laurier blanc.  
Rbélé Ayizan. Abobo.*

Appelle Ayizan pour moi ! Ayizan, toi qui portes le laurier blanc. Appelle Ayizan pour moi ! Bade ouanim, ouanim, Ayizan-oh ! Sobo ouanim, ouanim, Ayizan-oh ! Ayizan, toi qui portes le laurier blanc. Appelle Ayizan ! Abobo.

Ayizan est une grande *mambo* (prêtresse) qui vient « danser » (qui possède) dans la tête des *mambos* d'ici-bas :

*Mambo Ayizan, hounsi la-yo dos à dos.  
Hounsi kanzo, hounsi bossales.  
Pa(r)lé hounsi créoles.  
Mambo Ayizan, hounsi la-yo dos à dos.*

Mambo Ayizan, les *hounsi* sont dos à dos (elles se sont querellées). *Hounsi kanzo*, *hounsi novices*. Disent *hounsi créoles*. Mambo Ayizan, *hounsi* sont dos à dos.

Ayizan porte parfois l'épithète de « complot ». Dans les deux chants suivants où elle figure avec cet attribut, il est dit qu'elle est plus forte que les *wanga* (charmes magiques).

*Ayizan complot pi fo(rt) passé wanga !  
Ga(r)dé chita mes-amis.  
Yo vlé manger raison moin.  
Ayizan complot pi fo(rt) passé wanga !  
Dechouqué yo vlé manger raison moin,  
M' dis Ayizan complot pi fo(rt) passé wanga.*

*Moin dis Ayizan complot,  
M' panco (pas encore) rivé.  
Pou(r) pa(r)ler parole-la,  
Créole mangé raison moin.  
Ça nou ouè la-a,  
Nou pas pa(r)lé-ò !  
Ayizan complot  
Nou panco (pas encore) rivé.  
Pou(r) m' pa(r)lé parol' là  
Créole mangé raison.*

Ayizan complot est plus forte que les *wanga* ! Voyez, mes amis, comme je suis assise. Ils veulent prendre ma raison. Ayizan complot est plus forte que les *wanga* ! Déracinée (épithète d'Ayizan), ils veulent prendre ma raison. Je dis Ayizan complot est plus forte que les *wanga* !

Je dis Ayizan complot, Je ne suis pas encore arrivé.

A dire cette parole, les Créoles (les *loa*) ont pris ma raison. Ce que nous voyons là, Nous ne pouvons pas le dire, oh ! Ayizan complot, Il n'est pas encore temps pour moi, De vous raconter ça. Les Créoles ont pris ma raison.

Ayizan, Legba et Loko « marchent » ensemble au début de toute cérémonie et il est obligatoire de les invoquer ; Legba d'abord, puisqu'il est l'introducteur des *loa*, ensuite Loko, maître des *houmfors* et chef de la suite de Legba, et enfin Ayizan, divinité qui exorcise et purifie. Voici la formule par laquelle on s'adresse à cette déesse :

*Par pouvoir Ayizan Véléque, Ayizan Poumgoué, Ayizan-Belekou, Grande Ayizan, Mambo Ayizan, Nég(r)esse Freda Dahonmin, Nég(re) Fredassy, Nég(r)esse Mannou-ladée, Nég(r)esse-cisa-fleur-vodou, viè (vieille), viè, viè, Ayizan. Ago, agosy, agola.*

Ayizan joue un rôle fort important dans la cérémonie funéraire du « rhélé loa en bas d'eau » ou « l'an govi » (appel des morts dans une cruche).

Pour l'occasion, les femmes de la famille du mort et les *hounsi* se mettent en blanc. Un *govi* (cruche), plein d'eau, est placé devant l'autel. Deux chaises couvertes d'un drap blanc supportent une longue palme. Les *hounsi* s'alignent devant elle et le *hougan*, muni de sa sonnaille (*asson*), s'assied sur une chaise en face de la cruche. On chante :

*Rhélé Ayizan pou(r) moin !  
Ayizan, nou pr' allé rhélé loa en bas d' l'eau.  
Rhélé Ayizan pou(r) moin !  
Pr' allé rhélé loa en bas d' l'eau !*

Appelle Ayizan pour moi ! Ayizan nous allons appeler les *loa* sous l'eau. Appelle Ayizan pour moi ! Allons appeler les *loa* sous l'eau !

Une *hounsi* prend la palme, alors que ses compagnes effilochent les feuilles avec leurs ongles jusqu'à ce qu'elles pendent comme une frange extrêmement fine.

Le *hougan* fait tinter son hochet pour appeler le *loa*. On entend, au bout d'un certain temps, une sorte de remous dans l'eau. C'est le *loa* qui sort de sa demeure aquatique. Il ne possède personne, mais, parlant directement du fond de la nuit, il dit d'une voix sépulcrale : « Tout le monde, bonsoir ». Ensuite il s'enquiert poliment de la santé de chacun et demande si quelqu'un veut bien l'adopter. La personne qui désire assumer cette responsabilité, dit : « C'est moi, Papa », le *loa* répond : « Merci pitit moin ».

Le *hougan* enferme le *loa* dans une cruche qu'il recouvre d'un morceau de satin blanc et qu'il place sur l'autel. Si plusieurs *loa* émergent de l'eau pour se faire adopter, on les met chacun dans une cruche différente, car deux *loa* ne sauraient partager le même réceptacle.

Une ou deux semaines plus tard, on se réunit de nouveau dans le *houmfor* et, tout comme la première fois, *hounsi* et parentes sont en blanc. On dépose devant l'autel un grand plateau en bois (*bac*) avec du pain, de la cassave et toute sortes de bonbons. Le *hougan* agite son hochet (*asson*) et dit : « Adorez les *loa* ». Chacun se sert dans le plateau et y dépose cinq centimes, en prononçant ces mots : « Adorez la madeleine (couleuvre). La madeleine est sortie déshabillée ».

Une *hounsi* prend la cruche contenant le *loa*, la met sur sa tête et se rend à la *caye-mystère*, suivie de toute l'assistance qui chante :

*Yo ba moin zin-a*  
*Po(r)té tout maré!*  
*Yo ba moin zina*  
*Zin-a déjà féfé!* } bis  
*Yo ba moin zin-a*  
*Po(r)té tout maré!*

On m'a donné le *zin* (cruche) A porter tout amarré (le mot amarré ici doit être pris dans un sens rituel, il est plein de pouvoirs surnaturels). On m'a donné le *zin*. Le *zin* est déjà féfé (*bis*). On m'a donné le *zin* A porter tout amarré.

La *hounsi* dépose son précieux fardeau sur le *pé* (autel), dans la maison des *loa*. Dorénavant, si un membre de la famille est malade, point ne sera besoin de recourir à un *hougan*, le *loa* lui-même entreprendra le traitement. D'ailleurs il n'est circonstance dans la vie où l'on ne puisse lui demander assistance.

Les offrandes que l'on fait à Ayizan sont déposées au pied de son reposoir qui est généralement un médiciner bény (*Jatropha curcas*), aux branches duquel on suspend sa *macoutte* (sacoché). Les mets et les boissons préférés de ce *loa* sont : les bananes, les patates, les ignames, les malangas, les mirlitons, les salaisons, le riz blanc, les gâteaux, le sirop de canne, les sirops et l'eau. On lui sacrifie aussi des poules dites « cannelles ».

### DAMBALLAH-WÈDO ET AÏDA-WÈDO.

Damballah-Wèdo occupe un rang fort élevé parmi les *loa* du rite *Rada*. Il est le dieu des sources et des rivières et, pour définir ses principales fonctions, les vodouisants disent qu'il « travaille » dans l'eau. On le qualifie souvent de « Mait' de l'eau » surtout lorsqu'il est associé à une source où les couleuvres abondent.

Damballah-Wèdo se manifeste souvent sous l'apparence d'une couleuvre grise ou verte. Il y a cent ans, il était adoré dans les *houmfors* sous la forme d'une couleuvre vivante que l'on gardait dans une jarre et dont on le faisait

sortir les jours de cérémonie. Aujourd'hui il est symbolisé par une couleuvre en fer forgé placée sur le *bagui* (autel).

Les chants en l'honneur de Damballah se plaisent à signaler son identité avec la couleuvre :

*Coulève-ô, coulève-ô !  
Damballah-wèdo, Papa.  
Ou coulève-ô !  
Coulève, coulève-ô !  
O Damballah-wèdo,  
Ou coulève-ô !  
M' apé rhélé coulève-ô !  
Coulève pas ça pa(r)lé.  
Damballah, Papa, ou c'est coulève-ô !*

Couleuvre, oh, couleuvre, oh ! Damballah-Wèdo, Papa ! Tu es une couleuvre, oh ! Couleuvre, couleuvre, oh ! Damballah-Wèdo ! Tu es une couleuvre, oh ! J'appelle la couleuvre, oh ! La couleuvre ne peut pas parler. Damballah, Papa. Tu es une couleuvre, oh !

*Damballah-Wèdo, c'est coulève d' l'eau.  
Cherchez Damballah, qui bo(rd) ou a ouè-li ?  
Papa Damballah, c'est coulève d' l'eau,  
Lo plongé en bas d' l'eau.*

Damballah est une couleuvre d'eau. Cherchez Damballah. Où le verrez-vous ? Papa Damballah est une couleuvre d'eau. Il a plongé dans l'eau.

Les sources habitées par Damballah lui sont consacrées, et, lors des cérémonies célébrées en son honneur, ses « mangers » lui sont servis à même la source. On chante alors :

*A là loa ma(r)ché nan d' l'eau !  
C'est Damballah-ô !  
A là loa ma(r)ché nan d' l'eau !  
C'est Damballah-ô !  
Papa Damballah, c'est tête d' l'eau !  
Papa Damballah c'est tête d' l'eau. Abobo.*

Ah ! voilà un loa qui marche dans l'eau ! C'est Damballah ! Ah ! Voilà un loa qui marche bien dans l'eau ! C'est Damballah ! Papa Damballah est la tête de l'eau (source). Papa Damballah est la tête de l'eau. Abobo.

Damballah appartient à la catégorie des *loa* blancs. Beaucoup de gens l'identifient avec saint Patrick, qui, sur les chromos, est représenté avec une longue barbe blanche, une mitre, une tunique bleue, une étole et un grand manteau parsemé de croix. Des serpents s'enfuient sous ses pas et devant la crosse qu'il tient à la main. Quelques prêtres disent que saint Patrick n'est pas Damballah-Wèdo, mais son fils Odan-Damballah-Wèdo. Ils sont

plutôt portés à identifier Damballah-Wèdo avec Moïse sauvé des eaux, et ils font remarquer que les possédés de Damballah bégaient comme le prophète. D'autres concilient les deux opinions en admettant l'existence de deux Damballah, l'un du rite *Rada*, qui serait identique à Moïse, et un autre Damballah du rite *Petro*, appelé Damballah-le-flambeau ou saint Blanc, qui, lui, ne serait autre que saint Patrick.

Les mardis et jeudis, qui sont les jours de Damballah, ses fidèles installent près de leur lit, où ils ont mis des draps tout propres, un oratoire. Celui-ci n'est qu'une petite boîte carrée au fond de laquelle ils épinglent l'image de saint Patrick et celles des autres *loa* qui « marchent » avec lui. Ils déposent à l'intérieur de cette niche une soucoupe avec de la farine, dans laquelle un œuf est fiché sur la pointe, un paquet de sucre, une bouteille de kola, une tasse de café, un savon, un peigne, une brosse à cheveux, une houppette, de la poudre de riz, et un flacon de parfum. Ils font également brûler un cierge blanc, symbole de pureté. Le serviteur du *loa* doit demeurer chaste sous peine d'être tué par ce *loa*. Si c'est un homme, sa femme doit même quitter sa chambre.

Le *houmfor*, sanctuaire de Damballah, est une petite case ordinaire qui peut être divisée en deux chambres : l'une pour le dieu et les *loa* de son groupe, et l'autre pour les dieux Congo. Dans la chambre de Damballah se trouve un *pé* (autel) sur lequel sont rangés divers objets : un crucifix, qui indique que le *houmfor* est voué à des divinités bienveillantes, une couleuvre en fer forgé, symbole du dieu, une clochette, un hochet (*asson*), des pots contenant des *loa*, le pot bleu de M<sup>me</sup> Travaux, le *govi* (pot) que le prêtre emploie pour invoquer les dieux, le pot « rafraîchissoi(re) », le pot « arc-en-ciel » ainsi nommé à cause de ses diverses couleurs, les plats *marassa* (plats des Jumeaux divinisés), des *canari* (jarres), des bouteilles de sirop, des tasses, et une soucoupe sur laquelle est posée la pierre de Damballah (généralement une hache indienne) que Sobo, dieu de la foudre, a lancée du ciel dans l'enclos des *papa-loa* (prêtres) favorisés. A terre, devant l'autel, sont placées une lampe remplie d'huile de palma-christi et une bougie blanche. D'autres accessoires sont entassés dans les coins : drapeaux, tambours, sabres de *laplace* (maître de cérémonie).

Damballah aime la fraîcheur. On construit près du *pé* (autel) ou sur l'autel lui-même un petit bassin à son intention. C'est là qu'il se plaît à travailler. Le chant suivant fait allusion au bain de Damballah :

*Papa Damballah, moin besoin baingnin là-a !  
D' l'eau-a lan bassin !  
O Damballah-Wèdo,  
M besoin baingnin là-a  
D' l'eau-a lan bassin loa yo !*

(Moi) Papa Damballah, j'ai besoin de me baigner là. L'eau est dans le bassin. Oh ! (moi) Damballah-Wèdo, J'ai besoin de me baigner là. De l'eau est dans le bassin des *loa*.

Le reposoir (arbre sacré) de Damballah est toujours entouré d'un petit enclos muré formant un bassin que l'on remplit d'eau les jours consacrés à ce dieu. L'arbre qui lui est dédié est un calebassier, un orme ou un cotonnier.

Damballah n'accepte les prières que dans les *houmfors* et dans les églises. Son autel ne peut être placé que dans un sanctuaire. Cependant, dans les *caye-mystères*, c'est-à-dire dans les maisons consacrées aux dieux, mais qui ne sont pas précisément des *houmfors*, on voit parfois sur le *pé* (autel), à côté des *couis* (calebasses vidées et desséchées), dédiées aux *loa créoles* (c'est-à-dire nés en Haïti) et aux *loa Guinnin* (c'est-à-dire venus d'Afrique), un plat blanc, une pierre-tonnerre, un collier *maldioc* (qui protège contre les mauvais esprits), qui sont là pour Damballah. Sur les murs de la case, des peintures représentent des fleurs et une couleuvre qui sont les attributs de Damballah.

Damballah n'accepte pas non plus que ses serviteurs invoquent les esprits qui font indifféremment le bien et le mal, sauf les *marassa* (jumeaux) qui occupent une place à part dans les *houmfors*. Les *marassa* sont de véritables protecteurs que l'on révère depuis des générations et que personne ne pourrait « rejeter » sous peine de s'exposer à toutes sortes de malheurs.

Damballah est un *loa* converti au catholicisme. Quand il a besoin de communier, il demande à un de ses serviteurs de s'en acquitter pour lui. Le serviteur, au moment où il se dirige vers la sainte table, est possédé par le dieu ou tient dans sa main la pierre-tonnerre qui est le symbole du dieu.

Une personne qui pratique le vodou ne peut communier qu'après en avoir demandé la permission au *loa* qu'elle sert. Si ce *loa* est Damballah, le serviteur doit faire les libations devant l'image du saint qui le représente ou devant la pierre qui symbolise le dieu. Il lui dit :

« Papa Damballah, avec ta permission, je vais communier. Fais que tout aille bien pour moi et que j'en tire le plus grand profit. »

Une femme nous a raconté à ce sujet l'anecdote suivante qui jette un jour intéressant sur l'atmosphère mystique dans laquelle se meut le paysan haïtien : « C'était une nuit de Noël. Ma grand'mère allait communier, mais elle avait oublié de demander à Damballah, qui était son « mystère », la permission de le faire. Au moment de s'approcher de la sainte table, elle fut prise d'une crise violente. Elle gesticulait, ses muscles se contractaient, sa physionomie changea d'expression. La sueur lui coulait abondamment

sur le corps et elle émettait des sons inarticulés. Elle fut aussitôt transportée à la sacristie. Ma tante, qui s'était rendu compte que ma grand'mère était possédée par Damballah qui, sans aucun doute, était irrité contre elle, le supplia de ne pas la punir dans l'église de Dieu. Damballah, estimant qu'il avait suffisamment châtié son « cheval », se laissa accompagner à la sainte table et communia.

« Tous ceux qui avaient remarqué l'état dans lequel se trouvait ma grand'mère était persuadée qu'elle allait mourir. Cependant, le lendemain, à la surprise de tous, ma grand'mère fut complètement remise et, ce qui est encore plus étonnant, elle trouva sur son oreiller la pierre de Damballah qui était dans la *caye-mystère*. Or celle-ci était à une assez grande distance de la maison. Quand on lui demanda qui avait placé la pierre sous son oreiller, elle répondit que la pierre était venue toute seule.

« L'année suivante, à la Noël, ma grand'mère alla communier, mais, cette fois-ci, avec la permission de Damballah. Le dieu lui avait ordonné de porter sur elle la pierre-tonnerre. Ma grand'mère, l'ayant oubliée, envoya une de ses petites-nièces la chercher. L'enfant obéit. A son retour, elle rencontra sur la route un *hougan* qui connaissait sa famille. Celui-ci lui demanda où elle allait. La petite fille lui dit qu'elle apportait à sa grand'tante la pierre de Damballah qu'elle avait oubliée chez elle. Le *hougan*, qui était à cheval, lui offrit de prendre la pierre et de l'apporter lui-même. L'enfant la lui remit sans défiance. Ma grand'mère, ne voyant pas revenir sa petite-nièce, devint inquiète et s'imagina même qu'elle avait été écrasée par une auto. Lorsque la petite fille arriva, la grand'mère lui demanda : « Où est la pierre. » L'enfant lui raconta sa rencontre avec le *hougan*. La grand'mère attendit en vain la venue de celui-ci. Or ce personnage était en train de boire des grogs avec des amis dans un café. Il fut arrêté par un gendarme sans raison aucune. On le fouilla, mais on ne trouva pas la pierre qu'il portait sur lui ; celle-ci était allée se loger dans la poche du caraco de ma grand'mère. C'était le « mystère », c'est-à-dire Damballah, qui avait fait arrêter le *hougan* pour le punir de son indélicatesse. »

Les *hougans* qui servent Damballah soignent parfois les malades avec sa pierre. L'un d'eux nous a cité le cas d'une jeune fille qui souffrait d'un méchant abcès au pied. On avait essayé diverses herbes sans aucun succès jusqu'au jour où la pierre de Damballah, venant on ne sait d'où, tomba sur son pied et la guérit d'un coup.

Les services en l'honneur de Damballah se célèbrent généralement le jeudi. On dresse dans le *houmfor* une grande table couverte d'une nappe blanche sur laquelle on trace un cercle avec de la farine de maïs et de la farine de blé (« farine France ») mélangées. Au milieu de la table, on place une image du saint identifié à Damballah et l'on fait brûler une lampe

huile devant elle. On dispose également sur la table des fruits, de la pâtisserie, des bouteilles de kola, des liqueurs et des sirops (Damballah ne prend jamais d'alcool), deux tasses blanches : l'une pour le café doux et l'autre pour le café amer. On met aussi sur la table une soucoupe avec de la farine de froment sur laquelle repose un œuf, symbole du dieu. On ajoute également une soucoupe blanche contenant un morceau de pain trempé dans du vin blanc, une tasse remplie d'eau bénite dans laquelle nage un rameau de basilic et un verre de vin blanc. On lui sert aussi, dans une assiette à soupe, son dessert, dit « dessert de Damballah ». Il consiste en un plat de riz, de vermicelle et de farine cuits avec du lait, en bananes mûres frites, saupoudrées de sucre.

Au bas de la table, sur le sol, on place une assiette contenant du maïs et des arachides grillées, une soucoupe remplie d'huile de palma-christi où flottent des mèches de coton allumées.

Au cours des services en l'honneur de Damballah, l'officiant, vêtu de blanc, trace sur le sol devant l'autel, avec de la farine de maïs, le *vèvé* (dessin symbolique) de Damballah, qui est une couleuvre. Puis il récite une prière et une invocation dans laquelle il appelle Damballah :

« Au nom de Monsieur Damballah-Wèdo, Tocan-miroisé, dame Salavantior passa wilibo wilimin. Odun cosi-cosa. Adan aica siucan, Odan-ò, Wèdo, yémin, Odan missou Wèdou, Damballah-wèdo, diengué, Damballah-Wèdo tingui, nègre arc-en-ciel filé, après Dieu, après Dieu, après Dieu. »

L'officiant possédé par le dieu se dirige vers l'autel qu'il baise par trois fois, en récitant une autre oraison. Il asperge, avec un rameau de basilic trempé dans de l'eau bénite, les membres de la famille, les assistants et enfin la maison elle-même, aux quatre points cardinaux. Il retourne à l'autel qu'il baise encore par trois fois. Il prend ensuite une soucoupe contenant du pain et une bouteille de vin blanc. Le chœur chante alors :

*Damballah-é,  
Damballah, sacré ! (bis)  
Damballah-é !  
Damballah, nom sacré !  
Damballah-Wèdo !*

Damballah, eh ! Damballah, tu es sacré (*bis*). Damballah, eh ! Damballah, tu es sacré. Damballah-Wèdo.

Ensuite, il offre à tous ceux présents, en commençant par les membres de la famille, un morceau de pain et un peu de vin. Lorsque Damballah se retire (c'est-à-dire la personne possédée par le dieu), il distribue de vigoureuses poignées de main. S'il est content de ses enfants, il leur donne de sages conseils, car il est un dieu plein de prudence.

Les individus possédés par Damballah déploient au cours des danses une grande agilité. Ils se traînent sur le ventre et sur le dos et tout en rampant ondulent avec tout leur corps. En un mot, ils s'efforcent d'imiter les mouvements rapides d'un serpent qui glisse sur le sol.

Damballah, tout comme d'autres *loa*, a aussi sa danse. Mais, à la différence des autres, celle-ci ne peut être exécutée que par lui-même ou l'officiant (*hougan* ou *mambo*). Il se contente aussi d'un *yanvalou* ou de toute autre danse du cycle *Rada*.

Le blanc est la couleur favorite de Damballah, parfois aussi le bleu pâle ou le rose. Dans ses services on utilise des assiettes, des tasses, des nappes et des bougies blanches. Ses serviteurs s'habillent en blanc et on lui offre en sacrifice des poules, des coqs et des pigeons blancs.

Les épithètes de Damballah sont : Damballah-Silligwè, Damballah-Kato, Damballah-le-Flambeau.

Aïda-Wèdo, déesse de l'arc-en-ciel et des eaux douces, invoquée parfois sous le nom de Tokan-Aïwa-Wèdo, est l'épouse de Damballah-Wèdo. Comme son mari, elle est symbolisée par la couleuvre :

*Filé, m' ap' filé,  
Femme Damballah-Wèdo, c'est coulève-ô !  
Filé m' ap' filé,  
Femme Damballah-Wèdo, c'est coulève-ô !*

Je rampe, je rampe, La femme de Damballah-Wèdo, c'est une couleuvre, oh ! (*bis*).

*Si ou ouè coulève-ô,  
Ou ouè Aïda-Wèdo !  
Aïda-Wèdo, c'est gnou coulève-ô ! (*bis*).*

Si vous voyez une couleuvre, oh ! Vous voyez Aïda-Wèdo ! (*bis*).

L'arc-en-ciel est souvent identifié à une gigantesque couleuvre céleste. La partie sombre est Damballah qui se cache pour surveiller sa femme. Pour d'autres, l'arc-en-ciel est l'écharpe d'Aïda-Wèdo. Les couleurs foncées symbolisent Damballah, les tons plus clairs sont pour elle. Lorsqu'on voit deux arcs-en-ciel simultanément, ils manifestent la présence de ces deux divinités.

*O Vodou loa-m (*bis*).*

*Vodou l'arc-en-ciel (*bis*).*

Damballah n'ignore pas que sa femme le trompe avec Agoué, le dieu de la mer. Lorsque l'arc-en-ciel touche la mer, on dit qu'Agoué est dans les bras de sa maîtresse. Comme elle se sait surveillée, elle donne chaque fois un rendez-vous différent à son amant.

Un jour Damballah, voulant en finir une fois pour toutes, se décida à aller demander des explications à Agoué. Le dieu de la mer, voyant arriver Damballah, pointa ses canons vers lui, prêt à faire feu. Damballah, se rendant compte du danger, éclata de rire et demanda : « Que fais-tu, Agoué ? Ne reconnais-tu pas Damballah ? » Agoué, rassuré par ces mots, leva l'affût de ses canons et tira une volée vers le ciel pour saluer le Grand Damballah. Ils s'entretinrent amicalement et il ne fut pas question d'Aïda dans la conversation.

Lorsque Aïda se baigne dans la mer ou lorsqu'elle fait l'amour avec Agoué, elle laisse son bonnet sur le rivage. Celui qui réussira à s'en emparer sera riche jusqu'à la fin de ses jours, car il est plein d'or.

Damballah et Aïda-Wèdo descendent parfois en même temps dans la tête de danseurs. Les individus qui sont possédés par ce couple se mettent à ramper sur le sol côte à côte.

L'un et l'autre sont symbolisés par deux couleuvres peintes sur les parois du *houmfor*, de façon que leurs têtes semblent être plongées dans un bassin, dit « bassin de Damballah ». Il est toujours plein d'eau et il est fréquent que les individus possédés par les *loa* aquatiques viennent s'y plonger. Les cuvettes naturelles, près des sources, sont souvent consacrées à Damballah et à sa femme, surtout si on voit des couleuvres dans le voisinage. Aïda partage l'antipathie de son mari pour l'alcool et a les mêmes préférences culinaires.

Elle est identifiée à Notre-Dame de l'Immaculée-Conception qui est représentée sur les chromos comme une femme de grande beauté portant couronne et une auréole d'étoiles, les pieds sur un globe terrestre ou foulant aux pieds un serpent. Les rayons qui émanent de la Vierge apparaissent aux yeux de ses fidèles comme une image de l'arc-en-ciel.

### AGOUÉ-TAROYO.

Agoué-Taroyo ou Woyo fait partie, lui aussi, du groupe des *loa* blancs. Il est le maître de la mer et de ses îles. Son père est, dit-on, Papa-Agoué qui est retourné en Afrique.

Il lui arrive de s'offrir aux yeux des fidèles sous l'apparence d'un poisson.

*A la gnou bel' pouèsson  
Qui so(r)ti lan la mè(r) (bis).  
Si ou couté pouèsson ça-a,  
Ou a mouri malhéré.*

Ah ! Quel joli poisson qui sort de la mer (*bis*) ! Si vous écoutez ce poisson, Vous mourrez malheureux.

C'est à cause de cet avatar qu'il est identifié à saint Ulrich qui, sur les chromos, est généralement représenté avec un poisson dans la main. Ces chromos s'étant fait rares en Haïti pendant la guerre, Agoué devint saint Ambroise et, pour qu'il ne subsistât aucun doute à cet égard, on lui mit un poisson dans la main. Jadis, lorsqu'un esclave disparaissait, ses amis se consolait de leur perte en disant qu'un poisson avait dû l'emporter sur son dos en Guinée.

Le réceptacle du dieu, son symbole, est un petit voilier construit avec beaucoup d'art que l'on peut voir sur l'autel des *houmfors*, et qui est porté en grande pompe lors de la fête d'Agoué. Ce bateau a la réputation de faciliter les évasions. La légende veut qu'un politicien haïtien, qui avait fidèlement servi le dieu, fut mis en prison. Il y était gardé à vue et n'aurait jamais pu s'évader, s'il n'avait eu l'heureuse inspiration de dessiner sur le sol de sa cellule un petit bateau. Se plantant sur cette image, il appela le dieu et, quelques instants plus tard, il était en lieu sûr.

Un poisson en fer blanc et un petit bateau sont généralement accrochés au plafond de son *houmfor* et ses emblèmes sont peints sur les parois. Il est symbolisé aussi par un trident peint en vert sur lequel on figure les vertèbres d'un animal marin.

On peint également ses emblèmes (bateau, poisson, océan) sur les calabasses destinées à recevoir sa nourriture. Il en est de même pour les calabasses consacrées aux autres *loa*. Par exemple, sur celles de Damballah-Wèdo on voit une « couleuvre d'eau », sur celles de Baron Samedi une tête de mort, un cercueil et une balance, sur celles d'Ogou-Badagri, un sabre ou un poignard, etc.

Agoué règne aussi sur les eaux douces, rivières, lacs, étangs et sources.

On raconte qu'un des treize terrassiers qui creusèrent, il y a quelques années, un réservoir à Petionville, fut subitement possédé par Agoué. Le dieu, par la bouche de son « choyal », demanda d'un ton irrité : « Est-ce que vous m'avez demandé la permission de faire ce que vous faites là ? » Les ouvriers épouvantés tombèrent à genoux et dirent : « Pardon Papa, pardon Papa, nous sommes tes enfants, aie pitié de nous. » « Non, leur dit le *loa*, vous n'êtes pas mes enfants, si vous l'étiez, vous n'auriez pas agi ainsi envers moi. Bientôt vous aurez de mes nouvelles. » Sur cette menace, le dieu partit. Peu de jours après, un des travailleurs tomba malade et mourut, ce fut ensuite le tour d'un autre et en moins d'un mois tous les autres eurent le même sort.

Agoué est aussi un dieu du tonnerre et de la foudre. Il n'est pas recommandable de se trouver sur son chemin lorsque le tonnerre gronde, que le ciel est sillonné d'éclairs et que la mer est démontée : c'est qu'alors Agoué est en colère et fait feu de ses canons.

Agoué vit dans la mer à un endroit appelé « Lan-z-îlets » (dans les îlets) ou « Trois-Îlets ».

*Agoué-Taroyo coté m' té demeuré,  
Ti moune pas demeuré là.  
Lan l'étang m' té yé,  
Lan rilet' m' té yé.  
Côté m' té deméré,  
Ti moune pas deméré là,  
Agoué-Taroyo.*

Agoué-Taroyo, là où j'habite, les enfants n'habitent pas. C'est dans l'étang (la mer) que j'étais. Aux îlets que j'étais. Où je demeurais, les enfants ne demeurent pas. Agoué-Taroyo.

Agoué est un *loa* violent et terrible comme l'épithète *Taroyo* le fait entendre, ce mot signifiant en créole un homme qui écrase tout sur son passage avec une fureur débordante. Agoué aime à tirer le canon :

*Agoué rété sous la mé(r)  
Li tiré-ô ! li tiré-ô ! Agoué-Taroyo (bis).*

Agoué vit dans la mer. Il tire (ses canons) ! il tire (ses canons) ! Agoué-Taroyo !

Agoué est à la fois amiral et ministre de la marine. Quand un bateau de guerre étranger et le port échangent des saluts, on dit que les coups de canons sont tirés en l'honneur d'Agoué-Taroyo.

Un chant, dont le sens est obscur, fait allusion à des coups de canon tirés par Dessalines pour Agoué :

*Agoué, Agoué ! M' dis Agoué, Agoué !  
Agoué-taroyo, Dessalines-o !  
Dessalines rété là !  
Li tiré cannon, c'est pour Agoué.  
Agoué, Agoué-Taroyo, Dessalines-o !*

Agoué, Agoué ! Je dis Agoué, Agoué. Agoué-Taroyo, Dessalines, oh ! Dessalines se tient là. Il tire le canon, c'est pour Agoué. Agoué, Agoué-Taroyo. Dessalines, oh !

Un fidèle appelle Agoué à son secours, mais l'amiral est occupé à signer des ordres :

*Agoué-o ! Signin l'o(r)dre-ou.  
Jou(r) m' engagé m'a rhélé Agoué.  
Agoué-Woyo m' pas pressé.  
Coqui(lle) l'an mé(r) m' pas pressé.  
Gaingnin gnou coup, dèyé,  
Papa m'a paré tend' yo.*

Agoué oh ! Signe tes ordres. Le jour où je serai dans l'embarras j'appellerai Agoué. Agoué-Woyo, je ne suis pas pressé. Coquille de la mer (surnom d'Agoué), je ne suis pas pressé. On nous prépare un mauvais coup. Mais Papa, ils me trouveront prêt.

Chaque année, les pêcheurs célèbrent une fête en l'honneur d'Agoué pour le remercier de les avoir protégés sur mer et de leur avoir accordé une pêche fructueuse. Les fidèles se réunissent dans le *houmfor* et, précédés par les *hougan* et les *hounsi* vêtus de blanc, ils escortent le bateau jusqu'au rivage. Ils y élèvent une tonnelle au toit de laquelle ils suspendent le bateau. Une table est dressée en guise d'autel face au *poteau-mitan*. Elle porte des Calebasses pleines de poissons bouillis, arrosés d'huile d'olive, du pain, des bananes, un coq et des poulets rôtis. Tout autour des Calebasses sont rangées des assiettes blanches contenant des dragées, des oranges, des tranches de melon, des raisins. Il y a aussi à côté de ces « mangers » des bouteilles de sirop et de kola et des tasses de café.

Le *hougan* dessine sur le sol, avec de la farine, un bateau, symbole du dieu qu'il invoque en ces termes :

*Par pouvoir Mr. Agoué-Taroyo, Maîtr(re) Agoué-Woyo, nèg(re), coqui(lle) lan mè(re), nèg(re) tétard l'étang, nèg(re) zanguï (l'anguille), nèg(re) d'eau salée, nèg(re) trois-îlets, (nègre)-mainfort, nèg(re) sous la mè(r). Après Dieu, après Dieu, après Dieu.*

Puis ils chantent :

*Signalé Bodó Ouam, ouèlé-ô ! Papa.  
Signalé n'apé signalé-ô !  
Agoué-Taroyo, Papa.  
Signalé !*

A ce moment Agoué possède le *hougan* ou quelqu'un de sa famille. Le *laplace*, sabre au clair, court en sautillant sur le rivage. Il entre dans la mer jusqu'à la ceinture et exécute des moulinets avec son sabre. Ensuite il fait le tour de la tonnelle, taillant l'air à coups de sabre pour chasser les mauvais esprits.

Après ces rites préliminaires, l'assemblée monte dans les barques pavoi-sées de petits drapeaux en papier et de mouchoirs aux couleurs du dieu, et s'en va à un îlot pour y jeter les « mangers » dans la mer. Parfois une barque, chargée d'offrandes pour Agoué et portant trois bougies blanches allumées, est abandonnée au courant qui doit l'amener aux « Trois-Îlets » chez Agoué. Si la barque retourne à son point de départ, on en conclut qu'Agoué est mécontent de ses enfants et refuse leur sacrifice. En ce cas, un autre « service » doit lui être offert pour apaiser son courroux.

Les cérémonies en l'honneur d'Agoué sont célébrées par les nuits de

pleine lune et peuvent durer plusieurs jours. Elles ne doivent pas nécessairement avoir lieu au bord de la mer, mais peuvent aussi se dérouler près d'un étang ou sur la berge d'une rivière.

Voici la complainte d'un pêcheur :

*Sou lan mè(r) m'té yé.  
Ça m'a soupe téta lan d'eau,  
Ça m'a soupe coqui(lle) lan mè(r)?  
N'ap navigué,  
Sou lan mè(r) m'té yé.  
M'ap navigué, Agoué-Taroyo,  
M'èpdi z-aviron loa-moin,  
M'apé mandé Aroyo.  
Ça m'a soupe ?*

Sur la mer j'étais. De quoi souperai-je, Tétard (surnom d'Agoué) dans l'eau ? De quoi souperai-je, coquille de la mer ? Je navigue. J'étais sur la mer. Je navigue, Agoué-Taroyo. J'ai perdu les avirons de mon loa. Je demande Aroyo. De quoi souperai-je ?

Un autre pêcheur confiant en la protection d'Agoué chante :

*Vie' m'assuré, Agoué-Taroyo.  
Agoué-Taroyo, vie' m'assuré.  
Sou lan mè(r) Doquoi la mè(r) fò(rt).  
Ago, ago, ago.*

Ma vie est assurée, Agoué-Taroyo. Agoué-Taroyo, ma vie est assurée. Sur la mer Doquoi (terme incompréhensible), la mer est forte. Ago, ago, ago.

Une barque est en danger et ses occupants appellent le dieu à leur secours :

*Maît(re) Agoué, côté ou yé ?  
Ou pas oué moin nan récif ?  
Agoué-Taroyo, côté ou yé ?  
Ou pas oué moin sou la mè(r) ?  
M'gain z-aviron nan main moin,  
M'pas sa tounain déyé.  
M'douvan déjà,  
M'pas sa tounain déyé.  
Maît(re) Agoué, woyo coté ou yé nou ?  
Ou pas oué moin nan récif ?*

Maître Agoué-Woyo, où es-tu ? Ne me vois-tu pas sur le récif ? Agoué-Taroyo, où es-tu ? Ne me vois-tu pas sur la mer ? J'ai en main mes avirons. Je ne puis retourner en arrière. Je suis déjà en avant. Je ne puis retourner en arrière. Maît(re) Agoué où donc es-tu ? Ne me vois-tu pas dans les récifs ?

Lorsqu'un voilier est en détresse, son capitaine, s'il est en règle avec Agoué, peut l'appeler à son secours. Le dieu descend en lui et, fort de cette présence, il ne craint pas de se jeter à la mer pour conduire sa barque à bon port. Parfois le dieu se contente d'envoyer un gros poisson qui remorque le voilier en lieu sûr.

Ce dieu marin vit entouré de monstres :

*Lan-lan mē(r), toutes bêtes mauvè-ô !  
Gain la Sirène, gain la Baleine.  
Lan-lan mē(r) toutes bêtes mauvè-ô !  
Gain congue, gain requin tou<sup>1</sup>.  
Toutes bêtes manvè-ô ! Agoué-Taroyo.  
Lan-lan mē(r), toutes bêtes mauvè-ô !*

Dans la mer toutes les bêtes sont mauvaises, oh ! Il y a la Sirène, il y a la Baleine. Dans la mer toutes les bêtes sont mauvaises, oh ! Il y a le congre, il y a aussi le requin. Toutes les bêtes sont mauvaises, oh ! Agoué-Taroyo. Dans la mer toutes les bêtes sont mauvaises.

La « danse d'Agoué » s'exécute avec d'amples mouvements des bras comme ceux d'un nageur ou avec des gestes qui suggèrent le flux ou le reflux des vagues. On l'honore aussi par des danses du rite *Rada* telles que des *yanvalou*.

Les individus possédés par Agoué se jettent à plat ventre sur le sol et font semblant de nager. Parfois ils gonflent leurs joues et soufflent pour imiter le sifflement du vent qui est également une des manifestations du dieu. Parfois aussi ils s'assoient à califourchon sur une chaise et rament avec deux planches.

Agoué-Taroyo fait partie du groupe des quatre divinités qui président à l'initiation du *hougan* et de la *mambo*. Le collier que les prêtres et les prêtresses portent en son honneur est fait de perles blanches et vertes. Le blanc est de rigueur pendant ces cérémonies. Les madrépores lui sont consacrés et son arbre-reposoir est le calebassier. Ses jours sont le mardi et le jeudi.

## ERZILI.

### *Grande Erzili.*

Grande Erzili ou Azili, souvent appelée Erzili-Freda-Dahomin ou Bonne Erzili pour la distinguer des autres Erzili, est la protectrice des foyers, la déesse des eaux douces et l'amie de la pureté. Les vodouisants l'identifient à la Mater Dolorosa dont les images sont extrêmement populaires. La Vierge

1. *Tou* vient du français régional *itou*.

est représentée sur ces chromos comme une femme en pleurs dont le cœur est traversé d'une épée.

On rend hommage à Erzili en se montrant honnête et propre de sa personne. Les fidèles sont prompts à se mettre sous sa protection s'ils se sentent malades ou si leurs affaires vont mal. Ils lui consacrent un jour de la semaine, le mardi ou le jeudi, pendant lequel ils observent la continence.

Ceux qui « servent » cette divinité sont vêtus de blanc, mais elle a aussi un penchant pour le bleu. Son reposoir est le palmiste, arbre sur lequel elle fait ses apparitions.

Ses mets préférés sont : des tranches d'ananas sucrés, du riz au lait, du pain, de la cassave, des arachides, du maïs grillé, des bananes, des gâteaux, des dragées, du sirop d'orgeat, de l'eau de rose. Comme Erzili est étroitement associée avec Damballah, ou, pour nous servir de la terminologie du vodou, « marche » avec ce *loa*, on lui fait aussi des offrandes d'œufs, de farine, de sucre, de café sucré ou amer.

Grande Erzili, comme tous les *loa* du groupe de Damballah-Wèdo, ne boit jamais d'alcool. Cette abstinence de la part de la déesse donna lieu à l'incident suivant : au cours d'une cérémonie, un fidèle, sans doute par distraction, voulut lui offrir de la boisson réservée à Guédé, c'est-à-dire du clairin dans lequel on avait fait infuser de la muscade et du piment. Dans son indignation, Grande Erzili menaça de tuer son « cheval », c'est-à-dire la personne dans laquelle elle s'était momentanément incarnée. Heureusement pour le pauvre « cheval », Damballah se trouvait présent et, à la prière des spectateurs, consentit à apaiser Erzili qui revint à de meilleurs sentiments.

Les individus qui sont possédés par Grande Erzili se reconnaissent à leurs membres recroquevillés et à leur façon de se déplacer sur leur train arrière. Cette démarche est due, explique-t-on, au grand âge de la déesse qui ne se meut que difficilement.

Grande Erzili passe pour avoir eu une jeunesse agitée. On s'accorde à dire qu'elle n'a jamais eu beaucoup de chance :

*Erzili-o ! a pas Erzili ça ? (bis)*  
*Erzili marié, li pas gangnin chance !*  
*Erzili fait je'nesse, li pas gangnin chance !*  
*Gnou sèl ti pitite li gangnin,*  
*L'allé navigué lan-lan mè(r).*  
*Canot chaviré avec li.*  
*Lan-lan mè(r), canot chaviré avec li !*

Erzili oh ! n'est-ce pas Erzili ? (*bis*). Erzili s'est mariée, elle n'a pas eu de chance. Erzili s'est prostituée, ça a mal tourné pour elle. Un seul petit enfant qu'elle avait est allé naviguer sur la mer. Son canot a sombré avec lui. Dans la mer, le canot a sombré avec lui.

Elle se se serait repentie de sa conduite après la mort de son fils. C'est pourquoi les paysans aiment à se la représenter sous les traits douloureux de la Vierge pleurant sur son fils. Les prostituées en font généralement leur patronne, car, comme elle, elles comptent bien se repentir de leurs péchés.

Au dire de quelques-uns, la Grande Erzili serait la femme de Maît'Agoué, d'autres, par contre, assurent que ce dieu marin serait plutôt le mari de Maîtresse Erzili. Il est un chant qui fait allusion aux rapports de Grande Erzili avec Agoué :

*Moin tendé gnou can-non qui tiré !  
 Mes amis-ô ! M'mandé ça li yé !  
 Bâtiment-a Agoué-Taroyo, dérapé !  
 Bâtiment-a coqui(lle) la mè(r), dérapé !  
 Erzili malade-ô !  
 Papa, val' traité-li !*

J'entends le bruit d'un canon ! Mes amis, oh ! je demande ce que cela signifie ! Le bâtiment d'Agoué-Taroyo a démarré ! Le bâtiment, cette coquille de la mer, a démarré ! Erzili est malade, oh ! Papa Agoué va la traiter !

#### *Maîtresse Erzili.*

Tout comme son homonyme, Maîtresse Erzili est la gardienne des eaux douces, mais elle est en plus la divinité de la beauté et de l'amour et, à ce titre, la protectrice des hommes. On l'invoque souvent sous le nom de Freda-Tocan-Dahomin. Elle est aussi assimilée à la Mater Dolorosa des chromos, mais les images qui sont censées la représenter sont celles où la Vierge est peinte comme une jeune femme, couverte de bijoux, entourée d'objets luxueux. Certains chromos nous montrent aussi une petite fille Urzule, dont il est question plus loin.

Pour beaucoup de fidèles Maîtresse Erzili n'est pas distincte de la Grande Erzili, mais simplement la même déesse dans son jeune âge. On la regarde comme une divinité « pagnole » parce qu'elle serait originaire de la République Dominicaine. Elle ne serait autre que la Vierge noire d'Altagracia, vénérée à Higüey et fort populaire en Haïti. Autrefois, sous le gouvernement du Président Pétion, les Haïtiens, qui n'avaient pas de lieu de pèlerinage national, se rendaient à Higüey pour y adorer la Vierge. Quelques années plus tard, un sacristain de la cathédrale, du nom de Portecroix, ramena en Haïti une reproduction de l'image de la Vierge d'Altagracia. Il l'installa sur sa propriété à Mayamand, bourg situé à quelques kilomètres de Pétionville, mais elle s'obstina à ne pas renouveler ses miracles. Ce qui n'empêcha pas que, deux fois par an, le 21 janvier et le 16 juillet, date de sa fête, elle n'attirât de grandes foules.

Le 16 juillet 1849, après la fermeture de la frontière par les Dominicains, la Bienheureuse du Mont-Carmel, si longtemps attendue, apparut non pas à Mayamand, mais à Saut-d'eau ou Ville Bonheur qui, plus tard, de bourg devint un quartier. La Vierge se manifesta dans un bouquet de palmistes sur la propriété d'un certain M. Fortuné. Cette même année la Vierge descendit sur le Champ de Mars le jour où Soulouque fut sacré empereur. Le pèlerinage de Saut-d'eau est l'un des plus célèbres de la République et le plus fréquenté. Le 16 juillet, jour de la fête de la Vierge, dévots catholiques et vodouisants accourent en foule, usant de tous les moyens de locomotion possibles, pour faire leurs dévotions à la Vierge miraculeuse de Saut-d'eau.

D'autres paroisses l'ont également prise pour patronne. Par exemple, la Vierge d'Altagracia, partant Maîtresse Erzili, est vénérée au bourg des Ermites, près de Pétionville, dont l'église possède une Vierge introduite en Haïti par une dame pieuse à l'époque coloniale. Notre-Dame des Ermites veille sur les mariages. Les femmes qui par son entremise trouvent un mari, lui consacrent leur couronne de fleurs d'oranger, leur voile blanc et parfois même leur robe de mariée.

Maîtresse Erzili, qui a un goût prononcé pour les hommes, n'aime pas être servie par les femmes. A l'instar de nombreux *loa*, elle est fort jalouse et quiconque se place sous sa protection doit non seulement rester chaste le jour qui lui est consacré, mais encore s'abstenir de boire, de fumer, de jouer et de danser. Les hommes mariés sont soumis au même interdit et, s'ils le violaient, la déesse jetterait le trouble dans leur ménage et ferait en sorte qu'ils soient abandonnés par leur femme.

L'autel que l'on dresse pour Maîtresse Erzili est une simple table couverte d'une nappe blanche sur laquelle on pose un peigne, un miroir, du rouge à lèvres, un cure-ongle et un flacon de parfum. L'image de la déesse est placée au milieu de ces objets, sous deux vases contenant des fleurs blanches, daturas et bégonias.

Maîtresse Erzili est la femme de Damballah-Wèdo et, en cette qualité, la « matelote » (co-épouse) d'Aïda-Wèdo. Elle aurait quitté Damballah par jalousie après avoir découvert sa liaison avec la déesse Clemerzine. Elle se serait alors mise en ménage avec Agoué. En fait, Erzili a eu de nombreux amants dans le panthéon vodou. Sa grande passion a été Ogou-Badagri, dieu de la guerre. Sa fille Urzule passe pour être le fruit de cet amour. C'est du moins ce que les informateurs ne manquent pas d'insinuer lorsqu'ils vous expliquent la qualité des personnages représentés sur les chromos de sainte Anne. Celle-ci est identifiée avec Grande d'Antan, mère d'Ogou-Badagri et une petite fille près d'elle est Urzule, dont la ressemblance avec son père est frappante, à ce qu'assurent des vodouisants.

Sobo, dieu de la foudre et Don Juan divin, compte parmi les amants d'Erzili et elle aurait été même la plus jolie femme qu'il ait séduite.

*Comptez combien fem(mes) Sobo gangnin !  
Moin compté gnoun, moin compté dé,  
Moin compté trois fem(mes)  
Sobo gangnin !  
Main pi bel(le) fem(me) Sobo,  
C'est Erzili,  
Erzili-ô !  
C'est ou-minm qui maîtresse -ô !*

Comptez combien de femme a Sobo ! J'en ai compté une, deux, trois. Voici la plus belle femme de Sobo, c'est Erzili, Erzili, oh ! C'est toi qui en es la maîtresse, oh !

Guédé-Nibo ferait également la cour à la jolie déesse, mais sans aucun succès. Étant tout noir, il ne saurait plaire à Erzili qui a des préjugés de couleur. Guédé-Nibo apparaît souvent dans les cérémonies lorsque Erzili s'est manifestée ; il la suit aspirant son parfum et marmottant avec un fort accent nasal : « Mes amis, vous ne pouvez savoir combien j'aime cette femme, mais elle ne veut pas de moi parce que je suis noir. »

Lorsque Erzili entre dans un « cheval », c'est-à-dire possède un fidèle, au cours d'une cérémonie, on l'invite à s'asseoir dans un fauteuil. On dénoue ses cheveux qu'en tant que mulâtresse, elle a fort longs. On la parfume, on la poudre et on lui nettoie les ongles. Quel que soit le sexe de la personne possédée, il lui faut revêtir un jupon brodé, puis une robe blanche ornée de dentelles et serrée à la taille par un cordon. On lui noue autour de la tête un foulard vert ou rose, on lui met des boucles d'oreille et des bracelets. On lui passe trois bagues à l'index, dont la première indique son union avec Badagri, celle du milieu son union avec Agoué et la dernière son prochain mariage avec Damballah. On attache à son corsage une broche en or ou en argent. Pendant que l'on procède à l'habillement de la déesse, les danseurs battent des mains et chantent :

*A la gnou bel(le) fem(me)  
C'est Erzili ! (bis),  
Erzili-ô, m'ap' fait gnou cadeau  
Avant ou allez ! Abobo !*

Quelle jolie femme est Erzili ! (bis) Erzili, oh ! je te ferai un cadeau avant ton départ ! Abobo !

Et ensuite :

*Erzili-ô, Erzili-ô !  
Caye ou mandé rousé !*

*Si nan point lotion,  
M'a rousé avec d'eau.*

Erzili, oh ! Erzili, oh ! Ta maison a besoin d'être arrosée ! S'il n'y a pas de parfum, Je l'arroserai avec de l'eau.

Sa toilette achevée, Erzili se lève majestueusement et fait le tour de la tonnelle ; elle salue dédaigneusement toutes les femmes, en leur tendant les deux petits doigts de la main pour mieux leur marquer sa jalousie. Comme elle aime tous les hommes, les autres femmes ne peuvent être que ses rivales. Elle sourit aux hommes, leur offre sa bouche et les étreint dans ses bras. Si elle est chez elle, elle se dirige lentement aux bras de deux hommes, vers son *houmfor* où elle est suivie par tous les hommes présents. A ce spectacle, les femmes battent des mains et chantent en chœur : « Quelle femme putain est Erzili. Regarde comme ses amoureux la suivent. »

La couleur d'Erzili est le rose ; ses jours sont le mardi et le jeudi. Son reposoir est un palmiste ou un ciroueuiller. Ses fidèles s'habillent en blanc.

Comme toutes les divinités du vodou, la déesse est représentée dans les *vèvé*, c'est-à-dire dans les dessins symboliques que les fidèles tracent avec de la farine sur le sol. Le dessin qui lui correspond est un cœur couvert d'un quadrillé, bordé de lignes dentelées, et traversé par une flèche. Son « blason » est placé entre ceux de ses amants ; on peut l'invoquer sur le *vèvé* de l'un d'eux.

#### *La Vierge Caridad.*

Caridad est une Vierge cubaine dont le nom complet est Virgen de la Caridad del Cobre. Elle est identifiée dans cette île à Chun. Son culte a été introduit en Haïti par les émigrants revenus au pays natal après un long séjour à Cuba. Ils la décrivent comme une belle mulâtresse à la chevelure ondoyante. C'est une déesse marine qui voyage en bateau. Un des informateurs assura même qu'il l'avait vue marchant sur les eaux comme le Christ. Elle était alors vêtue d'une robe blanche à longues manches et chaussée de bas blancs et de « sapates » neuves. Elle portait des gants blancs et tenait un mouchoir blanc dans sa main. En tant que déesse marine, Caridad « marche » avec Agoué.

Voici les offrandes qu'elle aime recevoir : de la bouillie, du lait évaporé, de la farine « France », c'est-à-dire de blé, du riz, du maïs pilé, du phoscao, des ananas, des pains de sucre, des figues bananes, des gâteaux, des dragées et du sirop d'orgeat. Son autel consiste en une table sur laquelle on place un cuvette blanche, du basilic « ti-feuille », du savon « cachemire bouquet », une bouteille de lotion cachetée et enfin une boîte de poudre « la Créole »

On lui adresse la chanson suivante :

*Yo te voyé m Cuba  
 Pou(r) moin te mourir!  
 Vierge Caridad, dis nou  
 M' pas pé mourir-ô!  
 Caridad qui côté ou yé?  
 Caridad qui côté ou yé manman?  
 Cou gnou parol' pa(r)lé yo dis c'est moin minm!*

On m'a envoyé à Cuba pour mourir ! Vierge Caridad, dis-nous que je ne mourrai pas. O Caridad, où es-tu ? Caridad, maman, où es-tu ? Quand on entend quelque chose, on dit que ça vient de moi !

#### *Sainte Élizabeth.*

Cette sainte est également une divinité marine associée à Agoué. Étant originaire de Cayes, elle est peu connue à Port-au-Prince, bien qu'elle se soit manifestée il n'y a pas longtemps à Petionville. Elle a pour mari un *loa* du nom de Nouvelle. Sa couleur et ses offrandes préférées sont les mêmes que celles d'Erzili.

#### LA SIRÈNE.

Agoué-Taroyo a pour femme M<sup>me</sup> la Sirène, qui ne diffère ni par la forme ni par ses attributs des sirènes du folklore européen. Des pêcheurs assurent l'avoir entendue chanter sur le rivage d'un îlot. Elle ne vit pas exclusivement dans la mer et on l'aperçoit parfois près d'une source ou d'une fontaine, en train de coiffer sa belle chevelure blonde avec un peigne en or. Au moindre bruit elle disparaît dans l'eau. Son peigne est un objet hautement convoité, car il a, dit-on, la vertu d'enrichir ceux qui le possèdent.

La Sirène n'a pas autant de dévots qu'Erzili. Ce sont surtout les pêcheurs et les marins qui lui rendent un culte. Ils jettent à la mer des bouteilles de sirop d'orgeat pour qu'elle les tire d'un mauvais pas. Parfois elle sort de l'eau pour s'accrocher à l'avant ou à l'arrière d'une barque.

On accuse la Sirène de voler les petits garçons pour les entraîner au fond de l'eau où ils restent ses prisonniers. C'est pourquoi on évite d'envoyer les enfants puiser de l'eau à la fontaine les nuits de lune.

Maitresse la Sirène, la Baleine et Maitresse Erzili « marchent » le plus souvent ensemble dans la mer. Les liens qui unissent la Sirène et la Baleine sont fort étroits, mais leur nature n'est pas claire.

*La Sirène-ô ! C'est ou minm qui Baleine-ô ! (bis)  
 Après Saint, c'est moin qu' ap' commandé.*

Sirène ! c'est toi-même la Baleine, oh ! (*bis*) Après les saints, c'est moi qui commande.

Certains *bougans* qui servent ces divinités marines disent que la Baleine est l'amant de la Sirène et le chef de l'escorte d'Agoué. Ce serait pour cette raison que ces deux *loa* « marchent » toujours ensemble.

Erzili désire que son sanctuaire soit aussi près que possible de la mer pour qu'elle puisse être dans le voisinage de son mari Agoué-Taroyo. La Sirène est fort jalouse de sa rivale et lui cherche noise :

*Maitresse Erzili, ô ! Pinga ou nonmin nom'.*  
*Si on nonmin nom', cannon va tiré-ô.*  
*Maitresse bel' femme, o pou(r) qui ou nonmin nom ?*  
*Si ou nonmin nom, Maitresse cannon va tiré-ô !*  
*Cannon va tiré-ô !*  
*Cannon va tiré, Maitresse-ô !*

Maitresse, oh ! ne mentionne pas mon nom. Si tu mentionnes mon nom, le canon tirera, oh ! Maitresse, belle femme, oh ! Pourquoi mentionnes-tu mon nom ? Si tu mentionnes mon nom, Maitresse, le canon tirera, oh ! Le canon tirera, oh ! Le canon tirera, Maitresse, oh ! (Comme son époux, la Sirène tire aussi le canon.)

Le culte de la Sirène rappelle celui d'Erzili. Un rite en est particulièrement frappant. Lorsqu'elle est invoquée, une robe de soie rose, confectionnée pour la circonstance, est exposée devant le *poteau-mitan* sur un fauteuil couvert d'un drap blanc. Deux hommes font à trois reprises le tour du *poteau-mitan* avec le fauteuil et les *hounsi* chantent pour faire descendre la Sirène dans la tête de la prêtresse :

*Moin pas ouè Maitresse la Sirène*  
*M'apé mandé Agoué-Taroyo pou(r) li*  
*La Sirène nou la n' apé ga(r)dé-ou*  
*Nou pas ouè-ou*  
*M'apé mandé Agoué-Taroyo pou(r) ou*  
*Nou la n' apé ga(r)dé ou.*

*Baleine-ô, rhélé Sirène-ô !*  
*Baleine-ô, rhélé Sirène-ô !*  
*Nan point z-ammi*  
*Tancou Sirène-ô.*  
*Nan point z-ammi tancou Baleine-ô !*  
*Baleine-ô, rhélé Sirène ô !*

Je ne vois pas Maitresse la Sirène. Je demande à Agoué-Taroyo pour elle. La Sirène, nous sommes là à te regarder. Nous ne te voyons pas. Je demande à Agoué-Taroyo pour toi. Nous sommes là à te regarder.

Baleine, oh ! Appelle la Sirène, oh ! Baleine, oh ! Appelez la Sirène. Il n'y a pas d'amis comme la Sirène, oh ! Je dis qu'il n'y a pas d'amis comme la Baleine, oh ! Baleine, oh ! Appelez la Sirène, oh !

A ce moment la prêtresse est généralement possédée et l'on s'empresse de lui apporter une cuvette blanche remplie d'eau, un savon, une serviette, une bouteille de lotion, une brosse à dents et de la pâte dentifrice, une houppe et une boîte à poudre, un peigne et une brosse.

La possédée procède alors à sa toilette. Après s'être parfumée et habillée, elle se dresse sur son fauteuil. Elle est saisie d'un tremblement qui fait ondoyer sa robe et elle chante :

*A moi congue de la Baleine et de la Sirène !  
Ça qui nonmin mon moin ?  
A moi congue de la Baleine et de la Sirène.  
Ou a dit yo,  
Ou a dit yo moin engagé.*

A moi, congre de la Baleine et de la Sirène ! Qui a mentionné mon nom ? A moi, congre de la Baleine et de la Sirène. Tu leur diras que je suis engagée.

On lui remet alors des feuilles de basilic dont elle fait un bouquet pour son corsage. Puis elle embrasse sur la bouche, par trois fois, tous les hommes présents.

Les offrandes traditionnelles faites à la Sirène consistent en riz au lait, en un pigeon blanc, en farine, en une bouillie de farine de maïs (cœur maïs) et en dragées.

Au moment de se retirer la *mambo* possédée par la Sirène chante :

*Maîtresse la Sirène,  
M'a pr' allé, m'a pr' allé !  
La Sirène, la Sirène  
Rhélé sous lan mè(r).  
Li tiré cannon.*

(Moi) Maîtresse la Sirène, Je m'en vais, je m'en vais. La Sirène, la Sirène se tient sur la mer. Elle tire le canon.

## OGOÛ.

Les Ogoû forment une famille nombreuse dont les membres sont des dieux forgerons et guerriers.

*Ogou-ô ! Nèg(re) guè(rre) ! (bis)  
Can-non tiré, fusil tiré.  
Nou pas peu(r) la guè(rre),  
Ogou-ô ! Nèg(re) guè(rre) !*

En tant que dieux guerriers, leur couleur préférée est le rouge. Les individus possédés par un Ogou s'habillent en rouge, se coiffent d'un képi ou d'un bonnet rouge et nouent un foulard de cette couleur autour de leur cou. Ils s'attachent aussi des mouchoirs rouges au bras et portent un bâton enveloppé d'une étoffe rouge.

C'est pour Ogou que plusieurs hommes de guerre haïtiens arborèrent cette couleur. Dessalines, dit-on, portait toujours un foulard rouge et, lors de la récente révolte des Caco, Desorme Joasar, un de leurs chefs, avait coutume de placer à la tête de son armée son fils vêtu de rouge. A ce qu'on raconte, au plus fort de la mêlée, l'enfant ne semblait manifester aucune crainte et ne fut d'ailleurs jamais blessé. Lorsqu'en 1897, deux bateaux de guerre allemands, à la suite de l'affaire Lüders, vinrent exiger une indemnité de 20.000 dollars et le salut au drapeau impérial, un journaliste se vêtit de rouge et parcourut les rues de la capitale appelant le peuple aux armes. Un incident analogue se produisit aux Gonaïves quelques années plus tard, lorsque le « Panther » menaça d'effectuer un débarquement.

Les Ogou étant des *loa* redoutables, leurs possessions sont particulièrement violentes. Les individus pris du dieu rugissent comme des fauves, parlent d'une voix de tonnerre, tremblent de tous leurs membres, caracolent comme des chevaux et mangent avidement tout ce qui leur tombe sous la main y compris les morceaux de verre. Ils marchent sur des braises, jonglent avec des barres et des boulets rougis au feu et vont même jusqu'à les lécher. Les possédés d'Ogou ont également la faculté de boire plusieurs bouteilles de rhum, sans éprouver les effets de l'ivresse.

*Mait' Ogoun bouè, li bouè,  
Jammin soun !  
Ogou-Ferraille bouè, li bouè,  
Jammin soun !  
M'a rhélé Olisha-ô !  
Ogoun bouè, li bouè,  
Jammin sou !  
Ou ouè si nou maré.  
Sobo, m'a lagué.*

Maitre Ogou boit, il boit, Jamais ivre ! Ogou-Ferraille boit, il boit, Jamais ivre. Je crierai Olisha, oh ! Ogou boit, il boit, Jamais ivre. Tu vois comme nous sommes liés. Sobô, je me délivrerai.

La plupart des Ogou sont des dieux Nago (nom du peuple Yoruba). C'est ainsi qu'ils sont qualifiés dans les chants :

*Nago, vini ouè côté m' démeré.  
Si ou ouè côté m' démeré.*

*Ou a troqué dolla(r) pou(r) ça.  
Nago, Nāgo vini ou côté démeré.*

Nago, viens voir où je demeure. Si tu voyais où je demeure, Tu donnerais pour cela des dollars. Nago, Nago, viens voir où je demeure.

Les *loa* Nago sont prétentieux et vantards, comme le chant suivant le fait entendre :

*Moin, c'est nèg(re) Nago.  
Tout temps que tambou(r) Nago pas batt'  
La pluie pap' tombé.  
Moin, c'est Nèg(re) Nago.*

Je suis un Nègre Nago. Tout le temps que l'on ne battra pas du tambour, La pluie ne tombera pas. Je suis un Nègre Nago.

Si, au cours d'une cérémonie, un individu possédé d'un *loa dahomin* rencontre un individu possédé par un *loa rada*, il en résulte une dispute que l'on arrête en faisant intervenir un dieu Nago :

*Nago, Nago eh !  
Vini ouè côté m' démélé !  
Si ou ouè côté m' démélé,  
Ou a payé bonbon pou(r) ça.  
Nago, Nago, eh !*

Nago, Nago, eh ! Viens voir comment je me tire d'affaire. Si tu vois comme je m'en tire, Tu seras si content, Que tu donneras des bonbons pour cela. Nago, Nago, eh !

Le chef de la famille des Ogou est saint Jacques le Majeur, appelé aussi *loa* saint Jacques ou Général Maît' Ogou. Il a le rang de ministre de la Guerre. On le considère comme l'ancêtre de ces *loa* et on lui attribue l'usage du feu. Saint Jacques est un saint guerrier que les chromos représentent toujours à cheval et brandissant une épée.

*Nèg(re) saint Jacques !  
N'a monté choual' nous.  
Ogou-Badagri !  
N'a monté choual nou.  
N'a monté choual nou devant, déyé.  
Si 'm manqué-ou m'a prend-ou.  
Nèg(re) saint Jacques nou là.  
Ogou-Badagri nou là  
Nèg(re) Aroyo.  
Si m' manqué, m' prend-ou.*

Nègre saint Jacques ! Nous enfourcherons nos chevaux. Ogou-Badagri. Nous

enfourcherons notre cheval. Nous enfourcherons notre cheval devant, derrière. Si je te manque, je te prendrai. Nègre saint Jacques, nous sommes là. Ogou-Badagri, nous sommes là. Nègre terrible. Si je te manque, je finirai bien par te prendre.

Au Cap, Ogou est assimilé à saint Jacques le Majeur, mais on regarde comme son portrait l'image d'un saint en costume de pèlerin avec le chapeau sur le dos et un bâton à la main. Ogou aurait abandonné le Cap après l'explosion qui fit sauter le palais national avec le président Cincinnatus Lecomte. On ignore s'il s'est retiré quelque part dans l'île ou s'il est retourné en Afrique. Quoi qu'il en soit, Ogou continue à chevaucher ses fidèles.

Saint Jacques envoie des maladies qu'il consent à guérir si on l'invoque :

*Saint Jacques-ô !  
 Traité li pou(r) moin.  
 Ou minm ba li vè,  
 Traité li pou(r) moin.  
 Ou minm ba li maligne lan dos,  
 Traité li pou(r) moin.  
 Li mèt' gaingnain vè,  
 Li mèt' gaingnain maligne lan dos,  
 Traité li pou(r) moin.*

Saint Jacques, oh ! Traite-le pour moi. Toi qui lui as donné des vers, Traite-le pour moi. Toi qui lui as donné des plaies au dos, Traite-le pour moi. Même s'il a des plaies au dos, Traite-le pour moi.

Saint Jacques le Majeur a son *houmfor*, mais il peut aussi être représenté dans les *houmfors* d'autres dieux *rada* et même sur l'autel *pé* du *rada*.

Une des particularités d'Ogou est de craindre l'eau. On raconte qu'une fois, voyageant sur mer, il tomba du bateau et se serait noyé si Agoué ne l'avait sauvé. Pour ne pas l'effaroucher, on ne lui fait pas de libations d'eau comme aux autres *loa*, mais on se contente d'incliner trois fois la cruche d'eau sans en verser une seule goutte. En revanche, Ogou aime le rhum. Lorsqu'il monte à cheval il réclame le coup de l'étrier d'une façon détournée : « Graines moin frètt. » (Mes graines, c.-à-d. mes testicules, sont froids).

Les objets que l'on trouve sur les autels d'Ogou sont : une assiette en faïence avec sa pierre et celle de ses satellites, une bougie en cire rouge, une clochette, un hochet (*asson*), trois cruches, un plat *marassa*, une chaudière à trois pattes, un morceau de fer, une cruche (*govi*) dans lequel on invoque tous les *loa* qui « marchent » avec lui : Loko, Sobo, Erzili, etc. Des chromos censés représenter ces dieux sont cloués contre les panneaux et, au fond, sont placés les drapeaux de la Société du *houmfor*.

Les différents Ogou sont également représentés par leurs symboles : l'épée d'Ogou-Ferraille est fichée en terre devant l'autel contre lequel les sabres d'Ogou-Badagri sont appuyés. On peut aussi voir contre le mur le drapeau national consacré au premier de ces dieux et le drapeau pailleté du second.

Enfin ajoutons que le mercredi est le jour des Ogou, que le grenadier est leur reposoir et que, dans les dessins sacrés, ils sont symbolisés par un sabre et un drapeau croisés.

### OGOUBADAGRI.

Ogou-Badagri est un dieu terrible qui envoie les orages :

*Badagri-ô ! Général sanglant !  
Badagri qui kimbé l'orage,  
Ou c'est général sanglant.  
Z-éclair fait kao oo,  
C'est nou qui voyé z-éclair.  
Tonnè(rre) grondé,  
C'est nou qui voyé tonnè(rre).  
Badagri-ô, Général sanglant.*

*M' rhélé, m' rhélé.  
M' servi Badagri.  
Moin di : eh !  
A pa Ogou ça ?  
M' pa vlé loa a tué moin !*

*M' blessé, m' blessé, oh !  
Jodi-a yo content ouè moins,  
Demain ya fâché.  
Ogou Badagri  
Nèg(re) Nago-Royo !*

Badagri, oh ! Général sanglant ! Badagri qui tiens l'orage. Tu es un général sanglant. L'éclair fait katao-o-o. C'est toi qui lances l'éclair. Le tonnerre gronde. C'est toi qui envoies le tonnerre. Badagri, oh ! Général sanglant !

Je crie, je crie. Je sers Badagri. Je dis : eh ! N'est-ce pas Ogou ça ? Je ne veux pas que le loa me tue.

Je suis blessé, je suis blessé, oh ! Aujourd'hui on est content de me voir. Demain on sera fâché. Ogou-Badagri. Nèg(re) Nago-Royo !

Le chant suivant a pour thème les reproches que ce dieu adresse à ses fidèles qui le délaissent :

*Dépi temps m' là !  
Dépi temps m' là !*

*Ogou-Badagri,  
M' dit nap' lagué-m.  
Depi temps m' là,  
Co(r)de maré co(r)de.  
Depi temps m' là,  
Yo pas connain m' c'est Ogou,  
Depi temps m' là.*

Depuis le temps que je suis là ! Depuis le temps que je suis là ! (Moi) Ogou-Badagri, Je dis que vous m'abandonnez. Depuis le temps que je suis là, La corde attache la corde. Depuis le temps que je suis là, On ne sait pas que je suis Ogou, Depuis le temps que je suis là.

Il existe au sujet de ce dieu un mythe fort intéressant. Agoué, dieu de la mer, invita Ogou-Badagri à venir dîner chez lui aux Trois Ilets. Il le reçut luxueusement et lui fit servir de l'orgeat, du pimpermint et du rhum. Mais au milieu du festin, Agoué chercha querelle à son hôte, lui reprochant d'avoir séduit Maîtresse Erzili. Ogou répondit qu'Erzili lui appartenait et que c'était lui qui avait lieu de se plaindre d'Agoué. Agoué fit tirer le canon sur Badagri qui, en sa qualité de forgeron, fondait les boulets à mesure qu'ils arrivaient sur lui. Il fut entouré par la garde d'Agoué, commandée par le général Clermeil, mais il se défendit vaillamment avec son sabre. Voyant qu'il allait succomber sous le nombre, Badagri appela à son secours son cousin Assôtor Micho. Aussitôt un énorme tambour *assôtor* arriva aux Ilets et se posa près de lui. Agoué rompit le cercle de ses ennemis et, enfourchant son tambour, s'enfuit à travers les airs. Agoué se lança à sa poursuite avec sa flotte. Ogou, dieu du feu, fit bouillir la mer et se dissimula derrière un écran de feu et de fumée. Agoué, finalement, dut rebrousser chemin. Badagri debout sur son tambour agita son foulard rouge et chanta au rythme de l'*assôtor* :

*Ogou-Badagri, c'est nèg(re) politique-ô !  
Ogou-Badagri, c'est nèg(re) politique-ô !  
Lè-ou entravé, c'est laissé coulé.  
Ogon-Badagri, c'est nèg(re) politique-ô !  
Pas quitté nèg(re) tué-ou !  
Tempét' maré, lan mer mauvé.  
Ogou Badagri-ô, c'est nèg(re) politique !  
Glissé, coulé, glissé allé fait route-ou.  
Ogou-Badagri, c'est nèg(re) politique-ô !*

Ogou-Badagri est un nègre politique (avisé), oh ! Ogou-Badagri est un nègre politique, oh ! Lorsque vous êtes embarrassé, laissez faire. Ogou-Badagri est un nègre politique, oh ! Ne laissez pas les nègres vous tuer. La tempête éclate, la mer est mauvaise. Ogou-Badagri, oh ! est un nègre politique ! Ne t'en occupe pas, fais ton chemin. Ogou-Badagri est un nègre politique, oh !

On lui sacrifie des coqs et des poules rouges. Son arbre favori est le laurier rouge avec lequel il s'identifie, comme il est dit dans le chant que voici :

*Eh ! laurier, c'est moi Ogou-ô !  
Moi laurier (bis).  
Dahomin d'acco(rd), eh !  
C'est moi Ogou,  
C'est moi, c'est moi Ogou, c'est moi laurier. Abobo.*

Eh ! laurier, c'est moi Ogou, oh ! Moi laurier (bis). Le Dahomey est d'accord, eh ! C'est moi Ogou, C'est moi, c'est moi Ogou, c'est moi laurier. Abobo.

La fête d'Ogou-Badagri se confond avec celle de saint Georges qui est observée le 23 avril.

### OGOUE-FERRAILLE OU FER.

Ce *loa* est le dieu des armées, le patron des forgerons, le protecteur des braves. Il a l'épée ou le *machete* (coupe-liane) comme symbole. C'est un gros fermier mulâtre, comme d'ailleurs les autres membres de la famille.

Les chromos qui représentent saint Jacques le Majeur couvert d'une armure sont interprétés comme des portraits d'Ogou-Ferraille. Pour les uns la visière de son casque est un bandeau qui, en l'empêchant de voir clair, restreint sa fureur ; pour d'autres c'est un voile dont il a été affublé par Badagri, son père, qui est jaloux de la cour assidue qu'il fait à Maitresse Erzili et des faveurs qu'il obtient d'elle.

Ce cavalier bardé de fer est aussi appelé saint Philippe et on en fait le frère jumeau de saint Jacques le Majeur. L'un et l'autre seraient nés le 1<sup>er</sup> mai, date à laquelle l'Église commémore saint Jacques le Mineur. Ogou-Ferraille est aussi fêté le 25 juillet qui est le jour de saint Jacques le Majeur.

Ogou-Ferraille est sans doute le *loa* qui compte le plus de serviteurs. Ceux-ci lui dressent des rogatoires dans leurs chambres. Ce sont de petits autels décorés d'images de Damballah, d'Erzili, d'Ogou-Badagri et d'autres dieux de la même famille. Ils sont couverts également d'objets hétéroclites comme des cierges rouges, du coton, des récipients contenant du baume tranquille de palma-christi ou de l'huile d'olive, des bouteilles de rhum et d'orgeat, des tasses de café, des feuilles de basilic et un rameau de cette plante dans un verre d'eau, des cigares, etc. Le dieu est aussi représenté par deux barres de fer (pinces) fichées en terre dans la cour de la maison. Le mardi et le samedi, qui sont ses jours, on allume un feu autour de ces fers et si une cérémonie est célébrée pour le dieu, on veille à ce qu'il ne s'éteigne

pas. Les serviteurs du dieu observent la continence les jours consacrés à ce dieu.

Ferraille est un *loa* dispensateur d'argent, comme l'anecdote suivante en fait foi. Nous la reproduisons telle qu'elle fut contée par un informateur : « Une nuit Ogou-Ferraille, le *loa* principal de ma famille, m'apparut en rêve. Il portait un magnifique uniforme de général et montait un superbe coursier rouge. Mettant pied à terre, il s'avança vers moi et me dit : « Je suis content de toi mon enfant, dans quelques jours je reviendrai te voir pour te faire un cadeau. » Il sauta sur son cheval et s'éloigna dans un nuage de poussière. Le lendemain je racontai le rêve à ma mère. Elle me dit : « Mon enfant, n'en dis mot à personne. Il y a tant de jaloux de par le monde qu'ils peuvent te faire du tort. »

Quinze jours plus tard, Ogou revint, mais cette fois-ci il se manifesta en possédant ma mère. Il nous salua tous, mon père, mon frère et moi, et se dirigea vers le bois où il déterra une pierre rose. Il me l'apporta et me dit : « Mon enfant, c'est le cadeau que je t'avais promis. Cette pierre te fera trouver un trésor que les blancs ont enfoui dans ce bois. » Sur ce, il se retira de ma mère qui trébucha et s'abattit sur le sol. Comme ma mère me l'avait prédit, mes voisins apprenant cette révélation commencèrent à me persécuter. Il n'est rien qu'ils n'essayèrent pour me faire du mal. Ils allèrent même jusqu'à appeler contre moi les plus mauvais *loa Petro*.

Un soir, rentrant chez moi, je rencontrai un gros cochon sur la route. Sans trop savoir pourquoi, je l'enfourchai et je me sentis transporté dans les airs. Je ne sais combien de temps je volai, mais le fait est que, lorsque je me réveillai, j'étais dans mon lit et mes parents se trouvaient à mon chevet. Je leur racontai ce qui m'était arrivé. Ils me dirent que, ne me voyant pas rentrer, ils m'avaient cherché partout et avaient fini par me trouver sans connaissance à la croisée de deux sentiers, ce qui démontrait clairement que j'avais été pris par quelque mauvais esprit. Aussitôt je m'effrayai : « Ma pierre », m'écriai-je. Je courus à l'endroit où je l'avais cachée, mais elle avait disparu. Depuis lors j'ai été abandonné par Ogou-Ferraille. »

Ogou frappe sans pitié ceux qu'il a enrichis, mais qui se montrent ingrats envers lui. « Il y avait, me raconta une informatrice, un homme de grande famille qui était fort pauvre. Il eut recours à saint Jacques qui lui donna une fortune. L'homme cependant oublia qu'il devait sa richesse à Ogou et ne s'acquitta pas de ses devoirs envers lui. Ogou, pour le punir, rendit sa fille folle. Cet homme, qui adorait cette enfant, la fit soigner par les plus grands médecins de Port-au-Prince, mais, voyant qu'ils ne pouvaient rien pour elle, il fit appeler un *hougan* qui lui réclama des honoraires de 100 dollars qu'il se fit payer d'avance. Le *hougan* lui dit : « Monsieur, la maladie de votre fille n'est pas naturelle. C'est Ogou-saint Jacques qui l'a frappée,

parce que vous ne remplissez pas vos obligations envers lui. » « Ce n'est pas vrai » rétorqua le père de la malade. « Comment, vous ne me croyez pas. Bon, je vous rends vos 100 dollars », s'écria le *hougan*. Il déposa l'argent sur la table et partit. Arrivé à l'entrée de la barrière, il noua un foulard rouge autour de son cou, agita sa clochette et dit quelques mots en « langage ». Aussitôt la jeune fille qui était dans la chambre fut possédée par Ogou. Le « mystère » parlant par sa bouche dit : « Le *hougan* a raison. C'est moi qui ai frappé ta fille ; elle est maintenant mon cheval. Tu es heureux que je ne l'aie pas tuée. Comment ! je t'ai enrichi et tu te crois supérieur à moi ? » L'homme se jeta à genoux aux pieds de Général saint Jacques pour lui demander pardon, et promit de le servir en toute bonne foi. Il fit en son honneur un grand service dans son *houmfor* et Ogou satisfait redonna la raison à sa fille et même accrut la fortune de son serviteur.

Ogou-Ferraille est un grand guerrier qui, la tête nouée d'un foulard rouge, conduit ses hommes à la mêlée.

*Ogou-ô ! Ferraille-ô !  
En alléz avè-m !  
M' djs Ogou-ô ! Ferraille-ô !  
Cannon té mèl' tiré  
Pinga ou vini ga(r)dé  
En alléz avè-m.*

Ogou, oh ! Ferraille, oh ! Venez avec moi ! Je dis Ogou, oh ! Ferraille, oh ! Même si le canon tire, N'y faites pas attention. Venez avec moi !

En temps de guerre, Ogou-Ferraille, trop occupé par les opérations militaires, ne fait que de rares apparitions au cours des cérémonies.

En vrai guerrier, Ogou-Ferraille est tant soit peu débauché et courtise toutes les jolies femmes. L'argent qu'il met de côté, il le dépense en robes qu'il donne aux filles qu'il veut séduire.

*Ogou travaille-ô, li pa mangé.  
Li serré l'argent' l.  
Pou(r) l'all' do(r)mi caye bel(le) femme.  
Yè au soir Ferraille do(r)mi sans souper.*

*Ogou travaille-ô !  
Ogou pas mangé.  
Ogou passé jounin debo(rs),  
Li ach(e)té bel(le) robe baill(e) femme li.  
Yè au soir Ogou do(r)mi sans souper.*

Ogou-Ferraille qui est un *loa* prêtre possède un hochet (*asson*) cérémoniel. Les objets que l'on trouve généralement sur son autel sont : une pierre, une clochette, trois cruches *marassa-guinin*, des bouteilles de rhum, son

*govi* (pot) dans lequel on l'invoque, ainsi que les *loa* qui « marchent » avec lui, un petit tripode en fonte placé sur une assiette. Ce tripode est un *zin* Nago dans lequel on fait flamber de l'huile en hommage aux dieux Nago. Le sabre d'Ogou est planté devant son autel qui est surmonté du drapeau aux couleurs nationales. Il est rare que l'on ne voie dans un coin les trois tambours qui constituent la batterie *hounto* du culte *Rada*.

Ogou-Ferraille est parfois le maître des *houmfors*. Avant qu'il ne parte en guerre on a soin de lui demander aux mains de qui il a l'intention de laisser l'autel des *loa* et ses enfants.

*Ferraille-ô,  
Lan main qui mouné ou laissé bagui loa'm yo ?  
Ferraille-ô,  
Lanmain qui mouné ou laissé z-enfants la yo ?  
Cou ouè m'rété m' songé Ogou-Ferraille  
M' consolé, m'a prend courage-ô.  
Rhélé Aleman, léman. Sobagui n'assié,  
Lan Guitta-ô, Guitta Sobagui n'assié,  
M'a rhélé Papa Ogou, Sobagui n'assié.*

Ferraille, oh ! Entre les mains de qui laisses-tu l'autel de mes *loa* ? Ferraille, oh ! Entre les mains de qui laisses-tu tes enfants ? Dès que je me mets à songer à Ogou-Ferraille, Je suis consolé, je prends courage, Criez Aleman, leman, Sobagui n'assié, Lan Guitta-o, ô Guitta Sobagui n'assié, Criez Papa Ogou, Sobagui n'assié.

Aussitôt qu'un individu est possédé par Ferraille, il revêt un uniforme de général. On le fait asseoir dans un fauteuil. On le salue par un roulement de tambour particulier, celui dit « aux champs ». L'officiant fait sauter trois petits tas de poudre devant sa forge qui, comme nous l'avons dit, est représentée par une barre qui rougit au milieu d'un brasier. Le chœur entonne le chant suivant en son hommage :

*Ogou-ô, laissé-m salué-ou.  
Ogou-ô, laissé-m salué-ou.  
Devant bagui-a m' ap' salué-ou.*

Ogou, oh, laisse-nous te saluer. Ogou, oh ! Laisse-nous te saluer. Devant le *bagui* je te salue.

Les porte-drapeaux, suivis des *hounsi-kanzos* et des *bossales* en rouge, s'inclinent devant lui et lui présentent le drapeau de la société à laquelle ils appartiennent et le drapeau national. Ogou les baise en signe de respect. Le *laplace* ou maître de cérémonies sort du *houmfors* en sautillant, en faisant des moulinets pour chasser les mauvais esprits qui se seraient infiltrés dans l'enceinte, et lui présente le sabre que le dieu baise. Les membres de la

famille qui donne la fête viennent s'agenouiller auprès du possédé et lui offrent un cigare et une bouteille de rhum.

Le prêtre trace ensuite son *vèvé* qui a l'apparence d'une grille en fer et celui des *loa* qui marchent avec lui. Il fiche un sabre au milieu du dessin symbolique et place un cierge rouge près de lui. Les membres de la famille, les *hounsi* et les spectateurs font cercle autour du *vèvé* et allument un grand feu. Ils entonnent le chant suivant :

*Ogou Ferraille-ô !  
Ou c'est nèg(re) politique.  
Comment yo rhélé ça ?  
M' pas mêlé saint Jacques.*

Ogou-Ferraille, oh ! Tu es un nègre politique. Comment appelle-t-on ça ? Je ne me mêle pas des affaires de saint Jacques.

L'officiant se dirige ensuite vers le *poteau-mitan* qu'il arrose d'alcool auquel il met le feu. Il prononce des mots « en langage ». Les danseurs exécutent un *yanvalou* par lequel il est de rigueur que l'on introduise les dieux Nago. Il arrive souvent qu'un possédé d'Ogou saisisse la *machette* fichée en terre et s'escrime avec l'officiant qui, lui aussi, se munit d'une arme.

Les *hounsi* apportent des coqs et des poules rouges à l'officiant qui les présente aux quatre coins cardinaux et les passe sur la tête et sur le corps des *hounsi* et des membres de la famille. Ce rite est appelé « ventailé ». Les volailles sont remises au possédé qui, d'un seul coup, leur arrache la tête et suce le sang à même le cou. Ceux qui en ont le moyen sacrifient un bœuf à Ferraille, s'ils se sont engagés envers lui par un vœu.

Les volailles sont cuites au rhum et avec toutes sortes d'épices, sauf l'ail et le persil qui, en ce cas, sont tabou. Le couvert du dieu est servi sur une table recouverte d'un drap rouge. On invite le dieu — c'est-à-dire la personne possédée — à se mettre à table. Il mange seul, privilège qui ne revient qu'à lui. Ses mets préférés sont : la tête, la cuisse et le foie des animaux sacrifiés, les patates, les bananes, le maïs moulu, cuit avec des haricots rouges, le *chamcham*, sorte de mélange de *roroli* (sésame), le piment et les arachides grillées et réduites en poudre. Enfin on lui fait boire du café, du rhum et on lui donne un cigare. Si Ogou est satisfait de la fête qui lui a été donnée, il donne des conseils et promet d'arranger les affaires de la famille avant de se retirer.

## CHANGO.

Chango est aussi un dieu des tempêtes et de la guerre et un lanceur de foudre. Le bruit de l'orage est sa voix et les éclairs sont des flammes qui

s'échappent de sa bouche. Il exige de ses fidèles qu'ils se prosternent à ses pieds.

Chango fait partie de la famille des Ogou et son nom complet est Ogou-Chango ; dans les chants il est associé à Ogou-Ferraille.

*Rôy, Rôy !  
Ogou-Chango, nèg(re) Ferraille-ô.  
Sang versé, Ferraille-ô, sang versé.  
Ogou-Ferraille touyé  
Koklo Ferraille okon-ô (bis)  
N'a po bay-ou dounou (bis)  
Ferraille-ô !  
Sangnan, sangnan, sangnan,  
Gad' jamb' nou tué koklo-la  
Sangnan, sangnan, sangnan.*

Roy, roy ! Ogou-Chango, ô Nèg(re) Ferraille. Le sang est versé, ô Ferraille, le sang est versé. Ogou-Ferraille a tué. Oh ! le koklo (coq) de Ferraille est tué (*bis*). Nous allons donner à dîner (*bis*). Ô Ferraille. Saigne, saigne, saigne. Vois comme nous avons tué le koklo. Saigne, saigne, saigne.

Voici un chant où le dieu se fait reconnaître :

*Chango nou rhélé.  
Ogou-Badagri, nou Chango.  
Nou rhélé trois fois,  
Nou, Chango, nou rhélé.  
M' rhélé m' Chango  
M' rhélé trois fois Ogou-Badagri  
Nou rhélé trois fois nou Chango.  
Chango nou rhélé.*

Chango nous nous appelons. Ogou-Badagri, nous sommes Chango. Nous crions trois fois. Nous nous appelons Chango. Je m'appelle Chango. Je crie trois fois Ogou-Badagri. Nous crions trois fois que nous sommes Chango. Chango nous nous appelons.

Chango lui aussi est un grand général : le *hougan* ou la *mambo* qui dirige une cérémonie en son honneur porte toujours un collier de général qui renferme 21 *loa*.

Les possessions provoquées par Chango sont violentes. Ceux qui les subissent se roulent par terre, imitent les grondements du tonnerre, grimpent aux arbres, enfourchent des manches à balais et brandissent des sabres de bois.

Chango est un dispensateur de chance et un protecteur contre la déveine. Il a la réputation de tirer les gens d'embarras quand leurs affaires tournent

mal. Si quelqu'un est pris d'inquiétude au sujet de ses penchants à la dépense, il peut s'adresser à Chango pour qu'il le guérisse de sa faiblesse. Les individus possédés par Chango prennent parfois la main d'un spectateur, l'examinent et lui reprochent d'être trop dépensier. En preuve de leur dire, ils passent la main du gaspilleur sur de l'alcool enflammé. S'il s'éteint, ils en concluent qu'ils ont raison. Ils le corrigent alors de son défaut en lui frictionnant la main avec de l'alcool ou avec du sirop de canne (en terminologie vodou on appelle cette opération : « rangé-main »).

Les prostituées s'adressent également à Chango pour qu'il leur « arrange le ventre » afin qu'elles aient une bonne clientèle. Le dieu — c'est-à-dire le possédé — met de l'huile de palma-christi dans deux moitiés d'orange, y plonge une mèche allumée et lorsque l'huile est chaude, il en frotte leur sexe.

### OGOÛ-ACHADÉ.

Ce *loa* s'intéresse beaucoup à la médecine et a la réputation d'être un grand *boko* (rebouteux, sorcier, devin) qui connaît les vertus de nombreuses plantes médicinales et qui guérit diverses maladies d'origine surnaturelle.

On l'invoque souvent au cours d'un traitement :

*Cou yo malade-ô,  
Yo rhélé Achadé  
O! cou yo guéri corps-yo,  
Achadé c'est démon.*

Dès qu'ils sont malades, ils appellent Achadé. Dès qu'ils sont guéris, ils disent qu'Achadé est un démon.

Un fidèle atteint d'une maladie surnaturelle demande qu'on appelle Achadé :

*Pitôt, pitôt rhélé Achadé (bis) !  
Achadé moin c'est grand mouné-ô !  
Moin pas vlé loà-yo touyé moin.*

Plutôt, plutôt appeler Achadé (bis) ! Achadé, je suis une grande personne, oh ! Je ne veux pas que les *loa* me tuent.

Achadé est invoqué comme protecteur :

*Achadé-ô !  
Achadé m' pas gaingnain parent icit,  
Qui pou(r) paler pou(r) moin.  
Achadé-ô !  
Achadé moin pas gaingnin parent icit,  
Qui pou(r) parler pou(r) moin la-a.  
Achadé-ô, Ogou mauvé-ô!*

Achadé, oh ! Achadé, je n'ai pas de parent ici, Pour parler pour moi. Achadé, oh ! Achadé je n'ai pas de parent ici, Pour parler pour moi. Achadé, oh ! Ogou terrible, oh !

Achadé déclare qu'étant un personnage d'importance, il n'aime pas être dérangé inutilement :

*Achadé m' c'est grand moune-ô.  
Achadé c'est grand moune-ô!  
Ga(r)dé m' chita la cayé moin,  
Ti moune yo ap' embété moin.*

Achadé est un grand personnage, oh ! (*bis*). Vois, je suis assis chez moi. Les enfants viennent m'embêter.

L'avocatier lui est parfois consacré.

### OLICHA.

Olicha est aussi un *loa hougan*. Il connaît un grand nombre de plantes qui tuent et sait préparer des bains aromatiques.

Un fidèle à qui Olicha a fait du mal se lamente :

*Olicha, ça fait moin la peine !  
M'ta crié.  
Olicha, ça fait moin la peine !  
M'ta rhélé.*

Olicha, ça me fait de la peine. J'ai envie de crier. Olicha, ça me fait de la peine. J'ai envie de crier.

Olicha se plaint de ce qu'on le hait et menace :

*Ça m'fais pou(r) yo rhaï moin ?  
Enhé, Olicha,  
Ça m'fais pou(r) yo rhaï moin ?  
Olicha, moin mauvais.*

Qu'ai-je fait pour qu'ils me haïssent ? Enhé ! Olicha. Qu'ai-je fait pour qu'ils me haïssent ? Olicha, je suis mauvais.

Pour saluer les dieux Nago, on les reçoit par ce chant :

*Saluez Nago, eh !  
Nago rivé-ô !  
Li l'heu(re), li temps, (bis)  
O Batala ! (bis)  
Saluez Nago jodi-a, aïbobo.*

*Li l'heu(re), li temps. (bis)*  
*Olichà. (bis)*  
*Aibobo.*  
*Crié Abobo pou(r) Nèg(re) Olichà Baguitta Wanguita,*  
*Achadé Nèg(re) bokò Olichà.*

Saluez Nago, eh! Nago est arrivé, oh! C'est l'heure, c'est le temps, ô Bata (bis)! Saluez Nago aujourd'hui, aibobo. C'est l'heure, c'est le temps, (bis). Olichà. Aibobo. Criez abobo pour le Nèg(re) Olichà Baguitta, Wanguita, Achadé, Nègre magicien Olichà.

On renvoie les dieux avec un chant dont le texte est :

*L'allé, l'allé, li pas dit moïn.*  
*Ogou-Fè(r) qui monté lan mè(r), li pap' tounin.*  
*L'allé, l'allé li pas dit moïn.*  
*Batala qui monté lan mè(r), li pap' tounin.*  
*L'allé, l'allé li pas dit moïn.*  
*Olichà qui monté lan mè(r), li pap' tounin.*  
*L'allé, l'allé li pas dit moïn.*  
*Aoché-Nago,*  
*Papa-Ogou, oh! Papa Ogou, oh!*  
*Moïn pr'allé la cayé moïn,*  
*Choual moïn sellé.*

Il est parti, il est parti, il ne m'a rien dit. Ogou-Fer est parti sur mer, il ne retournera pas. Il est parti, il est parti, il ne m'a rien dit. Batala est parti sur la mer, il ne retournera pas. Il est parti, il ne m'a rien dit. Olichà est parti sur la mer, il ne retournera pas. Il est parti, il ne m'a rien dit. Aoché-Nago, Papa-Ogou, oh! Papa-Ogou, oh! Je vais chez moi. Mon cheval est sellé.

### BALINDJO.

Ce loa est également un dieu guerrier. Lorsqu'une guerre éclate, il annonce qu'il va seller son cheval, qu'il piétinera tout sur son passage pour passer outre.

*Ogou-Balindjo,*  
*Li dit l'ap' sellé choual-la,*  
*Sellé, bridé.*  
*Balindjo dit l'ap'pilé passé.*

Ogou-Balindjo Dit qu'il selle son cheval, Sellé, bridé. Balindjo dit qu'il écrasera, qu'il passera.

### OSSANGE.

En Ossange nous avons affaire encore une fois à un dieu guérisseur. Un chant fait allusion à son rôle dans le traitement des maladies.

*Ossange, oh! Laissez couler Maît' Ossange.  
 Oh! Laissez couler.  
 Yo prend asson Ossange servi guérison  
 Oh! Laissez couler.  
 Yo prend bagui Ossange servi guérison  
 Oh! Laissez couler Maît(re) Ossange.  
 Ossange, oh! Laissez couler Maît' Ossange.*

Ossange, oh! Laissez couler, Maître Ossange, Oh! laissez couler. On se sert de l'asson d'Ossange pour guérir. Oh! laissez couler. On se sert du bagui (autel) d'Ossange pour guérir. Oh! laissez couler, Maître Ossange. Ossange, oh! Laissez couler, Maître Ossange.

Un fidèle s'adresse à Ossange :

*Ossange-ô, ou ba moin gé-a  
 P-u(r) moin ga(r)dé yo.  
 Yo rhaï Ossange  
 Yo rainmain Wanga'l } bis  
 Ossange, oh! Prêtez asson loa-ou.  
 Ossange, oh! Prêtez bagui loa ou.  
 Asson pas pou(r) moin, asson Balindjo.  
 Bagui pas pou(r) moin, bagui Balindjo.  
 Ça qui dit ça, c'est M'ssé Ossange.  
 L'a(r)gent carreaux tè ou là.*

Ossange, oh! Tu m'a donné des yeux, Pour que je les regarde (bis). On hait Ossange, mais on aime son wanga (charmes). Ossange, oh! prêtez-moi l'asson (hochet) de ton loa. Ossange, oh! prêtez-moi le bagui (autel) de ton loa. L'asson (hochet) n'est pas à moi, il est à Balindjo. L'autel n'est pas à moi, il est à Balindjo. Qui répond ça? C'est M. Ossange. L'argent de ton carreau de terre est là (il lui offre de l'argent pour qu'il lui prête l'asson et le bagui).

Nous donnons maintenant le texte de l'invocation aux « mystères » de la famille des Ogou :

*Par pouvoir Saint Jacques-majeur, Maître Ogou, Ogou-Badagri, Nègre-Badagri, Bago, Ogou-Ferraille, Nèg(re)-Fer, Nèg(re)-Ferraille, Nèg(re) Tani-fer Nago, Nèg(re) guè, Ogou-Batata, Nèg(re) Batiocoué Nago Ogou Achadé, Nèg(re) Boko, Nèg(re) gougui malor, Monsieur Ossange, Maître Ossange, Nèg(re) Ossange-malor, Nèg(re)-Acassan, Acassan-lileomiélé, Miala Ossange, Ossange-Aquiquam, Ossange-Agouelingui, Jupitè(r) Tonne(rre), Nèg(re) blabla, Nèg(re) Oloncoun, Nèg(re) vanté m' pas fié m, Aocher Nago, Aocher Nago, Aocher Nago.*

## LOKO.

Loko est le dieu des arbres et des forêts, le Sylvain des paysans haïtiens. Par un syncrétisme dont le mécanisme nous échappe, il est assimilé à saint Joseph. Loko est un vieux « griffe », (dieu) d'abord sympathique et généralement vêtu d'un uniforme d'apparat. On ne le voit jamais sans sa pipe et sa canne. Loko peut aussi prendre la forme d'un caméléon, d'un *anolis* ou d'un papillon. Il est représenté dans les *houmfors* par une grosse pierre. Son reposoir est le figuier et son jour, le mardi.

Il existe peut-être un lien entre lui et le soleil, comme le chant suivant semblerait l'indiquer :

*Soleil-ô ! Ati dan Ibo Loko ! Soleil-ô ! (bis).*  
*Papa moin pas mounne icit.*  
*Atchango moin so(r)ti loin,*  
*Soleil-ô !*  
*Papa (Loko) m' pas té vin pou(r)rété,*  
*Ato m' pas cab' traversé,*  
*Soleil-ô !*

Soleil, oh ! Ati dan Ibo Loko ; Soleil, oh ! (bis).

Papa Loko, je ne suis pas d'ici. Atchango, je viens de loin. Soleil, oh !

Papa (Loko), je n'étais pas venu pour rester. Maintenant je ne puis m'en aller. Soleil, oh !

Autrefois Loko était un *loa* très puissant et l'on prétend même qu'il a joué un rôle important dans la guerre d'indépendance. Son nom est en effet souvent associé à celui de Dessalines.

*Loko-dé, Roi-dé, Loko-miroi(r)-ô !*  
*Loko-dé, Roi Loko-miroi(r)-ô*  
*L'empereur Dessalines-ô.*  
*Clé humfor a la main-nou.*

Loko-deux, Roi-deux, Loko-miroir, oh (bis) ! Empereur Dessalines, oh ! Les clefs du *houmfor* sont entre nos mains.

Aujourd'hui Loko est le chef de la suite de Legba. Il veille comme ce dernier sur les routes, les sentiers, les carrefours, les barrières et les maisons.

*M'té quitté Loko veille caye moin !*  
*Loko rhélé Dahonmin ! (bis)*

J'avais confié à Loko la surveillance de ma maison. Loko appelle Dahonmey (bis).

Parfois un arbre à la croisée de deux chemins est consacré à Papa Loko. Une *macoutte* (sacoche en fibres de latanier) est alors suspendue à ses branches pour que les paysans puissent déposer leurs offrandes à ce *loa* lorsqu'ils se rendent au marché. Ils lui adressent la prière suivante : « Papa Loko, nou lan moïn ou. Fais jounin en bon pou(r) nou. » (Papa Loko nous sommes entre tes mains, fais que notre journée soit bonne.)

On fait également des sacrifices à Loko pour guérir d'une maladie ou pour mettre un terme à sa malchance. Loko est en effet un *loa* guérisseur.

*Moin yanvalou, Loko!*  
*Yo rhaï bougan moïn,*  
*Yo rainmain wanga-l.*  
*Côté servante Loko?*  
*Vin salué-l!*  
*Yanvalou, côté servante Loko?*  
*Vin salué l!*

Voici mon *yanvalou* (danse), Loko! On hait mon *bougan*. Mais on aime son *wanga* (charmes). Où sont les servantes de Loko? Venez le saluer. *Yanvalou*, où sont les servantes de Loko? Venez le saluer!

Loko est un des *loa* qui forment l'escorte de Legba, mais il n'en est pas moins un très grand dieu. En tant que dieu des arbres et des plantes, il exerce une grande influence sur les affaires divines et humaines. C'est lui qui a placé dans les arbres et dans les plantes les âmes et les esprits qui donnent à leurs feuilles des propriétés curatives et rituelles. Avant de cueillir les feuilles pour effectuer un traitement médical, il convient de s'adresser à Loko, en se tournant vers les quatre points cardinaux.

Invocation récitée face à l'est :

*Par pouvoir saint Joseph,*  
*Par pouvoir Papa Loko,*  
*Par pouvoir Loko Atissou.*

Invocation récitée face à l'ouest :

*Au nom de Loko Azamblou Guidi,*  
*Au nom de Loko Dahomey,*  
*Au nom de Loko Roi Nago.*

Invocation récitée face au sud :

*Au nom de Loko-Dé,*  
*Au nom de Loko-Kisigwe,*  
*Au nom de Loko-yé.*

Invocation récitée face au nord :

*Au nom d'Azagou Loko,*

*Au nom de Loko Danyiso,  
Au nom de Loko-pom(me) d'Adam.  
Ago, Agosy, Agola.*

Ensuite on choisit les feuilles dans la direction du soleil levant et, avant de partir, on laisse en paiement un gros *cob* (monnaie haïtienne en cuivre).

Les malades qui se baignent dans une source à vertus thérapeutiques ne manquent pas d'accrocher un chiffon ou une pièce de vêtement aux branches d'un arbre situé dans le voisinage, pour obtenir de Papa Loko une guérison rapide.

Pendant le mois consacré à Loko, les paysans viennent déposer en offrande au pied de l'arbre qui lui est consacré, des objets cassés ou détériorés, tels que morceaux de cruche, d'assiette, dealebasse, de pot de chambre, etc. Ils nouent des chiffons aux branches de cet arbre et allument des cierges à sa base.

Loko se charge de transmettre les nouvelles. A son retour de Jacmel, il raconte ce qu'il a entendu dire.

*Ah ! Loko dit yo,  
Papa Loko dit yo-ça, eh !  
Loko qui so(r)ti lan Jacmel,  
L'ap' gaillé nouvelle ba nous.*

Ah ! Loko leur dit, Papa Loko leur dit ça, eh ! Loko, qui est rentré de Jacmel, Répand des nouvelles parmi nous.

La garde des *houmfors* lui est souvent confiée. Cette fonction peut échoir à tous les *loa*, mais on donne la préférence à ceux qui sont tout particulièrement puissants.

Guédé-Ti-Wawè, dieu de la mort, rend visite à Loko dans son *houmfor*.

*Sonnin cloche-la, Papa moin Guédé (bis)  
M'apé vi i tout en noir join(dre) Papa Loko.  
Ti-Wawè vini tout en noir join(dre) Loko Atissou  
Ti-Wawè. Abobo.*

Sonnez la cloche, Papa, voici Guédé. (bis). Je suis venu, vêtu tout de noir, pour vous joindre, Papa Loko. Ti-wawè est venu habillé de noir 'pour joindre Loko Atissou. Ti-wawè, Abobo.

Les fidèles lui demandent la permission de placer des drapeaux dans un *houmfor* :

*Maître Loko Atissou,  
Humfò la mandé drapeaux (bis).*

Maître Loko Atissou, Le *houmfor* réclame des drapeaux.

On lui sacrifie des poules, des coqs et des cabris. Les mets qu'il reçoit en offrande sont : du maïs, des arachides grillées, des gâteaux, des aliments crus, hachés menu, du riz, de la cassave, de l'*acassan* (bouillie de maïs), etc.

Une personne que Loko a fait venir se plaint d'avoir dû quitter le lieu où elle vivait :

*Ah! Loko voyé cherché moin.  
Papa ou voyé cherché moin.  
Côté m'té yé-a m'té bien là.  
Voyé rhélé m' Loko Atissou!  
Loko Atissou ou voyé cherché 'm.  
Côté m'té yé m'té bien là.*

Ah! Loko m'a fait chercher. Papa, tu m'as fait chercher. J'étais bien là où j'étais. Il m'a fait chercher, Loko Atissou! Loko Atissou m'a fait chercher. J'étais bien là où j'étais.

Une autre chanson à Loko :

*Main yanvalou Lokô!  
Loko, enhé!  
Main yanva Loko!  
Loko, enhé!  
C'est yanva Loko!  
C'est pa Loko ça?  
Quitté m' cherché fami(lle) moin!  
Main yanva Loko!  
Loko enhé!*

Voici le yanvalou Loko. Loko, enhé! Voici le yanvalou Loko, Loko enhé! C'est le yanva Loko. N'est-ce pas Loko? Laissez-moi chercher mes parents. Voici le yanvalou Loko. Loko enhé!

Voici une anecdote au sujet de Loko. Aux environs de Fursy, il y avait une source dont les « mystères » étaient Damballah, Agoué et Simbi. La famille qui vivait dans le voisinage leur rendait un culte et, de temps à autre, célébrait pour eux un service. A cette occasion, on élevait trois tonnelles (hangars ouverts) et trois *hougans* officiaient simultanément. A la suite d'une grande sécheresse, la famille implora ses *loa*, mais, faute de moyens, ne leur éleva qu'une seule tonnelle et ne put s'assurer les services que d'un seul *hougan*. Les dieux, outrés par la pauvreté du service, refusèrent de se manifester. La famille commençait à désespérer, quand l'un de ses membres fut possédé par un *loa*. Or celui-ci n'était pas un des dieux attendus et, comme il faisait de grands bonds, son identité ne pouvait être reconnue. Enfin le *hougan* réussit à le calmer en agitant sa clochette et son hochet (*asson*) et lui demanda :

*Qui nanchon-ou, papa?*

Le loa répondit d'une voix rauque et forte :

*M' c'est Papa-Loko.*

*Main, nout pas fait service-la pou(r) ou, dit le bougan.*

*M'connais, reprit Loko, Damballah, Agoué, Simbi mauvais contre nous. (Je sais, Damballah, Agoué et Simbi sont mal disposés pour vous.) Il ajouta :*

*Nou c'est pitit moin; m'vin protégé nou. (Vous êtes mes enfants et je suis venu vous protéger.)*

*Eh! bien ça pou(r) nou fait pou(r) ou, Papa Loko? (Et que devons-nous faire pour toi, Papa Loko?)*

*M'vlé pou(r) nou fait service ça-a pou(r) moin. (Je veux que vous fassiez ce service pour moi.)*

*Main papa, nou pas préparé jodi a. N'a fait gnou service pou(r) ou gnou l'aut' (jour). (Mais, Papa, nous ne sommes pas préparés aujourd'hui. Nous ferons un service pour toi un autre jour.)*

*Non, m'pas vlé. Ce jodi-a pou(r) nou bam' mangé. (Non je veux que vous me donniez à manger aujourd'hui.)*

Sachant que Loko est un grand loa et que sa protection n'est pas à dédaigner, ils firent sa volonté.

Ayant bu et mangé, Loko leur dit : *Ou a planté gnou pied verveine, lan entrée boumfor et a pa(r)ti jodi-a, n'a servi m comme Maît'bitatiou. (Vous planterez un pied de verveine à l'entrée du boumfor et désormais vous me servirez comme maître de l'habitation.)* Sur ces mots, il se retira.

Les anciens maîtres de la source la desséchèrent, mais ne purent rien tenter d'autre contre la famille qui, dorénavant, se trouva sous la protection de Papa Loko.

### AZAKA-MÉDÉ.

Azaka-Médé ou Zaka-Médé est le dieu paysan par excellence. Il s'intéresse tout particulièrement à l'agriculture dont il est le Ministre. A cette fonction, il ajoute celle de directeur de l'économie nationale.

*Minisse Odan maché-ô!  
O Minisse Zaka maché-ô!  
Maché pou(r) n'aller conillé,  
O Minisse Odan n'ap' conillé.  
Odan n'ap' conillé,  
Odan n'ap' conillé! Azaka n'ap' conillé.  
Papa Zaka qui côté ou pr'allé?  
Minisse Zaka qui côté ou pr'allé?  
Moin dit, ô! Minisse ô!  
M'pr'allé lan pacoti.*

Ministre Odan marche, oh ! O Ministre Zaka marche, oh ! Il marche pour aller coniller (danser en ondulant comme un reptile). O Ministre Odan, nous sommes en train de coniller. Odan, nous sommes en train de coniller. Azaka, nous sommes en train de coniller.

Papa Zaka, où vas-tu ? Ministre Zaka ! où vas-tu ? Je dis, oh ! (moi) Ministre, oh ! Je vais pacotiller.

Tant de gens viennent solliciter les faveurs du Ministre Zaka qu'il se plaint qu'on ne lui laisse pas le temps de souffler :

*Minisse Zaka-ci, Minisse Zaka-là,  
O Minisse Zaka-ci, Minisse Zaka-là,  
Minisse Zaka-Médé !  
Laissez m'cherché raison' m !*

Ministre Zaka ici, Ministre Zaka là (*bis*). Ministre Zaka-Médé. Laissez-moi trouver ma raison.

Zaka est aussi le gardien des montagnes, le protecteur des voyageurs et un dieu de l'orage. Son animal symbolique est la soude (petit lézard). Il est identifié à saint Charles Borromée.

Voici la formule dont on se sert pour l'invoquer : *Par pouvoir Monsieur Azaka-Médé ou Ministre Azaka-Médé, Azaka-Tonnerre, Azaka-si, Azaka-Yombo-Vodoun, Azaka-Çola, Nèg(re) Arombla-Vodun, Ago, Agosi, Agola.*

En sa qualité de ministre de l'Agriculture, Azaka-Médé participe à la fête des « manger-yams » en compagnie de Damballah-Wèdo et d'Ogou-Ferraille, qui, en tant que forgeron, s'intéresse à la fabrication des instruments aratoires. Le « manger-yam » a lieu une fois l'an, vers la fin de l'été. C'est un repas offert aux ancêtres qui viennent manger les prémices des récoltes. Le repas comporte deux plats particuliers : le *gombo*, préparé avec de la farine de maïs, des haricots rouges et des *calalous* ; et le *moussa* qui est une purée de patates, de bananes et d'ignames. On ajoute à ces mets du poisson séché, cuit à l'huile. La veille de la cérémonie, on dépose ces plats avec les ignames devant les autels des dieux, d'où le nom de « coucher-yam » donné à la cérémonie.

### COUSIN ZAKA.

Cousin Zaka est encore plus rustique dans ses goûts et dans sa mise que son frère le Ministre. La fantaisie populaire lui prête tous les attributs d'un paysan des mornes : la blouse bleue, les pantalons retroussés jusqu'aux genoux, le foulard rouge autour de la tête et du cou, le chapeau à large bord, la *machette* (coupe-liane) et le couteau à la ceinture, l'*alfor* (sacoche) en bandoulière, et les pieds nus. Une pipe et une grosse canne complètent

sa silhouette familière. Ceux qui sont possédés par ce dieu ne manquent pas de revêtir ce déguisement. Transposé dans le monde des saints catholiques, Zaka est saint Isidore qui, comme lui, est un laboureur que les chromos représentent avec une blouse bleue et un bâton, faisant sa prière au lever du soleil avant de labourer son champ. Dans le règne naturel, Cousin Zaka est symbolisé par la soude (petit lézard). Son emblème est la *machete* ou coupe-liane dite *coline* (Collins). Il a l'aloès pour reposoir.

Cousin Zaka est un *bougan* rural qui, de même que son frère le Ministre, est riche et avare. Ce défaut est signalé dans les chants. Dans le texte suivant il est question d'une paysanne — une cousine — qui repousse les avances de Zaka, car il ne lui offre que cinquante centimes pour ses faveurs :

*Cousine-ô, cousin-ô !*  
*Cousine m'pap prend, cousin moin, tendé. } bis*  
*Deux gourdins pas l'a(r)gent.*  
*Cousine-ô, Cousin-ô !*  
*Cousine, m'pa prend' cousin moin, tendé !*

Cousine, oh ! Cousin, oh !, (Moi) cousine, je ne prendrai pas mon cousin, tu entends (*bis*). Deux gourdins (cinquante centimes), n'est pas de l'argent. Cousine, oh ! Cousin, oh ! Cousine, je ne prendrai pas mon cousin, tu entends.

Ne voulant pas que l'on sache qu'il est riche, il demande à tout le monde de lui faire la charité :

*Zaka, qui l'idée-ou-la ?*  
*Tonné boulé.*  
*Cousin, qui l'idée-ou-là ?*  
*Tonné(rre) boulé.*  
*Ou plutôt mandé charité,*  
*Passé ou vòlò*  
*Cousin Zaka, qui l'idée ou là ?*

Zaka, quelle est ton idée ? Que le tonnerre (me) brûle. Cousin, quelle est ton idée ? Que le tonnerre me brûle. Tu préfères demander la charité que de voler. Cousin Zaka, quelle est ton idée ?

Le ridicule qui s'attache aux paysans des mornes venant en ville n'épargne pas Cousin Zaka. On le qualifie « d'habitant », terme que l'on applique à toute personne d'aspect rustique. Dans les trois premiers chants que nous reproduisons ci-dessous Zaka est ridiculisé. Dans le quatrième il répond par des menaces.

*Habitant, levé non !*  
*Coui maï-m' tombé.*  
*Habitant, levé non !*  
*Coui tchoka-m lan soleil.*

*Cousin, couri non !* } bis  
*Vin prend maï boucannin !*  
*Ou pinga maï-m boulé !*  
*Ou ouè maï-m pilé*  
*O pinga maï-m boulé !*  
*Ou ouè maï-m cassé.*  
*Hounsi la-yo prend courage-ô !* } bis  
*N'a pé passé Zaka lan bétise-ô !*  
*Sipoté n'ap sipoté,*  
*Sipoté, n'a pr'allé sipoté !*  
*N'a pé passé Zaka lan bétise-ô !*

Paysan, lève-toi donc. Mon *coui* de maïs est tombé. Paysan, lève-toi donc. Ma callebasse de *tchoca* (café) est au soleil.

Cousin, cours, non ! Viens prendre du maïs boucané (*bis*).

Oh ! que mon maïs ne brûle pas ! Tu vois que mon maïs est pilé. Oh ! que mon maïs est cassé (cueilli) ! Tu vois que mon maïs est pilé. Oh ! que mon maïs ne brûle pas !

*Hounsi*, prenez courage, oh ! Vous ridiculisez Zaka ! (*bis*). Des misères que vous endurez. Des misères que vous allez endurer. Vous ridiculisez Zaka, oh !

Cousin Zaka a sa danse propre, mais il aime aussi le *Djouba* ou *Martinique* qu'il ne manque jamais de réclamer. Les danseurs possédés par Zaka miment le bêchage de la terre et imitent le langage et les gestes familiers des paysans. L'un fait le paysan et l'autre la paysanne. Voici un échantillon de leur dialogue :

*Bonjour(r) cosine ô — Bonjour(r) cosin-ô.*

— *Et toute peuple la-yo cosine ?* (Et tout le peuple des mornes, cousine ?)

— *Toute peuple la-yo bien, oui, cosin.* — *M'descend vend(re) ti ça lan panguin'm nan, Ato ou conn' jan ça raide coulié là-à.* (Tout le peuple est bien, oui, cousin. Je suis descendu vendre le peu que je porte dans mon panier. Tu sais combien les temps sont durs. — Les paysans se plaignent toujours.) — *Bon, m'pr'allé, oui, cosin.* (Bon, je m'en vais, oui, cousin.)

— *Dis peuple la-yo bonjou(r) pou moin oui cosine.* (Dis à tout le monde bonjour pour moi, oui cousine.)

Ils s'embrassent sur la bouche. Cousin Zaka d'un geste brusque remet son *alfor* (sacoche) en place et tenant son bâton au milieu exécute quelques pas rapides — les paysans sont toujours pressés, d'où le proverbe : *habitant pas misé la ville.* (Les paysans ne musent pas en ville.)

Les paysans craignent généralement les gendarmes. Parfois pour taquiner Zaka lorsqu'il possède un individu, on lui dit : *Main, gendarme !* (Voici un gendarme !) Alors les possédés abandonnent la danse et vont se cacher. Rien ne peut les engager à revenir.

On reproche à Zaka de dédaigner les femmes honnêtes pour courir après des filles de rien et de dépenser de l'argent pour elles.

*Cousin Zaka ou enragé.  
O diab(le)-ô !  
Cousin ou enragé.  
O diab(le) la !  
Ou vlé quitté femme de bien,  
Pou(r) allé vive ac vagabond.  
Cousin Zaka ou enragé.  
O diable la !*

Cousin Zaka, tu es enragé. O diable ! Cousin tu es enragé. O diable ! Tu laisses les femmes de bien, Pour aller vivre avec des dévoyées. Cousin Zaka, tu es enragé. O diable !

Cousin Zaka se plaint d'être méprisé parce qu'il est un paysan. Il descend en ville. En cours de route, il a soif et demande un peu d'eau. On refuse de lui en donner sous prétexte qu'il n'y a pas de gobelet pour lui :

*Cousin Zaka so(r)ti en haut,  
L'ap descend. } bis  
Oh ! ti goutte d'leau cousin mandé. }  
L'estomac li fait mal,  
Lan point godet pou(r) cousin bouè.*

Cousin Zaka sort de là-haut (montagne). Il descend en ville. Oh ! une goutte d'eau Cousin demande ! Son estomac lui fait mal. Il n'y a pas de gobelet pour le servir.

Il est dangereux de refuser un verre à un étranger que l'on ne connaît pas, car sait-on s'il n'est pas le dieu lui-même ? C'est la mésaventure arrivée à l'un de nos informateurs qui nous en fit le récit : « Un dimanche, je vis arriver chez moi un paysan en blouse et pantalon bleu, retroussé aux genoux, coiffé d'un grand chapeau de paille. Une de ses jambes était bandée — sans doute avait-il un *java*, maladie courante chez les paysans. Il me demanda de lui servir un petit verre de clairin, mais il ne tâta pas ses poches, comme le font d'ordinaire les paysans, pour indiquer qu'ils ont de quoi payer. Comme je ne suis qu'un petit commerçant, il m'est impossible de faire le généreux, je refusai donc de le servir. Quelqu'un m'ayant appelé de la pièce voisine, je sortis un instant. Lorsque je revins le paysan avait disparu. Je demandais à ceux qui étaient là ce qu'il était devenu, mais tous m'assurèrent n'avoir vu personne. Je me rendis compte alors qu'il ne s'agissait pas d'un être ordinaire. Quelques instants plus tard, un ami qui vit près de là me raconta qu'il avait rencontré un paysan et celui-ci lui avait dit : *Yo sot refusé m'là gnou ti verre clairin. Min tout yo pas connin qui moune moin yé. Tomme(rre) crasé* (il frappa le sol de son bâton), *moin Cousin Zaka m'a foute*

*montré yo qui moune moïn yé.* (On vient de me refuser un petit verre de clairin. Que le tonnerre m'écrase, si, moi Cousin Zaka, je ne leur montre pas quel sorte d'homme je suis.)

En effet il se vengea en leur jetant un sort. Tous les gens de la maison furent pris le jour même d'un terrible *vent(re) passé* (colique et diarrhée).

Cousin Zaka fait de la politique et annonce qu'il se porte candidat à la députation et au sénat.

*Minisse-ô énhé! Nou là.  
Minisse Azaka yo pr' allé nommin dépité.  
Minisse-ô Énhé! Nou là.  
Azaka yo pr'allé nommin m' Senaté.  
Énhé! Nou là.*

Ministre oh! Énhé! Nous sommes là. Azaka on va m'élire député. Ministre, oh! Énhé. Nous sommes là. Azaka on va m'élire sénateur. Énhé nous sommes là.

Il triomphe aux élections :

*Ministre-ô! Énhé! Nou là.  
O Minisse Zaka-ô! Ga(r)dé nou là-o.  
Zaka yo nommin'm Dépité.  
Minisse-ô! Énhé! Nou là.  
O Minisse Zaka-ô, Ga(r)dé nou là-ô!  
Zaka yo nommin'm Senaté.  
Énhé! Nou là.*

Ministre oh! Énhé! Nous sommes là! O Ministre Zaka, oh! regarde, nous sommes là, oh! Zaka on m'a élu député. Ministre, oh! Énhé! Nous sommes là. O Ministre Zaka! Regarde, nous sommes là, oh! Zaka on m'a élu sénateur. Énhé! Nous sommes là.

On lui offre dans les « services » du maïs bouilli, du pain arrosé d'huile d'olive, un paquet d'*afiba* (tripes de bœuf séchées au soleil), des cassaves, (pain de manioc), du *rapadou* (sucre des paysans, fait de sirop de canne enveloppé dans des taches de palmiste), du hareng salé, de l'absinthe infusée dans du clairin.

#### AGAOU.

Agaou est à la fois un frère de Zaka Médé et un membre de sa suite. C'est un dieu du vent et de l'orage. Il a aussi pour animal symbolique la soude (petit lézard) qui, si elle vous mord, ne lâchera prise que lorsque le tonnerre grondera. On lui consacre ordinairement comme « reposoir » un quénépier.

Certains vodouisants à Port-au-Prince identifient Agaou à saint Roch, d'autres à saint Michel, d'autres enfin au petit Nègre qui figure dans les

chromos de la Vierge Caridad, à genoux dans un canot et les mains jointes. Dans la région du nord on l'assimile à saint Jean-Baptiste et il est appelé Agoun Tonnerre. On le regarde comme le détenteur de la foudre et Ogou Balindjo est son frère. Sa fête se célèbre en même temps que celle de saint Jean-Baptiste, le 24 juin. Un de ses attributs est une canne en jonc dont il ne se sépare jamais.

Agaou règne sur les vents, les orages et les éclairs.

*Li lè, li temps-ò! M'a prallé!  
 Agaou-tonnè(rre)-ò! Créole mandé moin!  
 Nou pas ouè m' fout(r)e dit m'a pr'allé!  
 Agaou l'orage m'a pr'allé!  
 Agaou z'éclairs m'a pr'allé!  
 Agaou-dé! O créole mandé ouè-m.  
 Ou pas ouè-m' fout(re) m'a dit m'a pr'allé!  
 Agaou venté, venté!  
 Li venté Nodé,  
 Li venté Siroi.  
 Agaou c'est pas moune icit.  
 Agaou grondé, grondé,  
 Li grondé l'orage.  
 Agaou venté, venté!  
 Li venté venté!  
 Agaou so(r)ti lan Guinin.  
 Li venté, li grondé,  
 Yo pas besoin'm enco-é!  
 Yo rhélé-m vié bagaille.*

Il est l'heure, il est temps, oh ! je m'en vais. Agaou tonnerre, oh ! les créoles me demandent. Vous voyez pas, foutre, que je dis que je m'en vais. Agaou l'orage, je m'en vais. Agaou l'éclair, je m'en vais. Agaou deux, oh ! les créoles me demandent. Vous ne voyez pas, foutre, que je dis que je m'en vais.

Agaou souffle, il vente. Il vente le Nordais, Il vente le Suroît. Agaou n'est pas ici. Agaou gronde, il gronde, Il gronde l'orage. Agaou souffle, il vente. Il souffle le vent. Agaou sort de la Guinée. Il vente, il gronde. Ils n'ont plus besoin de moi. Ils m'appellent vieille chose.

Les tremblements de terre sont l'œuvre d'Agaou. Ceux de faible intensité sont des avertissements donnés par Agaou lorsqu'il est mécontent de ses enfants; les fortes secousses qui causent des dégâts sont des manifestations de sa colère contre ses enfants. Parfois Agaou déchaîne des cyclones et des tempêtes.

S'il pleut avec excès, les paysans s'adressent d'abord à Agaou pour réclamer son assistance, puis ils vont à minuit enterrer dans un champ solitaire une bouteille pleine d'eau. Tant que la bouteille restera ensevelie, la pluie ne tombera pas. Le charme n'est brisé que si elle est déterrée par le *bougan*

ou l'individu qui l'a enfouie. On peut aussi obtenir le même résultat en « amarrant » la pluie ou en « mettant la pluie en corde ». Ces expressions se rapportent à un rite magique qui consiste à nouer de grosses lianes.

Les paysans satisfaits de leurs récoltes invitent Agaou à leur rendre visite :

*Agaou lève, lève nou !  
Vin pou(r) ouè si n' fait bien !  
Agaou lève, lève nou !  
Vin ga(r)dé, nou fait bien !*

Agaou, lève-toi, lève-toi donc ! Viens voir si nous avons bien fait. Agaou, lève-toi, lève-toi donc ! Viens regarder, nous faisons bien.

Agaou est aussi le canonier de Dieu. Si quelqu'un profère une menace accompagnée de l'imprécation : *Tonne(rre) boulé-m* ou *Tonne(rre) crasé-m*, la personne visée doit dire : *Agaou dit si Bon Dié vlè*.

Un chant exprime la méfiance d'Agaou envers les fidèles qu'il soupçonne de vouloir pénétrer ses secrets :

*Sondé, yo vini sonder,  
M' dis yo vini sonder-m là.  
Agaou, bête sans sang,  
Nous pas p' pa(r)ler toutt parole, oh !  
Ga(r)dé yap' sondé-m.*

Sonder, ils sont venus me sonder. Je dis qu'ils sont venus là me sonder. Moi, Agaou, bête sans sang. Nous ne parlerons pas de tout cela, oh ! Voyez, ils me sondent.

Dans sa violence, Agaou peut foudroyer son « choual ». Le cas nous a été rapporté par un fidèle. « Pendant une cérémonie, il monta une jeune fille qui tomba, inerte, sur le sol. Ses membres se crispèrent, elle avait les yeux révoltés. Le *hougan* agita son *asson* (hochet), prononça des formules en « langage » et supplia le *loa* de quitter la jeune fille, mais sans aucun succès. La jeune fille ne bougeait pas, car elle avait été foudroyée par le dieu. »

Les gens saisis par Agaou font connaître leur nouvelle identité par ces mots : *Fout(r)e tonnè(rre)*. C'est *moin Agaou-tonnè(rre)*. C'est *moin fout(r)e tonnè(rre)*. C'est *moin canonier Bon Dié lo'm grondé ciel aque tè(rre) tremblé*. Ces possédés imitent le grondement de l'orage et le mugissement des tempêtes. Ils gonflent leurs joues d'air, crachent à la figure des gens et distribuent à tous de fortes poignées de main. Comme le dieu appartient à la catégorie des *loa* grimpeurs, les possédés ne peuvent s'empêcher de grimper sur les arbres ou les poutres à leur portée.

Au beau milieu d'une cérémonie en hommage à Shango, Olisha et Sobo, au moment où l'on chantait pour Agaou, une petite vieille qui était assise

à quelque distance du péristyle, fut subitement possédée par lui. Elle sauta sur ses pieds, gesticula, souffla comme un phoque, cracha, roula sur le sol et se frotta le front contre une pierre jusqu'à ce que le sang jaillisse. Enfin revenue à elle, elle saisit la chaise sur laquelle elle était assise, rentra s'enfermer chez elle. Les spectateurs poussèrent des cris de triomphe et jetèrent leurs chapeaux en l'air en signe de joie. Interrogés sur la cause de ces manifestations, ils dirent : « Elle est dans l'évangile » (elle est protestante). Agaou était entré dans cette femme pour la punir de l'avoir délaissé. Un paysan à qui cet incident fut raconté, le commenta en ces termes : « Vous avez entendu, mes amis, quand je vous disais qu'Agaou est furieux de ce que les gens abandonnent leur *loa* pour entrer dans la religion protestante. Ne voyez vous pas comme la terre tremble depuis quelques jours. » En effet on avait subi plusieurs secousses sismiques cette année-là.

Voici la formule d'invocation pour Agaou : *Par pouvoir Agaou tonne(rre), Agaou Missou Oueddo, Agaou-combé, Agaou-kata* (kata, bruit du tonnerre), *Agaou- $\zeta$ -éclair(r)*, *Agaou-bête-sans-sang, Nèg(re) gros, gros, gros, Ago, Ago, Agosi, Agola.*

A l'occasion des services en l'honneur d'Azaka, on donne toujours à « manger » à Agaou. Ses mets préférés sont les « mirlitons » farcis et le *tom-tom* (sorte de mélange de patates, de malangas, de bananes jaunes et de calalou pilés).

### SOBO ET BADÉ.

Sobo ou Sogbo est le dieu de la foudre, celui qui lance sur la terre les pierres-tonnerre. Ce sont, comme on le sait, des haches indiennes qui, en fait, sont souvent mises à découvert par la pluie après un orage. Elles sont des objets éminemment sacrés puisqu'elles sont censées contenir des *loa*. Elles reposent dans de l'huile sur l'autel des *houmfors*. Sobo étant le dieu des pierres-tonnerre est donc saint Pierre, car il est dit dans l'évangile : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon église. » C'est pourquoi les autels des *houmfors* sont construits sur sa pierre et il en est le protecteur. On leur donne le nom de *bagui Sobo*.

Dans le chant suivant, Sobo est assimilé à un météore.

*Yanvalou moin Sobo-ouessou, ô (bis)  
Sobagui Sobo c'est moin manze file.*

Mon yanvalou Sobo-ouessou, oh ! Sobagui Sobo, c'est moi l'étoile filante.

Sobo se plaint de ce que ses enfants l'aient abandonné pour aller servir d'autres *loa*, mais il n'en garde pas moins l'espoir que, tôt ou tard, ils reviendront et qu'il les punira alors de leur ingratitude :

*A la mauvais famille Sobo gaingnain !  
 Yo quitté moin la,  
 Yo pr'alle se(r)vi caye étranger.  
 La fami ça-yo,  
 Tant mal couca yé.  
 Yo quitté moin la,  
 Yo pr'alle se(r)vi étranger.  
 La fami ça-yo,  
 Tant mal couça yé.  
 Yo quitté moin la,  
 Yo pr'alle se(r)vi étranger.  
 Gain gnou temps ya besoin moin !*

Ah! quelle mauvaise famille, celle de Sobo! Ils m'ont quitté Pour aller servir une maison étrangère. Cette famille, Comme elle est mauvaise! Ils m'ont quitté Pour aller servir l'étranger. Cette famille, Comme elle est mauvaise! Ils m'ont quitté Pour aller servir l'étranger. Mais ils auront besoin de moi un jour.

Les fidèles le prient de les recommander au Bon Dieu :

*Papa Sobo ou allé,  
 Ou quitté moin la.  
 Lan main qui moune  
 Ou a quitté pitié la-yo  
 Ou a quitté z-enfant la-yo?  
 Quitté petite la-yo lan main Bon Dié,  
 Tan prié souplé.  
 Ça que déyé ramassé le pou(r) moin !*

Papa Sobo, tu es parti, Tu nous as quittés. Entre les mains de qui, s'il te plaît, as-tu laissé tes enfants? Laisse-les entre les mains du Bon Dieu, Je t'en prie. Ceux qui viendront après nous (les héritiers) adopte-les pour nous!

Dans le chant suivant Sobo promet de reconstruire une maison brûlée, probablement avec la foudre qu'il a lancée :

*Sobo-ouessou, m'a dit moin pr'allé enhé-ô!  
 Sobo-ouessou m'a dit moin pr'allé,  
 Caye-la boulé, m'a fait l'aut' (bis),  
 M'a gaillé nouvelle-la ba yo !*

(Moi) Sobo-ouessou, je dis que je m'en vais, enhé-oh! Moi, Sobo-ouessou, je dis que je m'en vais. La maison a brûlé, j'en construirai une autre (bis). Et je répandrai la nouvelle parmi eux.

Sobo prend la place d'Ogou durant une cérémonie :

*Ogoun pas là, moin minm' moin là (bis).  
 Ogoun pas là, chin ou mo(r)de moin.*

*Ogoun pas là, moin minm' moin là.  
Moin minm Sobo fait chin li mo(r)de-ou.  
Moin minm' Sobo!*

Ogoun n'est pas là, moi je suis là (*bis*). Ogoun n'est pas là, le chien m'a mordu. Ogoun n'est pas là, moi je suis là. Moi, Sobo, j'ai fait en sorte que son chien te morde. Moi, Sobo!

### BADÉ

Badé, dieu du vent, est le frère de Sobo et, comme vents et orages vont de pair, ces deux divinités « marchent » ensemble.

Badé est identifié à saint Paul, qui lui aussi, est étroitement associé à saint Pierre, puisque leur fête tombe le même jour, le 29 juin. C'est pourquoi dans la litanie des saints, le récitant dit : saint Pierre « rhélé » saint Paul ; saint Paul « rhélé » saint Pierre. De même, dans l'invocation suivante, leurs deux noms sont unis : *Au nom de Sobo-ouessou, Sobo Badé, Sobo-si, ouaman, Asi-naman vodou, Neg' lagne-tingui, Neg' Bâdessy, Croilaraney, etc. Ago, agocy, agola.*

Général Badé est un grand guerrier. Il boit beaucoup sans jamais s'enivrer :

*Badé-ô, Badé!  
Badé vaillant ga(r)çon,  
Jammin li tombe.  
O Topi Badé qui boue tafia,  
Gade, li pa sou, ô,*

Badé oh! Badé! Badé est un vaillant garçon. Jamais il ne tombe. Oh! Topi Badé qui boit du tafia. Vois, il n'est pas saoul, oh!

Badé raconte qu'il vient de Gros-morne et se rend au carrefour Eque, au pays des *loa*. Sa visite n'a d'autre objet que de voir ses enfants et il n'a pas l'intention de s'arrêter :

*O Papa Badé-si papa m' so(r)ti gros Morne, ô!  
M'prallé lan calsou Eque,  
M'pas vini pou(r) m' misé.  
Moin vini ga(r)dé z-eufants yo,  
Bade-si, oui nou la n'ap ga(r)de ou pr'allé!*

Oh! Papa Badé-si vient de Gros-Morne, oh! Je m'en vais au carrefour Eque. Je ne suis pas venu pour m'attarder. Je suis venu voir les enfants. Badé-si, oui, nous sommes là te regardant t'en aller!

Les enfants de Badé lui reprochent de leur faire porter une croix, c'est-à-dire qu'ils se plaignent de ses exigences :

*Gé-m, gé-m là, m'ap' ga(r)dé-l!  
Gé-m, gé-m là, m'ap' ga(r)dé-l!*

*O Papa Badé qui bani'm croix a pou'm po(r)té  
Gé-m là, gé-m là, m'ap ga(r)dé-l!*

Mes yeux, mes yeux sont là, je le regarde. Mes yeux, mes yeux sont là, je le regarde. Oh, Papa Badé qui m'a donné une croix à porter! Mes yeux sont là, je le regarde.

Des fidèles se plaignent à Sobo et Badé de les avoir abandonnés et remarquent que tout va mal pour eux :

*Badé, oh, nous seul, oh!  
O Sobo, nous seul, oh!  
Papa Badé ga(r)de n'a pe néyé!  
Papa Sobo ga(r)de n'a pe néyé!*

Badé, oh! nous sommes seuls, oh! O Sobo nous sommes seuls, oh! Papa Badé, voyez, nous nous noyons. Papa Sobo, nous nous noyons.

La femme de Sobo et celle de Badé ne sont pas rentrées le soir au domicile conjugal. Les dieux déclarent qu'ils se vengeront :

*Fem' Badé-u domi dého(rs), eh!  
Fem' Sobo-a domi, dého(rs), eh!  
Fem' Badé-a domi dého(rs), eh!  
Fem' Sobo-u, domi dého(rs), eh!  
O dan Guinin m'a souque yo.*

La femme de Badé a passé la nuit dehors, eh! La femme de Sobo a passé la nuit dehors, eh (bis)! Dans la Guinée je me vengerai.

Badé se félicite d'avoir été été reconnu par ses fidèles :

*Badé-si, enco yo ouè 'm,  
O passe yo ouè-m Papa,  
Yo dit moin Badé.  
Passé yo ouè-m Papa,  
Yo dit moin Badé-si,  
Badé-si enco yo ouè m!*

Moi, Badé-si, parce qu'ils me voient, Oh! parce qu'ils me voient (moi) Papa, Ils disent que je suis Badé. Parce qu'ils me voient, Papa, Ils disent que je suis Badé-si. Badé-si parce qu'ils me voient.

Sobo et Badé demandent des nouvelles de leurs enfants et leur font dire qu'ils vont bien :

*Badé nou la, ô!  
Sobo nou la, ô!  
Papa Badé qui voyé bonjou(r) pou(r) nou,  
D'ap mandé coument nou yé.  
Ago, ago, ago!*

Badé, nous sommes là, oh ! Sobo, nous sommes là, oh ! Papa Badé qui nous envoie le bonjour, il demande comment nous allons. Ago, ago, ago.

Les serviteurs de Badé s'habillent en blanc. Les offrandes faites à ce dieu consistent en riz blanc, bananes jaunes, poules blanches, vin blanc et madère.

### AGASSOU.

Agassou est une divinité aquatique qui hante les rivières et les sources. Il aime à se tenir au fond d'une eau claire sous la forme d'un gros crabe (*bambara taïba*). A ce propos, on raconte qu'il y a quelques années, les femmes de Petionville allant remplir leurs calebasses au mince filet d'eau qui s'échappe d'une source aujourd'hui captée, remarquèrent qu'elle semblait tarie. Un homme, qui passait par là, leur dit : « C'est le maître de la source qui ne veut pas vous donner de l'eau, mais je vais faire quelque chose pour vous. » Il leur fit acheter une bougie blanche et récita la formule suivante :

*Avec la permission de Mr. Agassou Gnenin, saint Agassou, Agassou-téméraire, Agassou-wède, Neg' coiffé dantor, Neg' Silibo Vevou, Ago, agocy, Agola, m'a prend d'eau la source la.* (Nous puisons de l'eau dans la source.)

Il introduit sa main dans la fissure et en tira un gros crabe ; l'eau se mit aussitôt à couler.

C'est dans les sources que l'on jette les offrandes à Agassou ; elles comportent du riz blanc, des bananes jaunes, des boissons non alcooliques et une poule dite *zinga*.

Agassou, en tant que divinité aquatique et *loa* blanc, fait partie de la suite de Damballah. Comme beaucoup de *loa*, c'est un *hougan*, c'est-à-dire un dieu qui envoie des maladies et qui les soigne. S'il cède aux prières du médecin et veut la guérison du patient, il peut lui permettre de boire de l'eau d'une source qui lui est consacrée. En tout autre cas, la violation du tabou qui pèse sur l'eau d'Agassou entraînerait le tarissement immédiat de la source.

Agassou inspire à ceux qu'il possède le besoin de grimper. Généralement les individus saisis de ce *loa* s'accrochent aux lianes qui pendent des arbres près des sources sacrées.

Aussitôt qu'Agassou est entré dans une personne, on lui présente une cruche pleine d'eau qu'elle met sur sa tête. Cette coutume est expliquée par un épisode de la vie du dieu. Un jour, s'étant présenté à une cabane, il demanda de l'eau. Elle lui fut refusée par le maître du logis qui ne l'avait pas reconnu. C'est pourquoi on tâche de se le concilier chaque fois qu'il apparaît, en lui présentant un gobelet ou une cruche d'eau.

Agassou est un *loa* de Guinée qui est retourné au pays natal :

*Agassou, ô. M' pr' allé lan Guinin !  
Agassou, ô. M' prallé lan Guinin !  
Chrétien vivant pas Bon Dié.*

*Agassou allé lan Guinin !  
Agassou yémé allé lan Guinin !  
Chrétien vivant pas Bon Dié.*

Agassou est parti pour la Guinée ! Agassou-yémé est parti pour la Guinée ! Le chrétien vivant n'est pas le Bon Dieu.

Les fidèles s'adressent souvent à lui pour lui demander conseil :

*Agassou yémé, pa(r)lé z-enfant ou yo !  
Saint Agassou yémé, pa(r)lé pitit ou yo !  
Gaingnin gnou jou(r)  
Gaingnin gnou temps  
O n'a ouè ça  
Ago, ago, ago.*

Agassou-yémé, parle à tes enfants. Saint Agassou-yémé, parle à tes enfants. Un jour viendra, Un temps viendra. Oh ! nous verrons ça. Ago, ago, ago.

On dit d'Agassou qu'il est le dos d'un miroir, c'est-à-dire qu'il reflète tout ce qui se passe :

*Agassou dos miroir yé !  
Agassou yémé dos miroir yé (bis) !  
Ago, ago, ago !*

Agassou est le dos du miroir, eh ! Agassou-yémé est le dos du miroir, eh ! Ago, ago, ago.

Agassou reproche à ses fidèles de ne pas écouter ses conseils et leur déclare qu'il est un grand personnage qui voit loin :

*Agassou yémé m' c'est grand moune, ô !  
Silibo Vevou moin ago, ago.  
M' ti pa(r)lé z-enfants-yo.  
Yo pa vlé couté.  
Agassou yémé m' c'est grand moune, ô !  
Silibo Vevou moin ago, ago.*

Moi, Agassou yémé, je suis une grande personne, oh ! Moi, Silibo Vevou, je suis ago, ago. J'avais donné des conseils aux petits enfants. Ils n'ont pas voulu m'écouter. Agassou yémé, je suis un grand personnage. Silibo Vevou, je suis ago, ago.

## LA FAMILLE DES GUÉDÉ.

Les Guédé sont les *loa* de la mort, qui hantent les cimetières et se parent des attributs du deuil. Fort nombreux, ils forment, dans la classe des *Rada*, une grande famille qui, elle-même, se subdivise en 117 *nachons* (nations).

Baron-Samedi, Baron-Cimetière, Baron-la-Croix, Grande Brigitte, Guédé-Nibo sont les membres les plus importants de cette famille. Les trois Guédé qui portent le titre de « Baron » constituent une sorte de triade et leurs noms sont presque toujours associés dans les textes liturgiques, bien que leurs fonctions et leurs attributs soient différents.

Les trois croix qui se dressent sur les calvaires de campagne symbolisent, aux yeux des vodouisants, les Barons. Lorsque l'officiant trace avec de la farine sur le sol les emblèmes des dieux, il représente Baron-Samedi par une croix sur un socle à deux gradins, et les deux autres Barons, à côté de lui, par des croix sur un socle simple. Trois points disposés en triangle sont ajoutés à ce dessin. Leur signification est obscure. Ils suggèrent peut-être des pierres tombales. Des X devant la croix de Baron-Samedi sont, paraît-il, des stylisations de tibias.

Les familles qui vouent un culte aux Barons les symbolisent par des croix qu'ils placent sur un socle en maçonnerie en forme de tombe. C'est sur cet autel que l'on dépose les offrandes aux Guédé. Les trois trous que l'on remarque sur les tombes dans les cimetières de campagne sont destinés à recevoir les sacrifices offerts à ces dieux funéraires.

Que les Barons soient des divinités puissantes et pleines de superbe, on peut s'en convaincre par le texte de ce chant :

*Baron-Samedi, c'est ou m'a dit,  
Céclé-quitté, c'est ou m'a dit.  
Balé-rousé, c'est ou m'a dit.  
Baron-Samedi qui dit li fo(rt) passé Bon Dié.  
Guédé-Nibo, c'est ou m'a dit ta oué.  
Baron-cimetière(re) qui dit li fo(rt) passé Bon Dié.  
Baron-la-Croix qui dit li fô(rt) passé Bon Dié.  
Guédé-Nibo, ya oué ! Abobo.*

Baron-Samedi, c'est à toi que je le dirai. Céclé-quitté, c'est à toi que je le dirai. Balai-rousé, c'est à toi que je le dirai, Baron-Samedi déclare qu'il est plus puissant que le Bon Dieu. Guédé-Nibo, c'est à toi que je le dirai, ils verront. Baron-Cimetière déclare qu'il est plus puissant que le bon Dieu. Baron-la-Croix déclare qu'il est plus puissant que le Bon Dieu. Guédé-Nibo, ils verront. Abobo.

Les Guédé sont vêtus de noir et parfois de mauve. Cette dernière couleur serait plus à la mode que l'autre. Généralement les gens possédés par

Guédé sont affublés de jupes et de vieilles redingotes rapiécées, coiffés de chapeaux melon ou de hauts-de-forme. Ils s'enfarinent le visage, portent des lunettes noires et se mettent du coton dans les narines et les oreilles. Ils ne manquent jamais de fumer un cigare et tiennent dans une main une bouteille de *trempe* (clairin avec des feuilles infusées) et dans l'autre un *cocomaque* (bâton en bois de sycomore). Une des particularités des Guédé est leur voix nasillarde. Ce sont les Guédé qui, par leurs accoutrements, leurs grivoiseries, leurs excentricités macabres et leurs danses obscènes, introduisent dans les cérémonies vodou un élément de farce et de gaieté.

Les morts sont aussi des Guédé, mais ils ne sont pas toujours divinisés. Les pratiquants du vodou établissent une distinction très nette entre les morts Guédé et les *loa* Guédé. Les cultes funéraires sont cependant associés au culte des Guédé. Au moment de la fête des morts, les Guédé se manifestent aussi bien dans les campagnes que dans les villes et sortent de leurs tombeaux pour parader au milieu des vivants. On les rencontre partout, dans la rue, au marché et au cimetière ; c'est-à-dire qu'ils ne cessent de s'incarner dans des fidèles. Autrefois les personnes possédées par les Guédé dansaient au cimetière en cette occasion, mais cette coutume ne survit plus qu'à la campagne.

#### BARON-SAMEDI.

Le père des Guédé est Baron-Samedi que l'on invoque sous de nombreuses épithètes dont voici quelques échantillons : Cume (Écume) sur l'avalasse, Trois-Houes, Trois-Pelles, Trois-Piquois (pics), Célé-quitté, Balai-rousé. On remarquera que Baron-Samedi est désigné parfois par les instruments des fossoyeurs.

Le déguisement porté par les personnes possédées par Baron-Samedi nous renseignent sur l'image que les paysans se font de ce dieu. C'est un homme robuste, malgré sa barbe blanche, vêtu d'une redingote et d'un chapeau à claque, ganté de blanc, avec une canne dans une main, une bouteille de clairin dans l'autre.

En vertu du syncrétisme religieux qui veut que chaque *loa* ait son équivalent parmi les saints catholiques, Baron-Samedi est assimilé à saint Expédit. Ce personnage est représenté sur les chromos religieux, dont la vogue est si grande en Haïti, avec une croix dans la main et un casque à ses pieds. Ce dernier objet, que ne connaissent pas les simples paysans des mornes, leur apparaît comme un crâne et cette confusion a contribué à l'identification du dieu avec le saint. D'autre part, les rites de sorcellerie où Baron-Samedi joue un rôle très important sont dit des « expéditions » ; l'analogie entre ce mot et le nom du saint n'est sans doute pas étrangère, non plus, à ce singu-

lier rapprochement. Baron-Samedi, en tant que divinité de la croix, porte aussi le nom de « Roi Degonde », c'est-à-dire de sainte Radegonde, fondatrice du monastère de la Sainte-Croix.

Les lundis et samedis, jours dédiés à Baron-Samedi, ses dévots se rendent aux cimetières pour y allumer des cierges noirs au pied d'une croix que l'on regarde comme son « reposoir ». On récite à son intention la prière de sainte Radegonde :

Saint Roi Degonde, brave Baron-Samedi, gardien du cimetière, grand Saint, vous avez eu le pouvoir de traverser le purgatoire, donnez à mes ennemis une occupation quelconque, afin qu'ils puissent me laisser en paix. Jésus, qui êtes maître des justices, qui jugez les vivants et les morts, jugez pour moi cette cause de mes ennemis, renversez leurs complots sur eux-mêmes. Croix, sainte croix, sainte croix litanie, sanctifiez les juges, convertissez les pécheurs; grande sainte Radegonde, reine des âmes du purgatoire pour nous, délivrez-moi de ceux qui me poursuivent, je vous promets un Pater et un Ave, en priant votre âme de me délivrer.

Dieu tout-puissant qui avez souffert la mort sur la croix en particulier pour mes péchés, soyez avec moi, sainte croix de Jésus-Christ, ayez pitié de moi, sainte croix de Jésus-Christ, repoussez de moi toute arme tranchante. Sainte croix de Jésus, versez en moi tout bien. Jésus de Nazareth, ayez pitié de moi, faites que l'esprit malin et nuisible me fuie. Ainsi soit-il.

En l'honneur du sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui peut nous conduire à la vie éternelle, aussi vrai que Jésus-Christ est né la nuit de Noël, qu'il est mort le vendredi saint, sainte croix de Jésus-Christ, repoussez de moi toute atteinte de mort. Sainte croix de Jésus-Christ, préservez-moi des accidents corporels et temporels. Que j'adore Jésus-Christ à jamais. Brave, je remets ma personne entre vos mains, cher Brave, tout est dit.

Baron-Samedi est un dieu exigeant, égoïste et ombrageux. Il ne se présente au cours d'une cérémonie que lorsqu'il entend les trois petits coups secs du tambour *Rada* et le Credo. Il lui arrive parfois de venir au beau milieu d'une fête sans y être invité. Sa conduite y est alors déplorable. Il insulte les personnes présentes en termes grossiers et exige d'elles des choses notoirement impossibles. Comme il a la réputation d'être un *loa* terrible, capable des pires excès, et comme chacun sait que, tôt ou tard, il aura affaire à lui, on cherche à l'apaiser en exécutant trois danses en son honneur. Il participe à ces danses et ordonne que l'on honore de la même façon chacun des *loa* de son escorte. Leur nombre est si grand qu'il finit par accaparer presque toute la cérémonie, privant ainsi les autres dieux des danses et des chants qui leur sont dus. On peut se débarrasser de ses importunités en lui promettant une cérémonie pour lui seul, mais, même ainsi, on ne réussit pas toujours à le faire partir, car il prend un malin plaisir à jeter le trouble dans les fêtes de ses rivaux.

Baron-Samedi est généralement invisible, mais il manifeste sa présence par certains signes. Il désigne lui-même l'arbre qui deviendra son « reposoir » ainsi que l'endroit où l'on doit planter sa croix. On ne peut changer sans son assentiment le site qu'il a choisi. Un incident, qui s'est produit il y a peu de temps, témoigne de son obstination à maintenir les lieux de son culte. Pendant la campagne anti-superstitieuse que le clergé français d'Haïti mena avec l'appui du Gouvernement contre les cultes vodous, en 1941-42, on avait fait disparaître une croix noire, consacrée à Baron, qui s'élevait à un endroit appelé le Figuier, dans un carrefour sur la route des Gonaïves. Les fidèles désertèrent le site jusqu'au jour où un homme possédé par ce dieu vint, en proférant des menaces et des injures, planter une croix blanche au lieu même où se dressait l'ancienne croix, arrachée par les prêtres. Aujourd'hui, comme par le passé, les paysans du cru se rendent au carrefour pour y déposer leurs offrandes au pied du figuier géant.

Les femmes qui s'engagent par un vœu envers Baron-Samedi pour qu'il leur accorde une faveur, lui dressent un oratoire dans leur chambre. Elles s'adonnent en outre à quelques austérités, comme de coucher par terre, de rester chaste et de s'abstenir de viande. Elles portent sous une robe noire une robe en toile de Siam parsemée de croix en étoffe.

On a également recours à Baron-Samedi pour se débarrasser d'un ennemi. Cet acte est ce qu'on appelle vulgairement : *voyé mo(rt) son moun*, c'est-à-dire : « envoyer un mort sur quelqu'un », en d'autres termes l'ensorceler.

Le *bougan* qui s'apprête à envoûter une victime dans son *houmfor* commence par mettre l'image de saint Expédit la tête en bas. Ensuite, avec une croix dans la main et un crâne à ses pieds, il récite l'oraison de saint Expédit :

Satan, je « renconce » si tu viens de la part du démon, que le démon t'emporte et te jette dans l'abîme et infernal séjour. Bête méchante, langue de vipère, langue pernicieuse, si tu viens de la part de Dieu pour me tromper, il faut que tu marches de terre en terre, de coin en coin, de village en village, de maison en maison, d'emploi en emploi, comme un Juif errant, l'insulteur de Jésus-Christ.

Seigneur, mon Dieu, viens chercher à perdre un tel, afin qu'il soit disparu devant moi comme la foudre et la tempête. Saint Expédit, vous qui avez le pouvoir d'expédier la terre, vous êtes un saint et moi je suis un pécheur, je vous invoque et vous prenez pour mon patron dès aujourd'hui. Je vous envoie chercher un tel, expédiez sa tête, expédiez sa mémoire, expédiez sa pensée, expédiez sa maison, expédiez pour moi tous mes ennemis visibles et invisibles, faites éclater sur eux la foudre et la tempête. — En l'honneur de saint Expédit : Trois Pater.

Sur ce, il fait flamber la pierre de Baron-Samedi qui a été trempée dans l'alcool. Avec une *machette* (coupe-liane), il frappe la pierre à trois reprises en répétant chaque fois le nom de Baron-Samedi. A ce moment-là, il est

généralement possédé par le dieu. Baron-Samedi, s'exprimant par la bouche de son *choual* (cheval), ordonne à celui qui est venu l'invoquer de se rendre à minuit au cimetière et de lui offrir, devant sa croix, des bananes, des patates crues hachées menu et ensuite de prélever une poignée de terre pour chaque mort qu'il souhaite envoyer sur sa victime. Il lui conseille d'aller jeter cette terre sur le chemin que son ennemi suit ordinairement. Il suffit que celui-ci touche cette terre du pied ou l'enjambe pour que le mort pénètre en lui. Il ne tarde pas alors à se sentir indisposé, à avoir de la fièvre, et à éprouver des maux de tête ou d'estomac.

C'est à ces symptômes que l'on peut reconnaître qu'une personne a été envoûtée. Pour conjurer le maléfice, il convient de frotter le patient avec une gousse d'ail écrasée. Le mort, par l'intermédiaire de la personne qu'il possède, dit alors : « Ce n'est pas de ma faute, on m'a envoyé sur lui. » Les parents du malade vont consulter un *hougan* pour savoir combien de morts ont été envoyés sur le malade. Le *hougan* leur répond après avoir interrogé ses cartes. Un des remèdes dont on use fréquemment consiste à frapper le patient sept fois avec une branche de pois congo. On sacrifie ensuite un coq à Baron-Samedi après l'avoir frappé, lui aussi, avec des verges de bois-fini.

Parfois le mort refuse de s'en aller. En ce cas, le *hougan* prépare un « bain » dans lequel il fait infuser des feuilles coulantes de rou, de sourcis, de concombre-zombi, de basilic, de campé-loin et de repugnace. Il y ajoute de la poudre et de l'eau de mer. Il « signale » le malade avec une poule dite *zinga*, c'est-à-dire qu'il le frappe avec ce volatile. Après quoi, on brise les pattes et les ailes du coq. L'ensorcelé est plongé dans le bain dont on garde l'eau pendant dix-sept jours pour qu'il puisse s'y laver chaque jour, après avoir reçu chaque fois sept coups administrés avec une branche de pois congo. On brûle dans la chambre du patient, matin et soir, de l'« amer au diable » et de l'assa foetida qui ont la vertu de chasser les mauvais esprits.

Au bout des dix-sept jours, les parents du malade remettent au *hougan* une chemisette de calicot rouge avec lequel il habille l'ensorcelé, puis des bananes et des patates crues hachées menu, dix-sept gourdes et dix-sept centimes. Le *hougan* place le tout dans unealebasse qu'il enveloppe dans un linge blanc et noir. Un membre de la famille est alors désigné pour aller déposer laalebasse à un carrefour. Quiconque touche ce paquet avec sa main ou son pied sera aussitôt saisi par le mort. Cependant, s'il prend les dix-sept gourdes et les dix-sept centimes, rien ne lui arrivera. Le « secret » du mort réside, dit-on, dans les dix-sept centimes.

On a aussi recours à Baron-Samedi pour prendre le « Gros-bon-ange » ou le « Petit-bon-ange » d'une personne. Le premier est l'âme dont émanent la pensée, la raison, la mémoire et la volonté. Le « Petit-bon-ange » est le principe de vie. Qui perd son « Gros-bon-ange » devient un *zombi*, un

être qu'un sorcier a rappelé à la vie et qui mène une existence presque végétative. Un *zombi* marche, mange, boit, dort et travaille, mais ses gestes sont purement mécaniques. S'il goûte du sel ou d'un plat salé, il récupère immédiatement son « Gros-bon-ange ». Le « Gros-bon-ange » quitte le corps pendant le sommeil, mais si le « Petit-bon-ange » en faisait autant, il causerait la mort de celui qu'il habite.

Certaines familles regardent Baron-Samedi comme leur « Mait' caye », comme leur dieu protecteur. Lorsque les deux parents meurent, le culte du dieu devient la responsabilité de l'aîné, à son défaut du cadet, bien que Baron-Samedi ait une préférence marquée pour les personnes d'un certain âge.

Dans les *houmfors* Baron-Samedi est symbolisé par une croix noire d'environ 1 m. 50 de hauteur. Cette croix est revêtue d'une redingote et d'un faux col et porte un chapeau à claque. Une bouteille de tafia est attachée à ses bras. Une cuillère et un couteau, liés en croix, sont posés contre le sol près d'un cierge noir. Un bâton noir et un hochet (*asson*) sont appuyés contre la croix.

Quelques-uns des serviteurs du dieu lui dressent un autel sur lequel ils placent une image de saint Expédit appuyée contre une croix. Deux petites croix représentent les deux autres Barons. Des bouteilles de trempé et une bouteille de clairin qui contient une petite croix figurent parmi les objets consacrés à Baron-Samedi. La croix dans la bouteille étant beaucoup plus grande que le goulot passe pour avoir été introduite par le dieu lui-même.

#### BARON-CIMETIÈRE.

Ce Guédé vient immédiatement après le tout-puissant Baron-Samedi parmi les *loa* des cimetières. C'est à lui que Baron-Samedi remet les morts.

Le tempérament et les goûts de ce *loa* diffèrent peu de ceux du précédent. Son reposoir est l'orme, surtout s'il pousse dans un cimetière.

#### BARON-LA-CROIX.

Ce *loa*, appelé Baron-la-Croix, a pour fonction d'aller chercher les morts chez eux et de les accompagner jusqu'au cimetière. Au passage d'un enterrement, les fidèles s'agenouillent devant la croix et supplient le dieu de ne pas venir les chercher.

Ce *loa* apparaît à ceux dont la dernière heure est proche et aux chiens qui hurlent à la mort près de la maison d'un agonisant. Les papillons noirs qui voltigent dans une maison sont regardés avec effroi comme les messagers de Baron-la-Croix.

Les symboles de Baron-la-Croix sont de petites croix en bois ou en fer forgé placées dans les cimetières sur des cubes de maçonnerie.

*Baron-la-Croix kimbé moun yo !  
Baron kimbé moun yo (bis) !  
Pinga la quel !  
Moin rivé ô !  
Baron-la-Croix, nèg(re) cimetièrè,  
Mes amis, nou pas jam(ais) ouè ça,  
Coulève jambé linteau ?*

Baron-la-Croix, arrêtez ces gens-là. Baron, arrêtez ces gens-là (bis). Ne les lâchez pas ! Je suis arrivé, oh ! Baron-la-Croix, nègre du cimetière. Mes amis, a-t-on jamais vu ça ? Une couleuvre a enjambé (franchi) le linteau.

### GRANDE BRIGITTE.

Maman Brigitte, femme de Baron-Samedi, est la mère des Guédé. Elle est la maîtresse de tout cimetière où la première personne enterrée a été une femme. Si la première tombe est celle d'un homme, le cimetière appartient à Baron-Samedi. Même lorsque Brigitte n'a pas autorité sur un cimetière, elle y est symbolisée par un tas de pierres.

Il est rare que Brigitte entre dans une personne pour la posséder. Lorsqu'elle le fait, son *choual* s'étend sur un lit. On bande sa mâchoire avec un mouchoir noir, on lui met du coton dans les narines et les oreilles, on le couvre d'un drap et on l'asperge avec du clairin. Bref, on traite le possédé comme si c'était un cadavre. Au moment où Brigitte délaisse son « cheval », contrairement à l'habitude des autres *loa*, elle ne dit mot. A ce moment les spectateurs chantent :

*Manman Brigitte allée !  
Guingue, Gongue (bis).*

Maman Brigitte est partie ! Guingue, gongue (bruits de cloches).

Les lundis et vendredis, ses fidèles lui offrent des patates, des bananes, de la morue, du « hareng-sel », du maïs grillé, des bonbons, du sirop de canne et du clairin.

### GUÉDÉ-NIBO.

Ce *loa* est également un dieu de la mort, mais il a, en plus, un certain caractère phallique. Ses adeptes en font grand cas et le traitent richement, sachant combien il est dangereux de le contrarier.

Nibo est assimilé à saint Gérard de Magella qui est représenté sur les

chromos sous les traits d'un prêtre vêtu d'une soutane noire, une croix à la main. Près de lui, sur une table recouverte d'un drap rouge, sont posés une tête de mort, un livre ouvert, une discipline et une couronne d'épines.

Nibo veille sur les tombes, principalement sur celles des enfants. Son reposoir se trouve derrière la croix des cimetières, détail auquel il est fait allusion dans le chant suivant.

*Dèyè la croix Guédé,  
Devant Baron Guédé.  
Guédé-Nibo rété dèyè la croix,  
Guédé, Abobo!* } bis

Derrière la croix, Guédé. Devant Baron, Guédé. Guédé-Nibo habite derrière la croix (*bis*). Guédé, Abobo !

Guédé-Nibo est originaire de Miragoane comme nous l'apprend le chant suivant :

*Ça qui mandé pour Guédé, a la li rivé.  
Guédé-Nibo, c'est nèg(re) Miragoane-ô.  
Guédé-Nibo, li ma(r)ché ac poignard  
Guédé-Nibo, li ma(r)ché ac djara 'l.  
Ça qui mandé pou(r) li a la li rivé.  
Guédé-Nibo c'est Nèg(re) Miragoane.*

Ceux qui demandent pour Guédé arrivent. Guédé-Nibo est un nègre de Miragoane, oh ! Guédé-Nibo porte toujours son poignard. Guédé porte aussi son djara. Ceux qui demandent pour lui arrivent, Guédé-Nibo est un nègre de Miragoane.

Sa naissance nous est racontée dans le mythe suivant : Loko, en passant par le pont de Miragoane, heurta du pied un paquet. Il le ramassa et, l'ayant ouvert, il vit qu'il contenait une pierre. Il la porta dans son *houmfor* où elle se transforma en un enfant. Loko, fort embarrassé, alla consulter son voisin Ogou, qui lui conseilla de baptiser le petit garçon. Maître Ogou devint son parrain et plus tard l'adopta pour faire son éducation. Nibo veut même se faire passer pour le frère d'Ogou-Badagri, au grand déplaisir de ce dernier, qui le tient en grand mépris. Si, à l'occasion d'une cérémonie, Ogou-Badagri rencontre Nibo, il le chasse ou le force à s'agenouiller pour lui demander pardon.

Nibo est le ministre de l'Intérieur dans le Gouvernement de Baron-Samedi. C'est un politicien taré qui use de la démagogie et dont il faut se méfier.

Les fidèles invoquent parfois Nibo dans son *houmfor* pour lui demander des nouvelles de parents qui habitent en province ou à l'étranger. On l'invoque aussi pour entrer en communication avec les morts. Si la personne

que l'on veut consulter est morte récemment, le *hougan* se rend au cimetière où, après avoir demandé la permission de Baron-Samedi, il invoque Nibo à minuit, heure à laquelle les morts sortent du tombeau pour se promener dans le cimetière.

Nibo reçoit en sacrifice un coq noir et une chèvre de même couleur. Seuls les gens possédés de ce *loa* peuvent manger la chair de ces animaux. Ceux qui sont saisis par lui exécutent une danse obscène pour laquelle ils se munissent d'un phallus d'un demi-mètre de longueur.

Guédé-Nibo joue un rôle fort important en sorcellerie. C'est sous son égide que les magiciens déterrent les cadavres pour s'en servir dans leurs mauvaises œuvres. Cette opération se déroule dans un lieu solitaire. Sur une table couverte d'une nappe rouge, on place des ossements et des crânes, un pic, une pelle et une bougie noire. Le sorcier invoque Nibo par ces mots : *Wanwi, Sobadi, Sobo, Kalisso*. S'il est possédé, on le revêt de la jupe et de la redingote du « mystère » mâle et femelle. Escorté par deux « mystères » de sa suite (en fait par deux individus possédés par Masaka et Houn-sau) le *hougan* se rend au cimetière à minuit. Arrivés devant la tombe qu'ils s'apprêtent à ouvrir, ils invoquent Baron-Samedi et ne se mettent à la besogne que lorsqu'ils ont obtenu sa permission.

Pour obtenir un « point » (degré de puissance mystique), on s'adresse à Guédé-Nibo. On trace une croix sur une tombe, on y dépose des offrandes et on y verse des libations de clairin. Si on vole une croix dans un cimetière pour la porter chez soi, on possède Nibo ou la mort. Il restera aussi longtemps qu'on aura besoin de lui et ne retournera au cimetière que sa tâche accomplie.

### GUÉDÉ-VI.

Guédé-Vi, fils de Guédé-Nibo, est comme lui un dieu guérisseur. Il assiste souvent son père quand celui-ci traite un malade :

*Main Hougan, moin malade-ô !  
Guédé-vi ma(r)ché ac Guédé.  
Guédé-Nibo ma(r)ché ac Guédé ça-a.  
Main hougan, moin malade-ô !  
Guédé ci-là ma(r)ché ac Papa Guédé.  
Main Hougan, moin malade-ô !  
Papa Guédé ma(r)chè ac Guédé ci-là.  
Main hougan, moin malade-ô !*

Voici le *hougan*, je suis malade, oh ! Guédé-Vi marche avec Guédé. Voici le *hougan*, je suis malade, oh ! Guédé-Nibo marche avec Papa Guédé. Voici le *hougan*, je suis malade, oh ! Papa Guédé, marche avec Guédé, Voici le *hougan*, je suis malade, oh !

Le jour et les « mangers » de ce Guédé sont les mêmes que ceux de son père.

### GUÉDÉ-BRAVE.

Ce Guédé est un *loa* qui se proclame brave et téméraire :

*Moin di brave-ô !  
Rhélé brave-ô, garçon téméraire !  
Bout' bannan(e) li, témérai(re) !  
Morceau poul(e) li téméraire !  
Gnou coup clairin li témérai(re) !  
Morceau patate li témérai(re) !  
M'apé rhélé brave Guédé.  
Vini sauver z-enfant là-haut !  
Brave-ô ! rhélé brave !  
Garçon témérai(re) !*

Je dis Brave, oh ! Appelez Brave, oh ! C'est un garçon téméraire ! Son bout de banane est téméraire ! Son morceau de poule est téméraire ! Son coup de clairin est téméraire ! Son morceau de patate est téméraire ! J'appelle Brave-Guédé. Venez là-haut sauver tes enfants ! Brave, oh ! Appelez Brave ! C'est un garçon téméraire !

On se l'imagine avec un mouchoir noir autour du cou, un autre dans une main, un *coco-macaque* noir (bâton) en bois d'oranger dans l'autre.

Le vendredi, qui est son jour, ses fidèles n'ont pas le droit de manger de la viande. Il reçoit en offrande du hareng salé et boucané, des patates, des bananes, du *jouroumou*, des *malangas*, des ignames boucanées, un demi-quart de clairin dans une bouteille noire, un gros pain dit « pain vente rhalé », une galette de cassave et un *coui* (récipient fait d'une calebasse) neuf. On brûle pour lui des bougies noires.

### CAP(I)TAINÉ GUÉDÉ.

Cap'taine Guédé ou Cap'taine Zombi est un *loa* élégant et sinistre. On se le représente comme un homme vêtu de blanc, bien cravaté et badine à la main. Sa mâchoire est bandée comme celle d'un cadavre et il a du coton dans les narines et les oreilles. Ceux qu'il possède s'exhibent dans cet accoutrement. Ils se promènent autour du *poteau-mitan* et exigent que l'on fasse des libations de clairin et d'eau sur le sol. Si on leur refuse cet hommage, le dieu qui parle par leur bouche dit d'un ton menaçant : « Je suis un homme comme tous les hommes. On me doit des égards. »

L'assistance pour l'apaiser le salue par un chant :

*Cap'taine Zombi c'est gnou nom !  
Jou(r) malhé(ur), Cap'taine Zombi c'est gnou nom !  
Cap'taine Zombi, c'est gnou nom' tout.*

Cap'taine Zombi, c'est un homme ! Les jours de malheur, Cap'taine Zombi est un homme. Cap'taine Zombi est aussi un homme !

Ses possédés se versent du clairin dans l'oreille, car c'est, dit-on, sa façon de boire.

### GUÉDÉ-BRITISSE, JEAN-SIMON.

Il est le chef des assistants de Guédé-Nibo et le frère aîné des Guédé. Il préside leur tribunal et s'est acquis la réputation d'un juge de talent, mais sévère.

Dans un chant, Tracé-Jean-Simon se plaint d'avoir été trahi :

*Tracé-Jean-Simon vivant trahi moin.  
Yo trahi sept fois lan Sobagui moin.  
M'a quitté rond a pou(r) yo, m' allé chimin moin  
Jou(r) ya besoin Tracé ya voyo rhélé ou.*

(Moi) Tracé-Jean-Simon, les vivants m'ont trahi. Ils m'ont trahi sept fois dans mon Sobagui (*houmfor*). Je quitterai la danse et m'en irai. Le jour où ils auront besoin de Tracé, il le feront chercher (alors il se vengera).

### GUÉDÉ-OUSSOU.

Ce Guédé passe pour être un malfaiteur. Il s'habille en mauve ou en noir, se coiffe d'un madras de la même couleur, et se met du coton dans les narines et dans les oreilles. Parfois il est représenté avec une jaquette noire, avec sur le dos une grande croix blanche. Il fait fonction de fossoyeur. Il boit beaucoup, mais ne devient jamais ivre. On l'accuse d'être ambitieux et de faire la cour à sa sœur, Guédé-l'orage, qui est fort riche. Il l'aurait épousée, si Guédé-Jean-Simon ne s'y était opposé.

### GUÉDÉ-L'ORAGE.

Cette déesse est la sœur des Guédé. Elle est de si petite taille qu'on la prendrait pour une enfant. Elle est associée aux orages, à la foudre et aux morts violentes. Les gens qu'elle possède ne peuvent supporter le contact de l'eau et ils deviennent furieux si une goutte les touche. Ce *loa* ne se manifeste guère que par les temps orageux.

Elle a la réputation d'être cancanière et hypocrite, comme ce chant et d'autres le disent sans ambages.

*Guédé l'orage-ô !  
Guédé l'hypocrite-ô ! (bis)  
Quitté médisant yo pa(r)lé !*

Guédé l'orage, Guédé l'hypocrite, oh ! (bis). Laissez parler les médisants.

### GUÉDÉ-TI-WAWÈ.

Major Ti-Wawè, frère jumeau de Guédé-Oussou, est aussi un Guédé guérisseur.

Le bruit court que Ti-Wawè conspire avec sa sœur Guédé-l'orage pour renverser le ministre Nibo et prendre sa place. Ils vont disant que c'est une honte pour le gouvernement de Baron-Samedi qu'un dévoyé tel que Guédé-Nibo soit à la tête du ministère de l'Intérieur. Ti-Wawè ne manque jamais d'ajouter qu'en ne faisant pas appel à lui, Samedi a commis une grosse injustice. Il s'en plaint dans un chant :

*L'injustice yo fait-m !  
Ti-Wawè Papa' m !  
Poisson pourri qui pas bon pou(r) baill(er) cochons,  
C'est li yo baillé Guédé, enco(re) c'est moïn.  
Ti-Wawè, pap' m, l'injustice yo fait-m !  
Poisson crasé qui pas bon pou(r) baill(er) cochons,  
C'est li yo baillé Guédé enco(re) c'est moïn.  
Guédé-Ti-Wawè, papa' m', l'injustice yo fait-m.  
Hareng crasé qui pas bon pou(r) baill(er) cochons,  
C'est li yo prend pou(r) ban li, enco(re) c'est moïn !  
Ti-Wawè papa-m, l'injustice yo fait-m !*

L'injustice que l'on m'a faite ! Ti Wawè-Papa. Du poisson que l'on ne donnerait pas aux cochons, C'est ce qu'on donne à Guédé, parce que c'est moi. Ti-Wawè, Papa, l'injustice que l'on m'a faite ! Du poisson pourri que l'on ne donnerait pas à un cochon, C'est ce qu'on donne à Guédé, parce que c'est moi. Guédé Ti-Wawè, Papa, l'injustice que l'on m'a faite ! Du hareng écrasé que l'on ne donnerait pas à un cochon, C'est ce qu'on donne à Guédé, parce que c'est moi. Ti-Wawè, l'injustice que l'on m'a faite !

Pour arriver à ses fins, Ti-Wawè va de grand matin importuner sa mère, Grande Brigitte, qui est encore au lit :

*Ti-Wawè mon che(r) ou enragé,  
Ayè tonton pr' allé rhélé Brigitte sous caban' li.  
Ti-Wawè mon che(r), ou déchainnin,  
Ayè ou allé rhéler Brigitte sou caban-li.*

Ti-Wawè, mon cher, tu es enragé. Hier tonton est allé appeler Brigitte jusque dans son lit. Ti-Wawè, mon cher, tu es déchainé. Hier tu es allé appeler Brigitte dans son lit.

### GUÉDÉ-MASAKA.

Guédé-Masaka est une divinité féminine qui « marche » souvent avec Guédé-Oussou. Elle porte dans une sacoche un cordon ombilical et des feuilles empoisonnées. Les pièces de vêtement qui la caractérisent consistent en un caraco blanc, une blouse noire et un madras blanc.

### SIMBI.

Les Simbi, *loa* blancs et divinités *Congo*, *Bumba* et *Lemba*, règnent sur la pluie et les eaux douces. Ils chevauchent les rites *Rada* et *Petro*. Ordinairement ils appartiennent au rite *Rada*, et ne deviennent des *loa* infernaux du *Petro* que lorsqu'ils sont affamés, c'est-à-dire quand on néglige d'observer les cérémonies qui leur sont dues. Leur chef est alors Simbi-kita.

Ils constituent une grande famille. Leur chef, Papa Simbi, est représenté par une couleuvre ou une soude (petit lézard). Les images de saint Christophe portant l'enfant Jésus sont aussi celles du *loa*, car c'est un dieu passeur. Les gens pieux ne franchissent pas une rivière sans lui demander sa permission et sa protection. Jadis, il était vénéré comme le maître suprême des eaux douces.

Les sources forment sa demeure de prédilection. Un chant lui donne l'épithète de « la source » :

*Simbi-la-source, ô ! Wa-yo ! (bis)*  
*Simbi-la-source, lan pays moin.*

Simbi-la-source, oh ! Wa-yo ! Simbi-la-source, oh ! Wayo ! Simbi-la-source est dans mon pays.

Sa femme Grande-Simba habite aussi les sources :

*Grand' Simba, wa-yo ! (bis)*  
*Grand' Simba, so(r)ti lan source,*  
*Li tout mouillé.*

Grand'Simba, wa-yo ! (bis). Grand'Simba sort de la source. Elle est toute mouillée.

On l'aperçoit parfois dans les sources sous la forme d'une couleuvre d'eau douce.

Simba est aussi associée à la rosée :

*Simbi la rousée (bis)*  
*Nég(re) sôt maré choual li lan saut.*  
*Nég(re) l'esprit maré choual li en bas saut.*

Simbi la rosée (*bis*), Le nègre sot attache son cheval dans un saut<sup>1</sup> (à un endroit dangereux). Le nègre intelligent l'attache plus bas que la chute (à un endroit sûr).

Dans ce chant elle est encore associée à la rosée :

*M' pr' allé lan grand bois,*  
*M' pr' allé che(r)cher feuille.*  
*M' pr' allé casser feuille.*  
*La rousée mouillé tout' pied' m.*  
*Simbi ya-ya, ô!*  
*Rhéléz la rousée*  
*Da rousée mouillé pied' m.*

Je vais dans le grand bois, Je vais chercher des feuilles. Je vais casser des feuilles. La rosée a mouillé mes pieds. Simbi yaya, oh ! Criez la rosée. La rosée a mouillé mes pieds.

Simbi recherche la fraîcheur tout comme les autres *loa* aquatiques. Son arbre-reposoir (un orme, un quenipier ou un pommier de rose) s'élève généralement près d'une mare. A son défaut, on creuse un petit bassin. Ses « services » se font toujours près d'une pièce d'eau. On dit que partout où se trouve un reposoir de Simbi, il doit y avoir une source, même si elle est invisible.

Papa Simbi est un *loa hougán* qui exige d'être servi par des collègues haut placés. Un jour Simbi entra dans la tête de l'oncle d'un de nos informateurs. Le possédé fut conduit près d'une petite mare où on lui offrit de la kola, du sirop d'orgeat et des dragées. Simbi fut soudainement pris d'un accès de colère et déclara qu'il ne pouvait admettre qu'étant, lui, un grand *hougan*, il fut servi par un *hougan* de peu. Il sauta dans la mare et en sortit couvert de boue. Puis prenant les offrandes qui lui avaient été faites, il les jeta dans l'eau. Pour l'apaiser on entonna cette chanson :

*Simbi-ô ! O gangan ou yé ! (bis)*  
*M' sô(r)ti la rivière-ô.*  
*D'ennemi barré moin.*

Simbi, oh ! Tu es un gangan (*hougan*) (*bis*). Je sors de la rivière, oh ! L'ennemi me barre la route.

Simbi prit alors une pierre dans la mare et alla la placer au pied du pommier rose en disant :

1. Saut d'eau, cascade.

« Devant ma pierre vous allumerez chaque jeudi une bougie de blanc de baleine. »

— « Oui, Papa Simbi » répondit la famille.

— « Et puis vous ferez un service pour moi. »

— « Oui, Papa Simbi. »

— « Et je ne veux qu'aucun *hougan* y vienne ; c'est moi qui tiendrai ce jour-là l'*asson* (hochet). »

— « Oui, Papa Simbi. »

On croyait l'avoir calmé en promettant de faire tout ce qu'il demandait, mais Simbi, avant de se retirer, sauta à la gorge du *hougan* et, sans l'intervention des spectateurs, l'aurait certainement étranglé.

La couleur symbolique de Simbi est le blanc et c'est pourquoi les fidèles allument, tous les jeudis, une bougie blanche en son honneur. Ceux qui officient dans ces cérémonies sont habillés de blanc.

Papa Simbi, comme Ayizan, marche sous l'eau. Lorsqu'on ouvre la cérémonie des Marassa, qui eux aussi marchent sous l'eau, on fait appel à lui :

*Moin so(r)ti lan d' l'eau,  
C'est moin mim Papa Simbi.  
Moin tou(t) mouillé.  
M' pr' allé là,  
Côté yo connain moin.  
M' pral' rhélé Papa Simbi-ô !  
Moin tout mouillé.*

Je sors de l'eau. C'est moi Papa Simbi. Je suis tout mouillé. Je m'en vais là, Où l'on me connaît. Je vais crier Papa Simbi, oh ! Je suis tout mouillé.

Les Simbi ont leurs *houmfors* particuliers, bien qu'on puisse leur consacrer une chambre dans les grands *houmfors*. Cette chambre appelée la « chambre de Simbi » est pourvue de petits autels. Comme ce sont des *loa* aquatiques, on place toujours sur eux une cuvette pleine d'eau. Les objets que l'on remarque sur l'autel de Papa Simbi sont : des chromos, généralement bénis à l'église, une pierre, une lampe à huile d'olive, son *govi* (pot) dans lequel on peut invoquer les Simbi Andezo, Ampola, Grand'Simba, avec qui « marchent » Loko et Sobo.

Les paquets de Simbi que l'on trouve sur ces autels sont des talismans thérapeutiques qui contiennent des matières végétales et minérales : encens, poudre à canon, écorces, tiges, vivres, feuilles desséchées (dont la feuille dite « Trois paroles » indispensable pour toute cure, parce que, sans elle, on ne peut obtenir la protection du Père, du Fils ou du Saint-Esprit). Le tout est pulvérisé et mêlé avec une « pâte » (*sic*) tirée des animaux sacrifiés. Ils sont préparés au cours d'une cérémonie faite en l'honneur d'un

*loa* guérisseur. Au moment de la nouvelle lune, on les attache et on les enveloppe de tissus de satin ou de soie aux couleurs consacrées aux dieux intéressés, par exemple, noirs pour Guédé, rouges pour les Petro. Ils sont ensuite parfumés et déposés par paires (les paquets mâles sont préparés par les *hougan* et les paquets femelles par les *mambo*), dans des assiettes de faïence blanche ou dans des bols en terre cuite.

Simbi, raconte-t-on, capture les enfants non accompagnés qui vont prendre de l'eau à une source ou à la rivière. Il les garde sous l'eau pour en faire ses serviteurs. Un chant décrit comment Simbi invite un enfant à venir cueillir une feuille près de l'eau :

*Simbi rhélé'm,  
Pou(r) m' vini prend(re) d' l'eau.  
Simbi rhélé'm,  
Pou(r) m' vini cueilli gnou feuille.  
M' prend d' l'eau-a,  
Ô ! d' l'eau a tombé lan main'm !  
M' cueilli feuille-la,  
Feuille la tremblé lan main'm.*

Simbi m'appelle, Pour que je vienne prendre de l'eau. Simbi m'appelle, Pour que je vienne cueillir une feuille. Je prends de l'eau, Oh ! l'eau tombe dans ma main. Je cueille la feuille, La feuille tremble dans ma main.

Simbi a une préférence marquée pour les petits mulâtres et c'est pourquoi il n'est pas prudent de les emmener près d'une source présidée par ce *loa*. Il les emporte souvent dans une cruche pleine d'eau. Si, après les avoir capturés, il leur rend la liberté, ceux-ci deviennent des voyants.

Nous pouvons citer un cas de ce genre dont un de nos informateurs nous a parlé. Un petit mulâtre d'environ neuf ans était allé se baigner à la rivière sans la permission de sa mère. Celle-ci ne le voyant pas revenir pour déjeuner alerta les voisins et leur dit qu'elle craignait un malheur, car la veille elle avait vu en rêve un homme encapuchonné, couvert d'une soutane blanche avec une croix au milieu. Cet homme lui avait annoncé que sa maison serait pleine de monde. Elle ne doutait pas que ce mystérieux personnage ne fût Simbi. Tous se rendirent à la rivière où ils trouvèrent des lavandières auprès de qui ils s'enquirent de l'enfant. L'une d'elles leur dit : « Nous n'avons vu personne passer de notre côté, mais à la source même il y avait quelqu'un qui se baignait. Comme nous sommes à un tournant, nous n'avons pas pu le voir. Cependant nous avons entendu quelqu'un qui chantait cette chanson :

*C'est moin Simbi d' l'eau !  
C'est moin tête d' l'eau !  
Bel' ti. moun' comment yo rhélé ou ?*

*Ou vini ouè Papa Simbi.  
 Simbi va récévoi(r) ou bien, enhé !  
 Enhé ! Simbi va récévoi(r) ou bien.  
 Ti mulâtre vin' ouè Papa Simbi.  
 Enhé, enhé, enhé !*

Je suis Simbi de l'eau. Je suis la tête de l'eau (la source). Bel enfant, comment t'appelles-tu ? Tu es venu voir Papa Simbi. Simbi te recevra bien, enhé ! Enhé ! Simbi te recevra bien. Le petit mulâtre est venu voir Papa Simbi. Enhé, enhé, enhé !

Quelques instants plus tard, nous entendîmes un bruit dans l'eau, comme celui d'unealebasse que l'on vide. »

Il ne faisait plus aucun doute que Simbi, maître des eaux douces, avait ravi l'enfant et qu'il était inutile de continuer les recherches.

Sept ans après, l'enfant revint. On crut d'abord que c'était un « zombi », mais il n'en était rien. Simbi avait fait de son serviteur un voyant qui connaissait le passé et l'avenir. Il devint un grand *hougan* qui attira une nombreuse clientèle. On venait le consulter de tous les côtés, même de Saint-Domingue. Il se rendit fameux par ses miracles.

Simbi est fréquemment invoqué dans les rites du lavage de tête, à titre de grand *loa* aquatique.

Ce rituel fait partie de l'un des quatre degrés de l'initiation vodou :

- 1) Le lavage de tête conféré aux fidèles ordinaires lorsque les *loa* le réclament.
- 2) Le *kanzo*, initiation des fidèles aux secrets du culte.
- 3) La prise de l'*asson* (hochet) ou de l'*akwè* qui confère aux initiés le grade de *hougan*.
- 4) La prise des « yeux » qui donne au *hougan* le pouvoir de divination et de clairvoyance. Ces *hougans* ont aussi la faculté d'invoquer les « mystères » dans leur *houmfor*.

Lorsque ce rite est célébré sous les auspices de Simbi, on allume sur son autel, devant l'image de saint Christophe, une lampe à huile d'olive et une bougie blanche. On lui offre dans des assiettes blanches, du lait, du riz blanc au sirop, du roroli (sésame), des arachides, du maïs grillé, du chocolat au lait, du café, des dragées, des fruits : oranges, figues et sapotilles. Devant l'autel sont placés les articles qui doivent servir à cette cérémonie : encens, benjoin, et une cuvette blanche contenant du vin blanc.

Avant d'invoquer le *loa*, l'officiant doit se purifier les mains avec de l'encens et du benjoin, puis se les savonner. Ensuite il invoque Papa Simbi devant la cuvette de vin blanc. Dès que le *loa* apparaît, on se rend à une source ou à une rivière où il réside et on procède au lavage de tête.